
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 001 237 018 5

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

Par M. Robertson, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

Traduite de l'Anglois.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez Jean-Edme Dufour & Phil. Roux, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXX.



L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE TROISIEME.

Etat de la colonie d'Hispaniola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Espagnols. — Mauvais réglements sur la condition des Indiens. — Dépérissement de ce peuple. — Découvertes & établissements. — Premiere colonie établie sur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — De la mer du Sud. — Grandes espérances que l'on forme de ces découvertes. — Causes de leur peu de succès pendant quelque temps. — Discussion sur la

maniere de traiter les Indiens. — Décisions contraires. — Zele des Ecclésiastiques, & particuliérement de Las Casas. — Conduite singuliere de Ximenès. — Negres transportés en Amérique. — Idée d'une nouvelle colonie présentée par Las Casas. — On lui permet de la suivre. — Son mauvais succès. — Découvertes qu'on fait vers l'Ouest. — Celle de Yucatan. — De Campêche. — De la nouvelle Espagne. — Préparatifs pour envahir cette derniere Province.

LIVRE III.

1504.

Etat de la Colonie à Hispaniola.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événements remarquables. La colonie Espagnole, le modele & la source de tous les établissements postérieurs que l'Espagne à faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société réguliere & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier, par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent,

il eſt vrai, pour quelque temps les progrès de l'induſtrie. Les naturels regardant l'inaction comme la ſuprême félicité, mépriſoient toutes les récompenſes & les careſſes par leſquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Eſpagnols n'avoient pas aſſez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Pluſieurs des premiers Colons, accoutumés au ſervice des Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe virent privés des inſtruments ſans leſquels ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat; & dans un court intervalle, il en périt plus de mille. En même-temps la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du Souverain, parut une condition ſi onéreuſe, que perſonne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour ſauver la colonie d'une ruine qui paroiſſoit inévitable, Ovando prit ſur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle diſtribution des Indiens entre les Eſpagnols, & les força de tra-

1504.

1505.

1505. vailler pendant un certain temps à creuſer les mines ou à cultiver la terre ; mais craignant qu'on ne l'accuſât de les avoir ſoumis de nouveau à la ſervitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine ſomme pour le ſalaire de leur travail. Il réduiſit la part du Souverain ſur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers, & peu de temps après au cinquieme, où elle reſta long-temps fixée. Malgré la tendre ſollicitude d'Iſabelle en faveur des Indiens, & le deſir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando perſuada à la Cour d'approuver ces nouveaux réglements (1).

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaiſir d'échapper à l'oppreſſion, trouverent alors ſi intolérable le joug de l'eſclavage, qu'ils firent pluſieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Eſpagnols traiterent ces efforts de rébellion, & prirent les armes pour les réduire à la ſou-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* V, *chap.* 3.

miſſion. Lorſqu'une guerre s'éleve entre des nations qui ſe trouvent dans un état de ſociété à-peu-près ſemblable, les moyens de défenſe ſont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui ſe font de part & d'autre, les talents qui déployent leur activité, & les paſſions qui ſe développent, peuvent préſenter l'humanité ſous un point de vue auſſi curieux qu'intéreſſant. C'eſt une des plus nobles fonctions de l'hiſtoire que d'obſerver & de peindre les hommes dans les ſituations où les ames ſont le plus violemment agitées, & où toutes leurs facultés ſont miſes en mouvement: auſſi les opérations & les événements de la guerre entre des nations ennemies ont-ils été regardés par les hiſtoriens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre les ſauvages entiérement nuds, & une des nations les plus belliqueuſes de l'Europe, où la ſcience, le courage & la diſcipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le déſordre

1505.

de l'autre, un détail circonſtancié des
1505. événements ſeroit auſſi peu agréable
qu'inſtructif.

Si la ſimplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Eſpagnols, euſſent tourné en un ſentiment de pitié l'orgueil de la ſupériorité, & les euſſent engagés à inſtruire les habitants du nouveau monde au-lieu de les opprimer, l'hiſtorien pourroit raconter ſans horreur quelques actes de violence qui reſſembleroient aux châtiments trop rigoureux infligés par des maîtres impatients à des éleves indociles. Mais malheureuſement, ce ſentiment de la ſupériorité s'exerça d'une maniere bien différente : les Eſpagnols avoient tant d'avantages de toute eſpece ſur les naturels de l'Amérique, qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure, pour qui les droits & les privileges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix, ils les ſoumirent à l'eſclavage ; dans la guerre, ils n'eurent aucun égard à ces loix, qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & met-

tent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs Caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infâmes supplices; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le Cacique de Higuey, Province située à l'extrêmité orientale de l'isle. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols, qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels; & elle se termina par le meurtre du Cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes, & digne d'un meilleur sort (1).

1505.

Ovando se comporta dans une au-

Conduite cruelle & perfide d'Ovando.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *chap.* 9, 10.

1505. tre partie de l'isle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide. La Province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrêmité occidentale de l'isle, étoit soumise à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens, & dont on expliquera la cause dans la suite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Espagnols, & les avoit comblés de bons offices; mais quelques-uns des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug, & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua, avec trois cents hommes d'infanterie, & soixante-dix cavaliers; mais pour empê-

cher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'allarme parmi les Indiens, il annonça que ſon intention étoit de faire une viſite reſpectueuſe à Anacoana, à qui les Eſpagnols avoient tant d'obligation, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le Roi d'Eſpagne. Anacoana s'empreſſant de traiter un hôte ſi diſtingué avec les égards qui lui étoient dus, aſſembla les hommes principaux de ſes domaines au nombre de trois cents; & s'avançant à leur tête, ſuivie d'une foule nombreuſe des autres habitants, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danſes, selon la coutume du pays, & le conduiſit enſuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les ſoins de la ſimple hoſpitalité; elle l'amuſoit des jeux & des ſpectacles en uſage chez les Américains dans les occaſions de fête & de réjouiſſance. Au milieu de la ſécurité que cette conduite inſpiroit à Anacoana, Ovando méditoit la deſtruction de cette Reine innocente, & de ſon peuple; & la barbarie de ſon projet ne 1505.

1505. peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois Européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille vers la maison où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvements n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirerent tout-à-coup leurs épées, & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confiants. On s'assura aussi-tôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens; on mit le feu à la maison; & sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les personnes les plus considérables du pays, furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée

à Saint-Domingue, où, après la formalité d'une procédure faite devant les juges Eſpagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement ſur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1). 1505.

Réduction des Indes. Ce qui en résulte.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faiſoit ſubir aux Princes & aux perſonnages les plus reſpectés du pays, les habitants de toutes les Provinces d'Hiſpaniola ſe ſoumirent ſans réſiſtance aux joug des Eſpagnols. A la mort d'Iſabelle, tous les réglements qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur ſervitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le ſalaire de leur travail, & en même-temps on augmenta les charges qu'on leur impoſoit. Ovando n'é- 1506. tant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ſes amis dans toute l'iſle. Ferdinand, à qui la Reine avoit laiſſé par ſon teſtament une moitié du revenu provenant des établiſſe-

(1) Oviedo, *Lib. III*, *c.* 12. Herrera, *dec.* 1, *Lib. VI*, *c.* 4. *Relacion. de deſtruyc. de Las indias*, *par Bart.* de las Caſas, *pag.* 8.

1506. ments du nouveau monde, accorda à ses Courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient des Indiens, dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hispaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitants de l'isle, produisit pendant quelque temps des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fiere, pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années, l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cents soixante mille pezos par an, (environ deux millions quatre cents mille livres tournois); ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la

grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizieme siecle jusqu'à ce moment-ci. On vit des Colons faire tout-à-coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se porterent en foule en Amérique, impatients de partager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat (1). 1506.

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables; & les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle, & y attira des habitants par la concession de divers

Progrès de la colonie.

(1) Herrera, *dec.* I, *Lib.* VI, *c.* 18, *&c.*

1506. privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des Isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la fertilité du climat, parurent si favorables à cette culture, qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre que les Espagnols appelloient *ingeniose*, à cause de leur méchanisme compliqué; enfin, en peu d'années, la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitants d'Hispaniola, & la source la plus abondante de leur richesse (1).

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce Prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent en-

(1) Oviedo, *Lib. IV*, *c.* 8, *p.* 6, *&c.*

fin les yeux ſur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit juſqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par ſon habileté & par des circonſtances heureuſes à ſurmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Iſabelle, & ſes diſputes avec ſon gendre pour le gouvernement des Etats de cette Princeſſe (1). Il employa le loiſir dont il jouiſſoit à s'occuper des affaires de l'Amérique; c'eſt à ſa prévoyance & à ſa ſagacité que l'Eſpagne doit pluſieurs des réglements qui ont formé par degrés ce ſyſtême de politique profonde & jalouſe par lequel elle gouverne ſes domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu ſous le titre de *Caſa de contratation*, ou Bureau de commerce, compoſé d'hommes diſtingués par leur rang & par leurs talents, à qui il confia l'adminiſtration des affaires Américaines. Ce bureau s'aſſembloit réguliérement à Séville, & exerçoit une juriſdiction particuliere & très-étendue. Ferdi-

1506.

1507.

(1) Hiſtoire du regne de Charles V.

1507. nand donna une forme réguliere au gouvernement eccléſiaſtique d'Amérique, en nommant des Archevêques, des Evêques, des Doyens & des Eccléſiaſtiques inférieurs, pour veiller ſur les Eſpagnols qui y étoient établis, ainſi que ſur ceux des naturels qui embraſſeroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le reſpect de la Cour d'Eſpagne pour le Siege de Rome, Ferdinand ſentit l'importance d'empêcher toute Puiſſance étrangere d'étendre ſa juriſdiction ou ſon influence ſur ſes nouveaux domaines; en conſéquence, il réſerva à la Couronne d'Eſpagne le droit excluſif de patronnage pour les bénéfices de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du Pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon Conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à qui que ce fût, de s'établir en Amérique, ou d'y exporter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même Conſeil (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *c.* 19, 20.

Malgré l'attention que ce Prince donnoit à la police & à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée, par un accident imprévu, d'une destruction prochaine. Les naturels de l'isle, sur le travail desquels les Espagnols avoient compté pour leur succès & même pour leur existence, se détruisoient avec tant de rapidité, que l'extinction de la race entiere paroissoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitants (1); dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espece humaine résultoit du concours de différentes causes. Les naturels des isles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitants de l'autre hémisphere, ne pouvoient ni exécuter les même travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils se plaisoient à pas-

1507. Diminution rapide du nombre des Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X*, *c.* 12.

ser leur vie, étant l'effet de leur foi-
1507. blesse, & contribuant en même-temps à l'augmenter, les rendoit par habitude, autant que par nature, incapables de tout effort pénible. Les aliments dont ils subsistoient étoient peu nourrissants ; ils n'en prenoient qu'en petite quantité, & cette nourriture n'étoit pas suffisante pour fortifier des corps débiles, & pour les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie. Les Espagnols faisant peu d'attention à cette constitution particuliere des Américains, leur imposoient des tâches si disproportionnées à leur force, qu'on en voyoit un grand nombre succomber à la peine, & périr d'épuisement. D'autres s'abandonnant au désespoir, terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine, qui en fit périr un grand nombre. Pour compléter la désolation de l'isle, les habitants furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occasionnées par les fatigues

auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin le progrès de leur établissement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remede à un état si allarmant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitants des isles Lucayes, sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la Religion chrétienne, lorsqu'ils seroient unis à la colonie Espagnole, sous l'inspection immédiate des Missionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les Commandants, qui savoient la langue du pays, dirent aux habitants qu'ils venoient d'une contrée délicieuse, où résidoient leurs ancêtres défunts, &

1507.

1508.

1508. que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouiſſoient. Ces hommes ſimples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux : empreſſés d'aller voir leurs parents & leurs amis dans l'heureuſe région dont on leur parloit, ils ſuivirent avec plaiſir les Eſpagnols. Cet artifice en fit paſſer quarante mille à Hiſpaniola, où ils allerent partager les ſouffrances qui étoient le partage des habitants de l'iſle, & mêler leurs pleurs & leurs gémiſſements avec ceux de cette race infortunée (1).

Découverte & nouveaux établiſſements.

Les Eſpagnols avoient pendant quelque temps pouſſé leurs travaux dans les mines d'Hiſpaniola avec tant d'ardeur & de ſuccès, que cet objet paroiſſoit avoir abſorbé toute leur attention. L'eſprit de découverte languiſſoit ; & depuis le dernier voyage de Colomb, aucune entrepriſe de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, c. 3. Oviedo, *Lib. III*, c. 6. Gomera, *Hiſt.* c. 41.

faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Léon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint-Jean de Porto-Rico*, que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile, & que d'après quelques indications & le témoignage des habitants, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'isle; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Léon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années, Porto-Rico fut soumis au gouvernement Espagnol; les naturels réduits en servitude, furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, & la race des premiers habitants, épuisée par les fatigues & les

1508.

1508. souffrances fût entiérement exterminée (1).

Vers le même temps, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'isle *de Guanaios* la même route que Colomb avoit prise; mais tournant de-là à l'Ouest, ils découvrirent une nouvelle & vaste Province, connue depuis sous le nom de *Jucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeller le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé au-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 1, 4. Gomera, *Hist.* *c.* 44. Relacion de B. de Las Casas, *p.* 10.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *c.* 17.

trefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande isle (1). 1508.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidents du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Dom Diego son fils ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de Vice-Roi & d'Amiral dans le nouveau monde, avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi Dom Diego consuma deux années entieres en de vaines & continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne

Diego Colomb est nommé Gouverneur d'Hispaniola.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, c. 1.

1508. pouvoit obtenir de la faveur d'un Prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le Conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde ; & ce tribunal, avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composoient, rendit un jugement contre le Roi, & confirma les droits de Dom Diego à la Vice-Royauté & aux autres privileges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable, auroit pu faire naître de nouveaux obstacles, si Dom Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très-puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du Conseil des Indes lui donnoit droit à un rang si élevé & à une si haute fortune, qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Dom Ferdinand de Tolede, grand Commandeur de Léon, & frere du Duc d'Albe, Grand du Royaume de la premiere classe, & allié de près au Roi. Le Duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel

nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando, & nomma pour lui succéder Dom Diego; mais même en lui accordant cette faveur, il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de Gouverneur, non celui de Vice-Roi, quoique le Conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Dom Diego (1). 1509.

Il se rend à Hispaniola.

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui, par la courtoisie des Espagnols, fut honorée du titre de Vice-Reine, & d'un cortege nombreux de personnes de l'un & l'autre sexe, nées de familles distinguées. Dom Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que son génie créateur avoit si bien mérités, & dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 4.

1509. même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitants d'un caractere & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Dom Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de Gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitants. Dom Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos*, ou distributions d'Indiens; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission; & bientôt après son débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ses parents & ceux qui l'avoient suivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été destinés à personne (2).

(1) Oviedo, *Lib. III*, c. 1. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, c. 10, *Hist. c.* 78.

(2) Recopilacion de Leyes, *Lib. VI*, *tit.* 8, *liv.* 1, 2.

1509. Pêcherie des perles à Cubagua.

Le nouveau Gouverneur s'occupa ensuite à suivre l'instruction qu'il avoit reçue du Roi, pour l'établissement d'une colonie à Cubagua, petite isle que Colomb avoit découverte à son troisieme voyage. Quoique ce fût un terrein stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitants, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que cette isle ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, sur-tout ceux des isles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation, aussi dangereuse que mal-saine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race dévouée (1).

---

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 9. Gomera, *Hist. c.* 78.

1509. Nouveaux voyages.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinfon s'embarquerent enfemble pour un fecond voyage. Ils cinglerent directement au Sud, vers la ligne équinoxiale que Pinfon avoit précédemment traverfée, & ils s'avancerent jufqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différents endroits, pour en prendre poffeffion au nom de leur Souverain; mais quoique le pays leur parût trèsfertile, & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été deftiné à faire des découvertes plutôt que des établiffements, ils n'avoient pas affez de monde pour laiffer des colonies nulle part. Leur voyage fervit cependant à donner aux Efpagnols des idées plus juftes & plus grandes fur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (1).

Premiere tentative d'un établiffement fur le continent.

Quoiqu'il fe fût écoulé plus de dix

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 9.

ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avoient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si long-temps négligé ; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la Couronne, ni exécuté aux dépens de la nation ; ce fut l'ouvrage de l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déja fait deux voyages pour tenter des découvertes, & qui s'y étoit acquis une grande réputation, mais sans fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de sa prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même temps, Diego de Nicuessa, qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola, forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre ; il ne voulut pas, il est vrai, leur avancer la plus légere somme ; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernements sur le

1509.

1509. continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jufqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jufqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le fecond à Nicueffa. Ojeda équipa un vaiffeau & deux brigantins, montés de trois cents hommes, & Nicueffa fix vaiffeaux avec fept cents quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même temps, pour fe rendre à leurs gouvernements refpectifs. Afin de donner quelqu'apparence de validité à leurs titres de propriété fur ces contrées, plufieurs des plus célebres Théologiens & Jurifconfultes d'Efpagne furent employés à prefcrire la maniere dont on devoit en prendre poffeffion (1). L'hiftoire du genre humain n'offre rien de plus fingulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant fur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, c. 15.

de la foi chrétienne; les informer en particulier de la jurisdiction suprême du Pape sur tous les Royaumes de la terre; les instruire de la concession que le saint Pontife avoit faite de leur pays au Roi d'Espagne; les requérir d'embrasser les dogmes de cette Religion qu'on leur faisoit connoître, & de se soumettre au Souverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuessa étoient autorisés à les attaquer avec le fer & le feu; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes & leurs enfants; à les obliger par la force à reconnoître la jurisdiction de l'Eglise & l'autorité du Roi d'Espagne, puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1). 1509.

(1) Le formulaire employé à cette occasion a servi de modele aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire, & donne une idée si nette des procédés des Espagnols, & des principes sur lesquels ils fondoient leurs

1509.

Désastres qui naissent de cette entreprise.

Il étoit difficile aux habitants du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop

---

droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du Lecteur. » Moi Alonso de Hojeda, serviteur des très-hauts & très-puissants Rois de Castille & de Léon, vainqueurs des nations barbares, leur Ambassadeur & Capitaine, je vous notifie & vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai, que le Seigneur notre Dieu, qui est un & éternel, a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un homme & une femme, de qui sont descendus vous & nous, & tous les hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. Mais comme il est arrivé que les générations successives, pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, & se sont divisées en plusieurs Royaumes & Provinces, parce qu'un seul Pays ne pouvoit ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires; c'est pour cela que le Seigneur notre Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme, nommé Saint Pierre, qu'il a constitué Seigneur & chef de tout le genre humain, afin que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés, ou dans quelque Religion qu'ils ayent été instruits, lui obéissent. Il a soumis la terre entiere à sa jurisdiction, & lui a ordonné d'établir sa résidence à Rome, comme le lieu le plus propre pour gouverner le monde. Il lui a pareillement promis & accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelqu'autre partie du monde qu'il voudroit.

fubtile pour des efprits fans culture, & qui leur étoit expliquée par des interprêtes peu inftruits de leur langue; 1509.

& de juger & gouverner tous les Chrétiens, Maures, Juifs, Idolâtres, ou tout autre peuple, de quelque fecte ou croyance qu'il puiffe être. On lui a donné le nom de *Pape*, qui veut dire admirable, grand pere & tuteur; parce qu'il eft le pere & le gouverneur de tous les hommes. Ceux qui ont vécu du temps de ce Saint Pere lui ont obéi en le reconnoiffant pour leur Seigneur & Roi, & pour le maître de l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui ont fuccédé au Pontificat, & cela continue aujourd'hui, & continuera jufqu'à la fin des fiecles ".

» L'un de ces Pontifes, comme maître du monde, a fait la conceffion de ces ifles & de la terre-ferme de l'Océan, à leurs Majeftés Catholiques les Rois de Caftille, Dom Ferdinand & Dona Ifabelle, de glorieufe mémoire, & à leurs fucceffeurs nos Souverains, avec tout ce qu'elles contiennent, comme cela fe trouve plus amplement expliqué par certains actes qu'on vous montrera fi vous le defirez. Sa Majefté eft donc, en vertu de cette donation, Roi & Seigneur de ces ifles & de la terre-ferme, & c'eft en cette qualité de Roi & de Seigneur que la plupart des ifles à qui on a fait connoître ces titres, ont reconnu Sa Majefté, & lui rendent aujourd'hui foi & hommage de bon gré & fans oppofition, comme à leur maître légitime. Et du moment que les peuples ont été inftruits de fa volonté, ils ont obéi aux hommes faints que Sa Majefté a

1509. il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un Prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu

---

envoyés pour leur prêcher la foi; & tous, de leur plein gré & sans le moindre espoir de récompense, se sont rendus Chrétiens, & continuent de l'être. Sa Majesté, les ayant reçus avec bonté sous sa protection, a ordonné qu'on les traitât de la même maniere que ses autres sujets & vassaux. Vous êtes tenus & obligés de vous conduire de même; c'est pourquoi je vous prie & vous demande aujourd'hui de prendre le temps nécessaire pour réfléchir mûrement à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous puissiez reconnoître l'Eglise pour la souveraine & le guide de l'univers, ainsi que le Saint Pere, nommé le Pape, par sa propre puissance, & Sa Majesté, par la concession du Pape, pour Rois & Seigneurs souverains de ces isles & de la terre-ferme, & afin que vous consentiez à ce que les susdits Saints Peres vous annoncent & vous prêchent la foi. Si vous vous conformez à ce que je viens de vous dire, vous ferez bien, & vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obligés & tenus. Alors Sa Majesté, & moi en son nom, nous vous recevrons avec amour & bonté, & nous vous laisserons vous, vos femmes & vos enfants, exempts de servitude, jouir de la propriété de tous vos biens, de la même maniere que les habitants des isles. Sa Majesté vous accordera en outre plusieurs privileges, exemptions & récompenses. Mais si vous refusez, ou si vous différez malicieusement d'obéir à mon injonction, alors, avec

parler, pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays; ni comment un Prince inconnu pouvoit s'arroger une jurisdiction sur eux comme sur ses sujets; aussi s'opposerent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda & Nicuessa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail; mais comme ils n'ont 1509.

---

le secours de Dieu, j'entrerai par force dans votre pays, je vous ferai la guerre la plus cruelle, je vous soumettrai au joug de l'obéissance envers l'Eglise & le Roi, je vous enleverai vos femmes & vos enfants pour les faire esclaves, & en disposer selon le bon plaisir de Sa Majesté; je saisirai tous vos biens, & je vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme à des sujets rébelles qui refusent de se soumettre à leur Souverain légitime. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera répandu & tous les malheurs qui seront la suite de votre désobéissance, ne pourront être imputés qu'à vous seuls, & non à Sa Majesté, ni à moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres; c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration & requisition, je prie le Notaire ici présent de m'en donner un certificat dans la forme requise ". *Herrera, decad. 1, Lib. VII, c. 14.*

1509. fait aucune découverte importante, ni fondé aucun établissement permanent, ces événements ne méritent pas de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque, où une valeur romanesque luttant sans cesse contre des difficultés incroyables, distingue toutes les entreprises des armes Espagnoles. Les habitants des pays dont Ojeda & Nicuessa alloient prendre le gouvernement, se trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitants des isles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poison si violent, que chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine : dans un seul combat, ils taillerent en pieces plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Espagnols apprirent à redouter les habitants du nouveau monde. Nicuessa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions, & dont rien ne pût adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuserent

de former aucune liaiſon, & d'entrer
en aucun commerce d'amitié avec des 1509.
étrangers dont ils regardoient la ré-
ſidence parmi eux comme funeſte à
leur liberté & à leur indépendance.
Quoique cette haine implacable des 1510.
naturels rendît auſſi difficile que dan-
gereuſe la formation d'un établiſſe-
ment dans leur pays, la perſévérance
des Eſpagnols, la ſupériorité de leurs
armes, & leur habileté dans l'art de
la guerre auroient pu avec le temps
ſurmonter cet obſtacle; mais tous
les déſaſtres, qu'on peut imaginer s'ac-
cumulerent ſur eux, & parurent ſe
combiner pour combler leur ruine.
La perte de leurs vaiſſeaux que di-
vers accidents firent périr ſur une
côte inconnue; les maladies particu-
lieres à un climat, le plus mal-ſain
de toute l'Amérique; le défaut de ſub-
ſiſtance inévitable dans un pays mal
cultivé; les diviſions qui s'éleverent
entr'eux, & les hoſtilités continuel-
les des habitants, les envelopperent
dans une ſucceſſion de calamités dont
le ſimple récit fait frémir d'horreur.
Quoiqu'ils euſſent reçu d'Hiſpaniola
deux renforts conſidérables, la plus

1510. grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misere. Le petit nombre de ceux qui survécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua sur le golfe de Darien, sous le commandement de Vasco Nugnès de Balboa, qui, dans les occasions les plus critiques, déploya un caractere de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes, & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talents auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse

d'Hiſpaniola; mais le bonheur conſtant qui l'accompagna dans ſes aventures poſtérieures, le déroba dans celle-ci aux déſaſtres auxquels ſes compagnons furent expoſés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte, & cette indiſpoſition l'empêcha de s'embarquer (1). 1510.

Conquête de Cuba.

L'iſſue malheureuſe de cette expédition ne découragea point les Eſpagnols, & ne les empêcha point de former de nouvelles entrepriſes du même genre. Lorſque les richeſſes s'acquierent graduellement par la perſévérance de l'induſtrie, ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on employe ſont tellement proportionnés à leur effet, qu'il n'en réſulte rien qui puiſſe frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorſqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever preſque dans un inſtant; lorſqu'on voyoit l'or & les perles

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 2, *&c.* Gomera, *Hiſt. c.* 57, 58, 59. Benzon, *Hiſt Lib. I*, *c.* 19-23. P. Martyr. *dec.* 122.

s'échanger pour des bagatelles; lorſ-
1510. que les pays où ſe trouvoient ces préçieuſes productions, défendus ſeulement par des ſauvages, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi ſéduiſantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'eſprit entreprenant des Eſpagnols, & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richeſſes & aux honneurs. Tant que cet eſprit conſerva ſa force & ſon ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies, & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. Les paſſions des nouvelles entrepriſes, qui caractériſent cette époque des découvertes à la fin du quinzieme & au commencement du ſeizieme ſiecles, auroient ſuffi pour empêcher les Eſpagnols de s'arrêter dans leur carriere; mais des événements arrivés dans le même temps à Hiſpaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitants de çette iſle en ayant

preſqu'entiérement éteint la race, 1510.
pluſieurs des colons Eſpagnols ſe virent dans l'impoſſibilité, comme je l'ai déja obſervé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher les établiſſements dans quelques pays où les naturels n'euſſent pas été détruits par l'oppreſſion. D'autres entraînés par cette légéreté inconſidérée, ſi naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient diſſipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis ſans peine, & la néceſſité les forçoit à s'engager dans les entrepriſes les plus haſardeuſes, pour rétablir leurs affaires. Lorſque Dom Diego Colomb ſe 1511.
propoſa de conquérir l'iſle de Cuba, & d'y établir une colonie, les différentes cauſes que je viens d'expoſer déterminerent pluſieurs des colons les plus diſtingués d'Hiſpaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes deſtinées pour l'expédition à Diego Velaſquès, qui avoit accompagné ſon pere dans ſon ſecond voyage, & qui étoit depuis long-temps établi à Hiſpaniola,

1511. où il avoit fait une fortune considérable, avec une réputation si distinguée d'habileté & de prudence, que personne ne paroissoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent suffisants pour faire la conquête d'une isle très-peuplée, & qui avoit plus de sept cents milles de longueur; mais les naturels en étoient aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis, & ils n'étoient préparés à faire aucune résistance : quoique depuis le temps où les Espagnols avoient pris possession de l'isle voisine, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des dispositions pour se défendre; elles n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola, & avoit pris possession de l'extrêmité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier

débarquement, & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux ; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un Moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du Ciel, s'il vouloit embrasser la foi Chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hatuey après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez ? Oui, répondit le Moine ; mais ceux-là seulement qui ont été justes & bons. Le meilleur d'entre eux, repliqua le Cacique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté ; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un seul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant 1511.

(1) B. de las Casas, *p.* 40.

1511. de vengeance frappa les habitants de Cuba d'une ſi grande terreur, qu'ils tenterent à peine de mettre quelqu'oppoſition aux progrès de leurs ennemis, & Velaſquès réunit, ſans perdre un ſeul homme, cette iſle vaſte & fertile à la Monarchie Eſpagnole (1).

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête ſi importante ſervit d'aiguillon pour former d'autres entrepriſes. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelqu'expédition nouvelle. Il équipa trois vaiſſeaux à ſes fraix, pour aller tenter des découvertes, & ſa réputation raſſembla bientôt à ſa ſuite un corps
1512. nombreux d'aventuriers. Il dirigea ſa route vers les iſles Lucayes ; & après avoir touché à quelques-unes de ces iſles, ainſi qu'à celle de Bahama, il cingla au Sud-Eſt, & découvrit un pays que les Eſpagnols ne con-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 2, 3, *&c.* Oviedo, *Lib. XVII*, *c.* 3, *p.* 179.

noiſſoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride ;* ſoit parce qu'il le reconnut le jour du Dimanche des Rameaux, ſoit à cauſe de l'aſpect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il eſſaya de débarquer en différents endroits ; mais l'oppoſition vigoureuſe qu'il éprouva de la part des habitants, qui étoient féroces & guerriers, lui fit ſentir la néceſſité d'avoir des forces plus conſidérables pour y former un établiſſement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, ſur la richeſſe & l'importance duquel il fondoit de grandes eſpérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui ſous le nom de golfe de la Floride. 1512.

Ce ne fut pas ſeulement le deſir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage ; il y fut déterminé auſſi par une de ces idées chimériques qui ſe mêloient alors à l'eſprit de conquête, & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitants de Porto-Rico une tradition établie, que dans l'iſle de Bimini,

l'une des Lucayes, on trouvoit une
1511. fontaine douée de la vertu merveilleuse, de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorants tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelqu'impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presqu'incroyable : le fait n'en est pas moins certain, & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carriere d'activité qui, en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romanesque à leur imagination.

Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des isles & des continents dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses, la nature sembloit se montrer sous d'autres formes ; chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphere. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés ; & après les merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration, il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scenes nouvelles & frappantes pût faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb, pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siege du Paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1). 1512.

(1) P. Martyr, *dec. p.* 102. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *p.* 1. Oviedo, *Lib. XVI*, *c.* 2. Herrera, *dec.* 1, *Lib. IX. c.* 5. *Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *Lib. I*, *c.* 3.

1512. Progrès de Balboa dans l'isthme de Darien.

Peu de temps après cette expédition à la Floride, il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le suffrage volontaire de ses associés, fut si empressé d'obtenir de la Couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un Officier en Espagne, pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des Ministres de Ferdinand, avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une Cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacents, soumit plusieurs Caciques, & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette

cette partie du continent que dans les isles. Dans une de ces incursions, les Espagnols se disputerent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique, témoin de cette querelle, & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols, leur dit : » Pourquoi vous quereller pour si » peu de chose ? si c'est l'amour de » l'or qui vous fait abandonner vo» tre propre pays pour venir trou» bler la tranquillité des peuples qui » sont si loin de vous, je vous con» duirai dans un pays où le métal » qui paroît être le grand objet de » votre admiration & de vos desirs, » est si commun, que les plus vils » ustensiles en sont faits ". Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée, & comment ils pourroient y arriver. Le Cacique leur apprit 1512.

1512. qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche vers le Sud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située ; mais que s'ils se proposoient d'attaquer ce Royaume puissant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de Balboa.

Ce fut la premiere information que reçurent les Espagnols sur le grand océan méridional & sur le riche & vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes, & de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur le champ que l'océan dont parloit le Cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales, & il conjectura que la riche contrée dont on lui faisoit la description devoit

---

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 2. Gomera, *C.* 60. P. Martyr, *dec. p.* 149.

être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avoit en vain entrepris, & empressé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au Roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paroissoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangements & des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter & gagner l'amitié des Caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses Officiers à Hispaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du succès qu'il avoit déja eu, & l'annonce de ceux qu'il se promettoit encore. Les présents qu'il en fit, distribués à propos, lui mériterent la protection du Gouverneur, & attirerent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette isle le renfort considérable qu'il en attendoit, il se crut en état de tenter son expédition.

1512.

1512.
Difficultés dans l'exécution.

L'Isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur ; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur, & en font une barriere assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presqu'inaccessibles. Dans ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses, & si fréquemment inondées, que les habitants se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur les arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivieres se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errants & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y

(1) P. Martyr, *dec. p.* 158.

avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvénients naturels. Dans cet état des choſes, tenter de traverſer un pays inconnu, ſans avoir d'autres guides que des Indiens ſur la fidélité deſquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entrepriſe la plus hardie que les Eſpagnols euſſent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit ſi extraordinaire, qu'elle le diſtinguoit de tous ſes compatriotes dans un temps où le dernier des aventuriers ſe faiſoit remarquer par ſon audace & par ſon courage. Il joignoit à la bravoure, la prudence, la généroſité, l'affabilité, & ces talents populaires, qui, dans les entrepriſes les plus téméraires, inſpirent la confiance, & fortifient l'attachement. Cependant après 1513.
la jonction des volontaires d'Hiſpaniola, il ne put raſſembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour ſon expédition; mais c'étoient des vétérans robuſtes, accoutumés au climat de l'Amérique, & prêts à le ſuivre au milieu des plus grands dangers. Ils ſe firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provi-

1512.

1513. ſions; & pour compléter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux pluſieurs de ces chiens féroces, ſi formidables pour des ennemis entiérement nuds.

Il découvre la mer du Sud.

Balboa ſe mit en marche pour cette grande expédition au premier Septembre, vers le temps où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il ſe rendit par mer ſans aucune difficulté ſur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il ſe trouva retardé dans ſa marche par tous les obſtacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrein que de la diſpoſition des habitants. A ſon approche, quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs ſujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruiſant tout ce qui pouvoit ſervir à la ſubſiſtance des troupes Eſpagnoles. D'autres raſſemblerent leurs ſujets pour s'oppoſer à Balboa, qui ne tarda pas à ſentir combien il lui ſeroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu de nations ennemies, à travers des

marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errants. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais merité le plus heureux de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme & soutenir leur courage, qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets, pour défendre le passage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuosité, & continuerent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine, & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne falloit que six jours pour traverser l'Isthme dans sa largeur, ils en avoient déja passé vingt-

1513.

1513. cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant, plusieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatients d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin, les Indiens les assurerent que du sommet de la montagne la plus voisine, ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe, & s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-temps. Dès qu'il apperçut la mer du Sud s'étendant devant lui dans un horison sans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays, & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancerent vers lui pour partager son admiration, sa

reconnoiſſance & ſa joie. Ils ſe hâterent de gagner le rivage ; & Balboa s'avançant juſqu'au milieu des eaux de la mer avec ſon bouclier & ſon épée, prit poſſeſſion de cet océan au nom du Roi d'Eſpagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de ſon Souverain (1). 1513.

Cette partie de la grande mer Pacifique, ou mer du Sud que Balboa découvrit d'abord, & qui eſt ſituée à l'Eſt de Panama, conſerve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée pluſieurs des petits Princes qui gouvernoient les diſtricts voiſins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyerent volontairement. Quelques Caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité conſidérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande ſatisfaction que les huîtres où ſe trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

(1) Herrera, *dec. I*, *L. X*, *c.* 1. Gomera, *c.* 62, &c. P. Martyr, *dec.* p. 205, &c.

1513. On lui indique un pays plus opulent.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même-temps des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables que son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du Sud l'assurerent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'Est, un riche & puissant Royaume, dont les habitants avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; & pour lui en donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou, & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à-peu-près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Asie, cette circonstance jointe à la découverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* X, c. 2.

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitants de la côte, fortifiant ses propres conjectures & ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue, & affoiblis par les maladies (1). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant, & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere ; mais il n'y a rien d'in- 1513.

(1) Balboa, dans sa lettre au Roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera*, *dec.* 1, *Lib.* X, *c.* 16. *P. Martyr*, *dec. p.* 226.

1513. surmontable à des hommes animés par l'espérance & par le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesse que les Espagnols n'en avoient encore acquis
1514. dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les Officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

Pedrarias est nommé Gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire, & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* X, *c.* 3, 6. Gomera, *C.* 64. P. Martyr. *dec. p.* 229.

ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eut une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'Ouest de la ligne de démarcation tracée par le Pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissements & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres Puissances. Ferdinand se flatta dès-lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même, on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidoit, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors Evêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entre- 1514.

1514. prise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte, & pour nommer Pedrarias d'Avilla Gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cents soldats. Ces bâtiments furent équipés aux fraix du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armements destinés pour le nouveau monde ; & telle fut l'ardeur des Gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cents d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand nombre se seroient engagés pour cette expédition si on avoit voulu les recevoir (2).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remar-

---

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X*, *c.* 14.

(2) Ibid. *decad.* 1, *Lib. X*, *c.* 6, 7. P. Martyr, *dec. p.* 177-256.

quable, envoya ſur le champ à terre quelques-uns de ſes principaux Officiers, pour informer Balboa de ſon arrivée avec la commiſſion du Roi, qui le nommoit Gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoient entendu parler des exploits de Balboa, & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ſes richeſſes, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un mauvais habit de toile avec des ſouliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roſeaux ſa cabane. Sous ce vêtement ſimple, qui répondoit ſi peu à l'attente & aux deſirs de ſes nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ſes découvertes avoit attiré près de lui un ſi grand nombre d'aventuriers des différentes iſles, qu'il pouvoit raſſembler quatre cents cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans, il auroit été en état de réſiſter à Pedrarias & à ſa troupe; mais quoique ſes compagnons murmuraſſent hautement de l'injuſtice du Roi, & ſe plaigniſſent que des étrangers vouluſſent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs 1514.

succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son Souverain, & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractere (1).

1514.

Division entre Pedrarias & Balboa.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa, pendant qu'il étoit aux ordres de Nicuessa & d'Enciso, & lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure, & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté, Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite supérieur de Balboa; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le

Juillet.

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib.* X, *c.* 13, 14.

temps le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrents d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilencielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement malsain, & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtriere fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissements nécessaires aux malades, & une subsistance suffisante pour ceux qui se portoient bien (2). En un mois de temps, plus de six cents Espagnols périrent dans la derniere misere. L'abattement & le désespoir se répandirent dans la co-

1514.

(1) Richard, *Hist. Nat. de l'Air*, *tom.* 1, *p.* 204.
(2) Herrera, *dec.* 1, *Lib. X*, *c.* 14. P. Martyr, *dec. p.* 272.

lonie. Plusieurs des personnages prin-
1514. cipaux demanderent leur démission, & renoncerent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune, pour se dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restoient du sentiment de leurs souffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue, il envoya plusieurs détachements dans l'intérieur du pays, pour imposer aux habitants des contributions d'or, & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès pour la suite, pilloient sans distinction partout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, & les traitoient ainsi que leurs sujets avec le dernier degré de l'insolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au

lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitants, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du Sud. Balboa, qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias, qui avoit ruiné une colonie heureuse & florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le Roi par des récits exagérés de ses exploits, & par un faux exposé de la richesse du pays (1). 1514.

Mesures violentes contre Balboa.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'Officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde; & voulant dédommager Balboa, il le nomma Adelentade ou Gouverneur-Lieutenant des pays situés sur la mer du Sud, avec une auto-

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib.* X, *c.* 15, *dec.* 2, *c.* 1, *&c.* Gomera, *c.* 66. P. Martyr, *dec.* 3, *c.* 10. Relac. de B. de las Casas, *p.* 12.

rité & des droits très-étendus. Il or-
1515. donna en même-temps à Pedrarias de ſeconder Balboa dans toutes ſes entrepriſes, & de ſe concerter avec lui ſur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire paſſer ſi ſubitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter ſon rival avec dédain ; & la fortune de Balboa ſe trouvant épuiſée par le payement de ſon amende, & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les diſpoſitions néceſſaires pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'Evêque du Darien, on vint à bout de les réconcilier ; & pour cimenter
1516. plus ſolidement cette union, Pedrarias conſentit à donner ſa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incurſions dans le pays ; il les exécuta avec une ſageſſe qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déja ac-

quiſe. Pluſieurs aventuriers ſe joignirent à lui, moyennant les ſecours & la protection de Pedrarias ; il commença à tout préparer pour ſon expédition dans la mer du Sud. Pour exécuter ce projet, il étoit néceſſaire de conſtruire des vaiſſeaux capables de tranſporter des troupes dans les Provinces où il ſe propoſoit de deſcendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obſtacles, & ſupporté pluſieurs de ces contrariétés qui ſemblent avoir été réſervées aux conquérants de l'Amérique, il vint à bout de conſtruire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite, (force ſupérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorſqu'il reçut un meſſager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été ſincere, l'entrepriſe que Balboa étoit ſur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié

1516.

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2. *Lib. I*, *c.* 3. *Lib. II*; *c.* 11-13-21.

de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation
1517. & la profpérité d'un homme qu'il avoit fi cruellement offenfé. Il craignit que le fuccès n'encourageât Balboa à fe rendre indépendant de fa jurifdiction ; & ces mouvements de haine, de crainte & de jaloufie agiffoient fur fon ame avec tant de force, que, pour fatisfaire fa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entreprife d'une fi grande importance pour fon pays. Sur des prétextes faux, mais plaufibles, il engagea Balboa à différer fon voyage de quelque temps, & à fe rendre à Acla, où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à fe reprocher, fe rendit au lieu qui lui étoit indiqué ; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla, qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui, impatient d'affouvir fa vengeance, ne le laiffa pas languir long-temps dans la captivité. On nomma fur le champ des juges pour inftruire fon procès. Il y eut une accufation intentée contre lui, d'avoir manqué de fidélité au Roi, & d'avoir

voulu ſe révolter contre le Gouverneur. La ſentence de mort fut bientôt prononcée ; & quoique les juges eux-mêmes, ſecondés par toute la colonie, ſollicitaſſent vivement la grace de Balboa, le Gouverneur fut inexorable, & les Eſpagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr ſur un échafaud un homme qui, de tous ceux qui avoient commandé en Amérique, étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projettée. Pedrarias, puiſſamment protégé par l'Evêque de Burgos & de quelques autres Courtiſans, échappa non-ſeulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de ſa conduite, mais il conſerva même ſa place & ſon autorité. Bientôt après, il obtint la permiſſion de faire paſſer la colonie du poſte mal-ſain de Santa-Maria, à Panama, qui étoit ſur le côté oppoſé de l'Iſthme; quoique 1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. I*, *c.* 21, 22.

1517. ce changement ne fût pas fort avantageux pour la ſalubrité du lieu, la ſituation commode du nouvel établiſſement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes poſtérieures des Eſpagnols dans les vaſtes Provinces qui bordent la mer du Sud (1).

1515. Nouvelles découvertes.

Pendant que ces événements, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, ſe paſſoient dans le Darien, il ſe faiſoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres Provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit ſi occupé du projet d'ouvrir une communication par l'Oueſt avec les Moluques ou iſles des Epiceries, que dans l'année 1515, il équipa à ſes fraix deux vaiſſeaux deſtinés à cette expédition, & dont il donna le commandement à Juan Dias de Solis, qui paſſoit pour le plus habile navigateur de l'Eſpagne. Il prit ſa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de Janvier 1516,

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, c. 1.

1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro*, & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De-là il s'avanca dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui, à la vue des vaisseaux, couperent par morceaux les corps des Espagnols, & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle, & découragés par la perte de leur Commandant, ceux des Espagnols qui restoient sur les vaisseaux retournerent en Europe sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tenta-

1517.

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib. I*, *c.* 7. P. Martyr. *decad. p.* 317.

1517. tive eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes inſtruits vers cette navigation, & prépara la route à un voyage plus heureux, qui, peu d'années après cette époque, remplit enfin les vues de Ferdinand.

Etat de la colonie d'Hiſpaniola.

Quoique les Eſpagnols s'occupaſſent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établiſſements en Amérique, ils conſidéroient toujours Hiſpaniola comme leur principale colonie & le ſiege du Gouvernement. Dom Diego Colomb ne manquoit ni du zele, ni des talents néceſſaires pour procurer le bonheur & la proſpérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement ſous ſa juriſdiction; mais il étoit gêné dans toutes ſes opérations par la politique ſoupçonneuſe de Ferdinand, qui, en toute occaſion & ſur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ſes privileges, & encouragea le Tréſorier, les Juges, & les autres Officiers inférieurs à contrarier ſes meſures, & à conteſter ſon autorité. La prérogative la plus importante du Gouverneur étoit celle

de diſtribuer les Indiens parmi les Eſpagnols établis dans l'iſle. La ſervitude rigoureuſe de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adouciſſements par les divers réglements qu'on avoit faits en leur faveur; le pouvoir de diſpoſer à ſon gré de ces inſtruments du travail, aſſuroit au Gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, ſon Miniſtre de confiance. Dom Diego ſentit vivement l'injuſtice & l'affront qu'on lui faiſoit en le privant de ſes droits ſur un objet ſi eſſentiel; & ne voulant pas reſter plus long-temps dans un lieu où ſon pouvoir & ſon crédit étoient preſqu'anéantis, il paſſa en Eſpagne dans la vaine eſpérance d'obtenir juſtice (1). Albuquerque entra dans ſes nouvelles fonctions avec toute la rapa- 1517.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 5. *Lib. X*, *c.* 12.

1517. cité d'un indigent aventurier, impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'isle, & trouva que de soixante mille qui, en 1508, avoient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchere, & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; plusieurs autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misere & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1).

Dispute sur la maniere de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* X, *c.* 12.

croyoient léſés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il reſtoit quelque ſentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des Eccléſiaſtiques pour inſtruire & convertir les naturels, ils ſuppoſerent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur miniſtere preſqu'inutile. Les Miſſionnaires ſe conformant à l'eſprit de douceur de la Religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent auſſitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos*, ou ces diſtributions par leſquelles on les livroit en eſclaves à leurs conquérants, comme des actes auſſi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du Chriſtianiſme qu'à la ſaine politique. Les Dominicains, à qui l'inſtruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardents à attaquer ces diſtributions. En 1511, Monteſino, un de leurs plus célebres prédicateurs, déclama contre cet uſage dans la grande Egliſe de Saint-Domingue, avec toute l'impétuoſité d'une éloquence populaire. Dom Die-

1517.

1517. go Colomb, les principaux Officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce ſermon, ſe plaignirent du Moine à ſes ſupérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent ſa doctrine comme également pieuſe & convenable aux circonſtances. Les Franciſcains, guidés par l'eſprit d'oppoſition & de rivalité qui ſubſiſtoit entre les deux ordres, parurent diſpoſés à ſe joindre aux laïques, & à prendre la défenſe des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un ſyſtême d'oppreſſion ſi contraire à l'eſprit du chriſtianiſme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas juſtifier, & alléguerent, pour excuſer la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impoſſible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Eſpagnols n'euſſent aſſez d'autorité ſur les naturels pour les forcer au travail (1).

---

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VIII*, *c.* 11. Oviedo, *Lib. II*, *c.* 6, *p.* 97.

Les Dominicains, ſans égard pour ces conſidérations de politique & d'intérêt perſonnel, ne voulurent ſe relâcher en rien de la ſévérité de leur doctrine, & refuſerent même d'abſoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient les Indiens en ſervitude (1). Les deux partis s'adreſſerent au Roi pour avoir ſa déciſion ſur un objet de ſi grande importance. Ferdinand nomma une commiſſion de ſon Conſeil-privé, à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles Juriſconſultes & Théologiens, pour entendre les députés d'Hiſpaniola, chargés de défendre leurs opinions reſpectives. Après une longue diſcuſſion, la partie ſpéculative de la controverſe fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette déciſion, les *repartimientos* continuerent de ſe faire dans la même forme qu'auparavant (2). Comme le

1517. Déciſions contraires ſur cet objet.

(1) Oviedo, *Lib. II*, *c.* 6, *p.* 97.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VIII*, *c.* 12. *Lib. IX*, *c.* 5.

1517. jugement de la commiſſion reconnoiſſoit le principe ſur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au ſilence. Enfin, pour retablir la tranquillité dans la colonie, allarmée par les remontrances & les cenſures de ces Religieux, Ferdinand publia un décret de ſon Conſeil-privé, duquel il réſultoit qu'après un mûr examen de la bulle apoſtolique & des autres titres qui aſſuroient les droits de la Couronne de Caſtille ſur ſes poſſeſſions dans le nouveau monde, la ſervitude des Indiens étoit autoriſée par les loix divines & humaines; qu'à moins qu'ils ne fuſſent ſoumis à l'autorité des Eſpagnols, & forcés de réſider ſous leur inſpection, il ſeroit impoſſible de les arracher à l'idolâtrie & de les inſtruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit plus avoir aucun ſcrupule ſur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le Roi & ſon Conſeil en prenoient le riſque ſur leur conſcience; qu'en conſéquence, les Dominicains & les Moines des autres ordres devoient s'interdire à

l'avenir les invectives que l'excès d'un zele charitable, mais peu éclairé, leur avoit fait proférer contre cet usage (1). 1517.

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses Courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entiérement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglements rela-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 14.

(2) Fonseca, Evêque de Palencia, & principal Directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le Commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & on en avoit donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoient des Intendants aux isles pour louer ces esclaves aux colons. *Herrera*, *dec.* 1, *Lib. IX*, *c.* 14, *p.* 325.

1517. tifs à leur instruction dans les principes du christianisme (1). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce, ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leur temps & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue, & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces Missionnaires découragés demanderent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui resterent à His-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* *IX*, *c.* 14.

paniola continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens. 1517.

Barthelemy de Las Casas entreprend la défense des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & susciterent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talents & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, & l'un des Ecclésiastiques qui accompagnerent Colomb au second voyage des Espagnols lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; & pour montrer sa sincérité & sa conviction, il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérants, & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en

exerçant pendant un moment sur ses
1517. freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par son courage à les défendre aussi-bien que par le respect qu'inspiroient ses talents & son caractere, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque; & s'appercevant bientôt que l'intérêt du Gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faisant le tableau de l'oppression que souffroient ses nouveaux sujets (2).

1516. Il obtint facilement une audience du Roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *Hist. de la Fundacion de la Provincia de Saint-Jago ne Mexico*, *p.* 303, 304. Herrera, *dec.* 1, *Lib. X*, *c.* 12.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X*, *c.* 12, *dec.* 2, *Lib.* 1, *c.* 2. Davila Padilla, *Hist. p.* 304.

autant de liberté que d'éloquence, les effets funestes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misere & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocents que la Providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir, & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses Etats des Pays-Bas. Las Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune Monarque, lorsque le Cardinal Ximenès, devenu Régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

1517.

1517. Réglements du Cardinal Ximenès.

Le Cardinal pesa la matiere avec l'attention que méritoit son importance ; & comme son esprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les Ministres Espagnols, accutumés aux lenteurs & aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Dom Diego Colomb, ni aux regles établies par le feu Roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois Sur-Intendants de toutes les colonies, avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces Sur-Intendants étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion, & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissements au nouveau monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit

compter ſur leur impartialité, & ſe détermina à donner ſa confiance à des Eccléſiaſtiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciſcains avoient épouſé le ſentiment contraire, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber ſon choix ſur les Moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuſe en Eſpagne, mais qui y jouiſſoit d'une grande conſidération. D'après le conſeil de leur Général, & de concert avec Las Caſas, il choiſit parmi eux trois ſujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur aſſocia Zuazo, Juriſconſulte d'une probité diſtinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'adminiſtration de la juſtice dans les colonies. Las Caſas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens (1). 1517.

Confier un pouvoir aſſez étendu pour changer en un moment tout le ſyſtême du gouvernement du nouveau monde, à quatre perſonnes que leur état & leur condition n'ap-

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib.* 2, *c.* 3.

1517. pelloient pas à de ſi hauts emplois, parut à Zapata & aux autres Miniſtres du dernier Roi une démarche ſi extraordinaire & ſi dangereuſe, qu'ils refuſerent d'expédier les ordres néceſſaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas diſpoſé à ſouffrir patiemment qu'on mît aucun obſtacle à ſes projets. Il envoya chercher les Miniſtres, leur parla d'un ton ſi haut, & les effraya tellement, qu'ils obéirent ſur le champ (1). Les Sur-Intendants, leur aſſocié Zuazo & Las Caſas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier uſage qu'ils firent de leur autorité, fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux Courtiſans Eſpagnols, & à toute perſonne non-réſidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Eſpagne ſur l'objet de leur commiſſion, répandit une allarme générale. Les colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec leſquels ils

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib.* *c.* 6.

conduisoient leurs travaux, & que leur ruine. étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence, que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrerent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écouterent tout le monde; ils comparerent les informations qu'ils avoient recueillies; & après une mûre délibération, ils demeurerent persuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le Cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déja ouvertes, & cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux, ils ne pouvoient se passer des Indiens; que si on leur ôtoit ce secours, il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages

1517.

qu'on en retiroit; qu'il n'y avoit au-
1517. cun motif assez puissant pour faire
surmonter aux Indiens rendus libres
leur aversion naturelle pour toute
espece de travail, & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la Religion. D'après tous ces motifs, ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'efforcerent en même-temps de prévenir les funestes effets de cette tolérance, & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglements, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug : enfin, ils employerent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentiments d'équité & de douceur pour ces In-

diens, dont l'induſtrie leur étoit ſi néceſſaire. Zuazo, dans ſon département, ſeconda les efforts des Sur-Intendants. Il réforma les Cours de juſtice, dans la vue de rendre leurs déciſions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglements pour mettre ſur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Eſpagnols du nouveau monde témoignerent leur ſatisfaction de la conduite de Zuazo & de ſes aſſociés, & admirerent la hardieſſe de Ximenès qui s'étoit écarté ſi fort des routes ordinaires dans la formation de ſon plan, & ſa ſagacité dans le choix des perſonnes à qui il avoit donné ſa confiance, & qui en étoient dignes par leur ſageſſe, leur modération & leur déſintéreſſement (1). 1517.

Mécontentement de Las Caſas.

Las Caſas ſeul étoit mécontent. Les conſidérations qui avoient déterminé les Sur-Intendants ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglements

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 15. Remeſal, *Hiſt. gén. Lib. II*, *c.* 14, 15, 16.

à l'état de la colonie lui paroiſſoit
1517. l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui conſacroit une injuſtice parce qu'elle étoit avantageuſe. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature; & comme leur protecteur, il ſommoit les Sur-Intendants de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les Sur-Intendants reçurent ſes remontrances les plus âpres ſans émotion, & ſans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Eſpagnols ne furent pas ſi modérés à ſon égard, & il fut ſouvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il inſiſtoit ſur une demande qui leur étoit ſi odieuſe. Las Caſas, pour ſe mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un aſyle dans un Couvent; & voyant que tous ſes efforts en Amérique étoient ſans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme réſolution de ne point abandonner la défenſe d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppreſſion (1).

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib. II*, *c.* 16.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce Ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le Cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle, & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune Roi qu'on attendoit de jour en jour des Pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement; & par la mort de Ximenès, perdit un Ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talents. Beaucoup de Seigneurs Flamands avoient accompagné leur Souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau Royaume, & ces étrangers montrerent un empressement indiscret à se mêler de tout, & à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration (1). La direction des affaires en Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las

1517.
Ses négociations avec les Ministres de Charles V.

(1) *Hist. de Charles V.*

Casas remarqua leur crédit naissant.
1517. Quoique les hommes à projet soient communément trop ardents pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particuliérement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talents de Ximenès avoient été longtemps pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du Ministre & du défunt Monarque, & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de D. Diego Colomb, aussi-bien que les Courtisans Espagnols qui avoient eu à se plaindre de l'administration du Cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des Sur-Intendants en Amérique. Cette union de tant de passions & d'inté-

rêts devint ſi puiſſante, que les Hiéronimites & Zuazo furent rappellés. Rodrigue de Figueroa, Juriſconſulte eſtimé, fut nommé premier juge de l'iſle, & reçut des inſtructiens nouvelles d'après les inſtances de Las Caſas, pour examiner encore avec la plus grande attention la queſtion importante élevée entre cet Eccléſiaſtique & les colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autoriſé en attendant à faire tout ce qui ſeroit poſſible pour ſoulager leurs maux & prévenir leur entiere deſtruction (1). 1517.

Ce fut tout ce que le zele de Las Caſas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impoſſibilité de faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Eſpagnols ne puſſent forcer les Américains au travail, étoit une objection inſurmontable à l'exécution de ſon plan de liberté. Pour écarter cet obſtacle, Las Caſas propoſa d'acheter dans les établiſſements

Projet pour fournir les colonies de noirs.

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib. II*, *c.* 16, 19, 21, *Lib. III*, *c.* 7, 8.

1517. des Portugais à la côte d'Afrique, un nombre suffisant de noirs, & de les transporter en Amérique, où on les employeroit comme esclaves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-temps en Europe, & aussi contraire aux sentiments de l'humanité qu'aux principes de la Religion. Dès l'an 1503, on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves negres (1). En 1611, Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue, & plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. V*, *c.* 12.
(2) Ibid. *dec.* 1, *Lib. VIII*, *c.* 9.

valoit à celui de quatre Américains (1). Le Cardinal Ximenès avoit été 1517.
preſſé de permettre & d'encourager ce commerce ; mais il avoit rejetté le projet avec fermeté , parce qu'il avoit ſenti combien il étoit injuſte de réduire une race d'hommes en eſclavage en délibérant ſur les moyens de rendre la liberté à une autre (2). Mais Las Caſas, inconſéquent comme le ſont les eſprits qui ſe portent avec une impétuoſité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitants du nouveau monde, il travailloit à rendre eſclaves ceux d'une autre partie ; & dans la chaleur de ſon zele pour ſauver les Américains du joug, il prononçoit ſans ſcrupule qu'il étoit juſte & utile d'en impoſer un plus peſant encore ſur les Africains. Malheureuſement pour ces derniers, le plan de Las Caſas fut adopté. Charles accorda à un de ſes Courtiſans Flamands le

(1) Herrera ; *dec.* 1 ; *Lib. IX* , *c.* 5.
(2) Ibid. *dec.* 2, *Lib, II* , *c.* 8.

1517. privilege exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme réguliere entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissements (1).

Mais les marchands Génois conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demanderent bientôt des prix si exorbitants des noirs, qu'ils portoient à Hispaniola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zele étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des

1518. Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

(1) Herrera, *Lib. II*, *c.* 20.

aventuriers ſans reſſource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. À la place de ces hommes avides, ſans mœurs, incapables de l'induſtrie perſévérante & de l'économie néceſſaire dans l'établiſſement d'une colonie, il propoſa d'envoyer à Hiſpaniola & dans les autres iſles un nombre ſuffiſant de cultivateurs & d'artiſans à qui on donneroit des encouragements pour s'y tranſporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue feroient en état de ſoutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foibleſſe de leur conſtitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes, par la culture, de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand beſoin d'une nouvelle recrue d'habitants à Hiſpaniola où la petite-vérole venoit de ſe montrer & d'emporter un nombre conſidérable d'Indiens, ce projet, quoique favoriſé par les Miniſtres Flamands, fut traverſé par l'Evêque de Burgos que Las Caſas trouvoit toujours en ſon chemin (1).

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 21.

1517. Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

Las Cafas commença alors à défefpérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établiffements déja formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. On faifoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent, qui donnoient de hautes idées de fa population & de fon étendue. Dans toutes ces vaftes régions, il n'y avoit encore qu'une feule colonie très-foible; & fi l'on en exceptoit un petit efpace fur l'ifthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Cafas, qui fe flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduifît le pernicieux fyftême d'adminiftration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déja tout établi. Plein de ces efpérances, il follicita une conceffion de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jufqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue fous le nom de Sainte-Marthe. Il propofa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artifans & d'Eccléfiaftiques. Il s'engagea

à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens, & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la Couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au Gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan dont je ne donne qu'une légere esquisse, il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traites les Indiens, étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies

1517.

(1) Herrera, *dec.* 2, *Lib. IV*, *c.* 2.

depuis dans leurs grandes entrepriſes
1517. ſur l'autre partie du même continent. Las Caſas ſuppoſoit que les Européens, employant l'aſcendant que leur donnoit une intelligence ſupérieure & de plus grands progrès dans les ſciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'eſprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en ſociété, & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'Evêque de Burgos & le Conſeil des Indes regarderent le plan de Las Caſas non-ſeulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils penſoient que l'eſprit des Américains étoit naturellement ſi borné, & leur indolence ſi exceſſive, qu'on ne réuſſiroit jamais à les inſtruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il ſeroit fort imprudent de donner une autorité ſi grande ſur un pays de mille milles de côtes, à un enthouſiaſte viſionnaire & préſomptueux, étranger aux affaires & ſans connoiſſance de l'art du gouvernement. Las Caſas, qui s'attendoit bien

Son projet eſt favorablement reçu.

à cette résistance, ne se découragea pas. 1517.
Il eut recours encore aux Flamands, qui favoriserent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, précisément parce que les Ministres Espagnols les avoient rejettées. Ils déterminerent le Monarque, qui venoit d'être élevé à l'Empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son Conseil-privé; & comme Las Casas récusoit tous les membres du Conseil des Indes comme prévenus & intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entiérement conforme aux sentiments de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui seroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

(1) Gomera, *hist. gen. c.* 77. Herrera, *dec.* 2, *Lib. IV. c.* 3. Oviedo, *Lib. XIX*, *c.* 5.

1517. Délibération solemnelle sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient, & soutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raisons si plausibles, qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentiments de ses Ministres, avec une déférence & une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si long-temps sur le caractere des Américains, & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, Evêque du Darien, qui avoit accompagné Pédrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à

20 Juin.

Barcelone où la Cour faisoit sa résidence. On sut bientôt que ses sentiments étoient différents de ceux de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables, qui, par un long séjour en Amérique, avoient eu le temps nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse & de discernement. 1517.

On désigna pour cet examen un jour fixe & une audience solemnelle. L'Empereur parut avec une pompe extraordinaire, & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses Courtisans l'environnoient. Dom Diego Colomb, Amiral des Indes, fut appellé. L'Evêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitants, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des

1517. Efpagnols ; mais il déclara que tous les habitants du nouveau monde qu'il avoit obfervés, foit dans le continent, foit dans les ifles, lui avoit paru une efpece d'hommes deftinés à la fervitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talents naturels, & qu'il feroit impoffible de les inftruire, ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilifation, fi on ne les tenoit pas fous l'autorité continuelle d'un maître. Las Cafas s'étendit davantage, & défendit fon fentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la fervitude, & attaqua cette opinion comme irreligieufe & inhumaine. Il affura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence, & qu'elle n'avoit befoin que d'être cultivée ; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la Religion, & de fe former à l'induftrie & aux arts de la vie fociale ; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant foumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement.

Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé, ses vues étoient pures & désintéressées ; & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la Couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

1517.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers, & consulté ses Ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains ; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Casas, & que l'Evêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Le plan de Las Casas est approuvé.

1520.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV, c.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74-97. Remesal, *Hist. gen. Lib. II*, c. 19, 20.

1517. Il fait ses préparatifs.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée ; mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrete de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Il part pour l'Amérique, & y rencontre de grands obstacles.

Rien cependant ne put amortir son zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit, & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitants. Le premier endroit où il toucha fut l'isle de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent, si l'on excepte

les pays voiſins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoibliſſant de jour en jour à Hiſpaniola par la deſtruction rapide des naturels du pays, les Eſpagnols manquoient de bras pour continuer les entrepriſes déja formées, & ce beſoin les avoit fait recourir à tous les expédients qu'ils pouvoient imaginer pour y ſuppléer. On leur avoit porté beaucoup de negres; mais le prix en étoit monté ſi haut, que la plupart des colons ne pouvoient y atteindre. Pour ſe procurer des eſclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaiſſeaux, & ſe mirent à croiſer le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels, & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui ſervoient d'ornements à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient ſurprendre les Indiens, ou l'emporter ſur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hiſpaniola (1). Cette pira- 1517.

(1) Herrera, *dec.* 3, *Lib. II*, *c.* 3.

1517. terie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit, les habitants fuyoient dans les bois, ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment, ils massacrerent deux Missionnaires Dominicains, que le zele avoit portés à s'établir dans la Province de Cumana (1). Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les colons d'Hispaniola, qui, au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions, étoient pleins d'un zele ardent pour la Religion, & d'un respect superstitieux pour ses Ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient

(1) Oviedo, *Hist. Lib. XIX*, c. 3.

commis, mais ſur la nation entiere. 1517.
Pour l'exécution de ce projet, ils donnerent le commandement de cinq vaiſſeaux & de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana, & d'en faire les habitants eſclaves pour être tranſportés à Hiſpaniola. Las Caſas trouva à Porto-Rico cette eſcadre faiſant voile vers le continent; & Ocampo ayant refuſé de différer ſon voyage, il comprit qu'il lui ſeroit impoſſible de tenter l'exécution de ſon plan de paix dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la déſolation.

12 Avril. Il travaille à les ſurmonter.

Dans l'eſpérance d'apporter quelque remede aux ſuites funeſtes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laiſſant ceux qui l'avoient ſuivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Pluſieurs circonſtances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hiſpaniola. En travaillant à ſoulager les Indiens, il avoit cenſuré la conduite de ſes compatriotes, les colons d'Hiſpaniola, avec tant de ſévérité, qu'il leur étoit devenu univerſellement odieux. Ils

1517. regardoient le ſuccès de ſa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ces eſpérances s'évanouiſſoient ſi Las Caſas parvenoit à y établir ſa colonie. Figueroa, en conſéquence d'un plan formé en Eſpagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroiſſoit déciſive contre le ſyſtême de Las Caſas. Il en avoit raſſemblé à Hiſpaniola un aſſez grand nombre, & les avoit établis dans deux villages, leur laiſſant une entiere liberté, & les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens, accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en ſi peu de temps de nouvelles habitudes, & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier, & par celui de leur patrie, ſe donnerent ſi peu de peine pour cultiver le terrein qu'on leur avoit donné, parurent ſi dépourvus de ſoin & de prévoyance pour fournir à leurs propres beſoins, & ſi éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Eſpagnols en con-

clurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale, & qu'il falloit les regarder comme des enfants qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens qui leur étoient supérieurs en sagesse & en sagacité (1).

1517.

Son projet échoue entiérement.

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressoit pour les mettre à exécution, Las Casas, par son activité & sa persévérance, par quelques condescendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie, au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déja enlevé beaucoup de ses gens ; & les autres ayant trouvé quelqu'occupation dans l'isle refuserent de le suivre. Avec ce qui lui restoit de monde, il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commission dans cette Province avec tant de bar-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *c.* 5.

barie, il avoit maſſacré ou envoyé
1517. en eſclavage à Hiſpaniola un ſi grand nombre d'Indiens, que tout ce qui reſtoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois, & que l'établiſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert, touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger, & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la ſûreté & la ſubſiſtance de ſes colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſants, afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols, s'aſſemblerent ſecretement, les attaquerent avec la furie naturelle à des hommes réduits au déſeſpoir par les

barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre, & forcerent le reste à se retirer à l'isle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis, & abandonna l'isle. Enfin, il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des Isles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres, & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le Couvent des Dominicains à Saint-Domingue, & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1). 1517.

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jus-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 5. *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 3, 4, 5. Oviedo, *Hist. Lib. XIX*, *c.* 5. Gomera, *c.* 77. Davila Padilla, *Lib. I*, *c.* 97. Remesal, *Hist. génér. Lib. II*, *c.* 22, 23.

1517. qu'à leur iſſue. Son ſyſtême fut l'objet d'une longue & ſérieuſe diſcuſſion; & quoique ſes tentatives en faveur des Américains opprimés n'ayent pas été ſuivies du ſuccès qu'il s'en promettoit (ſans doute avec trop de confiance), ſoit par ſon imprudence, ſoit par la haine active de ſes ennemis, elles donnerent lieu à divers réglements qui furent de quelqu'utilité à ces malheureuſes nations. Je reviens maintenant à l'hiſtoire des découvertes Eſpagnoles en ſuivant l'ordre des temps (1).

Nouvelles découvertes à l'Oueſt.

Diego Velaſquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conſervoit encore le gouvernement de cette iſle comme député de Dom Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de ſubordination, & qu'il cherchât à ſe rendre entiérement indépendant (2). Sous ſa ſage adminiſtration, Cuba devint l'un des établiſſements Eſpagnols les plus floriſſants. L'idée avantageuſe qu'on avoit

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 5, *p.* 329.
(2) Ibid. *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 19.

de cette colonie y attiroit beaucoup de perſonnes qui eſpéroient y trouver des établiſſements ſolides, ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidéntale des iſles occupées par les Eſpagnols, & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'Oueſt n'avoit pas encore été viſité, ces circonſtances invitoient les habitants de cette iſle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richeſſe étoit plus conforme au génie de ce ſiecle que cette lenteur, cette patience d'induſtrie néceſſaire pour défricher un terrein, ou pour fabriquer le ſucre. Pluſieurs Officiers qui avoient ſervi ſous Pedrarias dans le Darien formerent une aſſociation pour tenter des découvertes. Ils perſuaderent à François Hernandès Cordova, riche colon de Cuba & homme d'ungrand courage, de ſe joindre à eux, & d'être leur Commandant. Velaſquès, non-ſeulement approuva leur projet, mais leur donna des ſecours. Comme les aventuriers qui avoient ſervi au Darien manquoient

1517.

1517. de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaiſſeaux, & leur fournirent tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent, & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 Février 1517. Par le conſeil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit ſervi ſous l'Amiral Colomb, ils porterent directement à l'Oueſt, ſe guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avoit conſtamment ſoutenu que la route à l'Oueſt conduiroit aux plus importantes découvertes.

Le vingt-unieme jour après leur départ de Saint-Jago, ils virent terre. C'étoit le *cap Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninſule en-avant du continent de l'Amérique qui a conſervé le nom de
Yucatan. *Yucatan*, que lui donnent les habitants du pays. Comme ils approchoient du rivage, ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, ſpectacle nouveau pour les Eſpagnols qui avoient trouvé juſques-là l'Amérique habi-

tée par des ſauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits préſents. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui ſe préſentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Eſpagnols à viſiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Eſpagnols débarquerent, & en s'avançant dans le pays, remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maiſons bâties en pierre; mais ils éprouverent bientôt que ſi les Indiens du Yucatan étoient plus civiliſés que les autres Américains, ils étoient auſſi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié avoit poſté en embuſcade derriere un petit bois un corps conſidérable d'Indiens, qui, ſur un ſignal qu'il leur fit, coururent ſur les Eſpagnols, & les attaquerent avec beaucoup de hardieſſe, & une eſpece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches, quinze Eſpagnols furent bleſſés; mais l'exploſion ſoudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une ſi grande

1517.

1517. terreur, & ils furent ſi étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuſes & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été ſi mal reçu, emmenant avec lui deux priſonniers, & emportant les ornements d'un petit temple qu'il pilla dans ſa retraite.

Il continua ſa route à l'Oueſt ſans perdre la côte de vue, & le ſeizieme jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hoſpitalité. Les Eſpagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere ſur une côte d'une ſi grande étendue, & qu'ils imaginoient appartenir à une iſle (1). Comme l'eau commençoit

(1) Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruiſſeau ni riviere dans la Province de Yucatan. Cette péninſule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans ſa plus grande largeur. C'eſt une plaine unie, où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitants font uſage de l'eau de puits, qu'on trouve par-tout en abondance.

commençoit à leur manquer, ils s'avancerent encore, & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche. 1517.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions, les Indiens les attaquerent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place, & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur Commandant, quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse, il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les

dance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, Descr. Indiæ Occident. pag.* 14. *Hist. Nat. par M. de Buffon, tom.* 1, *p.* 593.

1517. tourments que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux, & exposés à la chaleur de la Zone torride. Quelques-uns succomberent à tant de maux dans la traversée. Cordova leur chef mourut peu de temps après avoir pris terre à Cuba (1).

Voyage de Grijalva.

Toute malheureuse qu'avoit été cette expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. On venoit de découvrir à une petite distance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroissoit fertile & habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornements d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagé-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, c. 17, 18. *Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espagna*, par Bernal Diaz de Castillo, c. 17. Oviedo, *Lib. XVII*, c. 3. Gomera, c. 52. P. Martyr, *de Insulis nuper inventis*, p. 329.

rées par des hommes qui cherchoient à réchauffer le mérite de leurs exploits, étoient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès, desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du Roi l'indépendance à laquelle il aspiroit dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur ; il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cents hommes & quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or ; & si les circonstances lui paroissoient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 Avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la

1518.

1518. même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courants ayant entraîné les vaisseaux vers le Sud, la premiere terre qu'ils reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'Est de Yucatan. Tous les habitants s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un grand séjour dans l'isle; ils arriverent sans aucun accident remarquable à Potonchan sur le côté opposé de la péninsule. Le desir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes, & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser, & se confirmerent dans l'opinion où ils étoient déja, qu'ils trouveroient dans les habitants de ce pays des ennemis plus redoutables

Découverte de la nouvelle Espagne.
3 Mai.

que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'Eſt, ſe tenant auſſi près de la côte qu'il leur étoit poſſible, & mettant à l'ancre tous les ſoirs pour ſe garantir des accidents dangereux auxquels ils pouvoient être expoſés dans une mer inconnue. Pendant le jour, leurs yeux continuellement attachés ſur la terre, étoient frappés de ſurpriſe & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui ſe préſentoient à eux. Ils voyoient diſperſés ſur la côte des villages où ils diſtinguoient des maiſons de pierre, qui de loin leur paroiſſoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration, ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers; & un des ſoldats ayant remarqué que ce pays reſſembloit par ſon aſpect à l'Eſpagne, Grijalva lui donna avec un applaudiſſement univerſel le nom de *nouvelle Eſpagne*, nom qui déſigne encore cette vaſte & riche Province de la domination Eſpagnole en Amérique. Ils deſcendirent à une riviere 1518.

1518. Tabasco, 9 Juin.

appellée par les naturels, *Tabasco* : la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une maniere amicale, mais même leur fit des présents considérables, qui confirmerent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils toucherent ensuite : c'étoit à l'Ouest de Tabasco, dans la Province connue

Guaxaca.

depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaires, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent, les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale, & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours, les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinmille pezos, en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les

deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan, avoient jusqu'alors servi d'interprêtes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand Monarque appellé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette Province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait, & continua sa route vers l'Ouest. Il débarqua sur une petite isle qu'il nomma *l'isle des sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la premiere fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs Dieux. Il toucha à une autre petite isle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette isle Pedro de Alvarado, un de ses Officiers, à Velasquès, avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richesses qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaisseaux qui lui restoient, de suivre la côte jusqu'à

1518.

19 Juin.

1518. la riviere de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

Plusieurs des Officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différents débarquements la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la Couronne de Castille; que leur gloire seroit imparfaite s'ils n'établissoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-seulement assureroit à la nation Espagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroit servir par degrés à soumettre le pays même en entier à la domination de leur Souverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit épuisée, & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat, qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitants qui paroissoient aussi in-

dustrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un Monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si désavantageuses, ç'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage, il n'avoit pas les grands talents nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage, & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le 26 Octobre, environ six mois après en être parti (1).

1518.

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut-là le voyage le plus long, & en même-temps le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *c.* 8, 17. Oviedo, *Hist. Lib. XVII*, *c.* 9, 20. Gomera, *c.* 49.

1518. une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue, & qui s'étendant d'abord vers l'Ouest tournoit ensuite vers le Nord. Enfin, tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassoit de si loin toutes ses espérances, dépêcha sur le champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inspirer beaucoup de défiance & de jalousie, & qu'il étoit résolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puissant, proportionné à l'importance

& aux dangers de l'entreprise qu'il méditoit. 1518.

Comme l'expédition dont Velasquès étoit alors occupé, s'est terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Espagnols avoient fait jusqu'alors, & les a conduits à la connoissance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connoissoit auparavant, il convient de suspendre quelque temps le récit de ces événements si différents de ceux que nous avons déja rapportés, afin de jetter un coup d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus simples & grossieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Espagnols avoient pénétré.

Fin du troisieme Livre.



L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIEME.

Tableau de l'Amérique lors de sa premiere découverte, des mœurs, & de la politique de ses habitants. — Vaste étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle présente à la vue. — Ses montagnes. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelle en est la cause. — Son défaut de culture. — L'air y est malsain. — Ses animaux. — Son sol. — Recherches sur la population de l'Amérique. — Différentes hypothe-

ses sur ce sujet. — Quelle est celle qui paroît la plus probable. — Etat & caractere des Américains. — Ils se trouvoient tous dans un état sauvage, excepté les Mexicains & les Péruviens. — On borne ces recherches aux peuples qui n'étoient point civilisés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations à leur égard. — Causes de ces difficultés. — Méthode observée dans ces recherches. — I. Constitution physique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domestique. — IV. Leur état & leurs institutions politiques. — V. Systéme de guerre & de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & institutions religieuses. — VIII. Usages singuliers qui ne peuvent être rangés sous aucun des articles précédents. IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

Quelles étoient les parties de l'Amérique déja connues.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde; & pendant cet intervalle, les Espagnols avoient été fort

occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'Océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du Sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de la Floride ; ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée; & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le Nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cher-

chant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du Nord, & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoissoit presqu'entiérement l'étendue, depuis son extrêmité septentrionale jusqu'au trente - cinquieme degré au Sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de-là jusqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand Empire du Pérou & les vastes domaines soumis au Souverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

Vaste étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la premiere circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siecles précédents. On lui doit la connoissance d'un nou-

---

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. VI*, c. 16.

vel hémisphere, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presqu'égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique est remarquable, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le Sud, plus de quinze cents milles au-delà de l'extrêmité la plus avancée de l'ancien continent vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme, & à fournir les différentes productions particulieres aux régions tempérées, ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde, rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie, & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particuliere. Les montagnes d'Amérique sont Montagnes.

beaucoup plus hautes que celles des autres divifions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la bafe des Andes, eft plus élevée au-deffus du niveau de la mer que le fommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par fon étendue que par fa hauteur, s'éleve en différents endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-deffus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémifphere. C'eft des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend fouvent les tempêtes éclater, & le tonnerre rouler au-deffous de leurs fommets, qui tout expofés qu'il font aux rayons du foleil dans le centre de la zone torride, font couverts de neiges éternelles (1).

---

(1) Suivant M. de Caffini, la plus grande hauteur des Pyrénées eft de fix mille fix cents quarante-fix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eft de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillée dit que, fuivant fa mefure, le Pic de Ténérif a treize mille cent foixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimboraço, la partie la plus

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivieres d'une largeur proportionnée, & avec lesquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours, ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves de Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Mississipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux, que même longtemps avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (1). Rivieres.

élevée des Andes, est de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, observation astron. & phys. tom.* 2, *p.* 114. La seule partie du Chimboraço, qui est toujours couverte de neige, a huit cents toises de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, Histoire gén. des Voyages, vol.* 13, *p.* 636.

(1) Comme une description particuliere fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata, donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, Jésuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit

Lacs. Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivie-

---

les sentiments qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. » Lorsque j'étois en Europe, & que je lisois dans les Livres de géographie & d'histoire que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphere aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure, fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité : ce que je concluai particuliérement d'une circonstance. Lorsque nous partîmes de Monte-Video, qui est un fort situé à plus de cent milles de l'embouchure de la riviere, & où la largeur est considérablement diminuée, nous navigâmes un jour entier avant de découvrir le bord opposé de la riviere. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner ni l'une ni l'autre rive, & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme si nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même pensé être en pleine mer, si la douceur de l'eau de cette riviere, qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui est à cent lieues plus haut, & où la riviere est bien moins large encore, il est impossible de rien distinguer sur la rive opposée qui, à la vérité, est fort basse & fort plate : on ne peut pas seulement voir les maisons ni les tours de

res : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse des lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeller proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisieme classes pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse vaste & solide, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamné par la nature à n'être jamais civilisé & à rester privé de toute communication

---

l'établissement Portugais de Colonia, qui se trouvent à l'autre bord. *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo felice*, &c. I, *p.* 257.

active avec le reste des hommes. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'océan, telles que la Méditerranée & la mer Baltique, ou lorsque, comme l'Asie, ses côtes sont ouvertes par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire & les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam & de Leotang; lorsque les mers environnantes sont remplies d'isles grandes & fertiles, & que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions possedent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitants dans la civilisation & dans le commerce. A tous ces égards, l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les isles qui y sont répandues

ne font inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité, qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie feptentrionale de l'hémifphere Américain, la baie de Chefapeak préfente un canal fpacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de Provinces non moins fertiles qu'étendues; & fi jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les diftricts plus feptentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudfon peut devenir auffi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'eft en l'Europe. L'autre grande portion du nouveau monde eft environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un Ifthme étroit qui fépare la mer Atlantique de la mer Pacifique; & quoiqu'elle ne foit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en font acceffibles par plufieurs grandes rivieres qui reçoivent un fi grand nombre de courants auxiliaires, & coulent dans des directions fi variées, que,

ſans aucun ſecours de l'art ni de l'induſtrie, il eſt aiſé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les Provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata juſqu'au golfe de Paria. Cette bienfaiſance de la nature n'eſt pas bornée à la diviſion méridionale de l'Amérique. Le continent ſeptentrional n'eſt pas moins abondant en rivieres qui ſont navigables preſqu'à leur ſource; & l'immenſe chaîne de ſes lacs eſt un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté juſqu'à celui de Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit enſemble les deux parties du continent Américain, ont auſſi leurs avantages particuliers. Les côtes en ſont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre, par la mer Pacifique : les rivieres qui y coulent, ſe jettant les unes vers la premiere de ces mers, & les autres vers la ſeconde, aſſurent aux différentes Provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent

réſulter

résulter d'une communication avec les deux mers.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particuliere du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines, & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez de certitude quelle doit y être la chaleur de son climat & la nature des productions.

Température du climat.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphere ne

Prédominance du froid.

peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci, le froid prédomine, & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui, par sa position, devroit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devroient mûrir, sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées, sont desséchées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presqu'entiérement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallele que des provinces d'Asie & d'Afrique qui jouissent cons-

(1) Terre-neuve, une partie de la nouvelle-Ecosse & le Canada se trouvent dans le même parallele de latitude que le Royaume de France, & dans ces pays, l'eau des rivieres est gelée pendant l'hyver à plusieurs pieds d'épaisseur : la terre y est couverte de neige; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui se trouvent au midi de la baie de Hudson, sont sur le même parallele que la Grande-Bretagne; cependant le froid y est si excessif, que toute l'industrie des Européens mêmes n'a pas tenté de les cultiver.

tamment de cette chaleur féconde, favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, & l'hyver y regne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de temps. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région, & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le negre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlants du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (1). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup

(1) voyage de Ulloa, *tom.* 1, *p.* 453. Anson's, *Voyages*, *p.* 184.

plus doux que dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrêmité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, stériles & presqu'inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Asie ou l'Europe. Il y a au nord de l'Asie de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année, & lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique, la terre se

---

(1) Anson's, *Voyages*, p. 74. Voy. de Quiros, *dans l'Hist. gén. des voyages*, tom. XIV, p. 83. Richard, *Hist. Nat. de l'Air.*

prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole, & s'étend considérablement à l'Ouest. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid, qu'il acquiert une activité perçante qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux, & ne se corrige entiérement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale, un vent de nord-ouest & un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la nouv. France*, *tom. III*, *p.* 165. *Hist. gén. des voyages*, *tom.* 15, *p.* 215.

D'autres causes non moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe, le vent souffle invariablement dans une direction de l'Est à l'Ouest. Ce vent en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie, & des sables brûlants des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre, qui étant exposée à toute l'ardeur de la Zone torride, sans aucune circonstance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situées entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverse l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, & ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des

côtes du Bréſil (1), & de la Guyane ; de ſorte que ces pays, quoique

---

(1) Acoſta eſt, je crois, le premier Philoſophe qui ait cherché à rendre raiſon des différents degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continents par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hiſt. moral. &c. Lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-ſeulement rectifiée par de nouvelles obſervations, mais qu'il a même embellie & miſe dans un jour plus frappant avec ſon éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans ſes recherches ſur la température des différents climats.

Lorſqu'un vent froid ſouffle ſur un pays, il doit en y paſſant lui enlever une partie de ſa chaleur, & par-là même perdre une partie de ſa froideur. Mais s'il continue à ſouffler dans la même direction, il paſſera par degrés ſur une ſurface déja refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de ſon âpreté. Si donc il parcourt un grand eſpace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaſte & profonde, la ſuperficie de l'eau ſera d'abord refroidie à un certain degré, & le vent ſe trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la ſurface devenant ſpécifiquement plus peſante que l'eau plus chaude qui eſt au-deſſous, deſcend, & celle qui eſt plus chaude prend ſa place : celle-ci ſe refroidiſſant à ſon tour, continue à échauffer le courant d'air qui paſſe par-deſſus & en di-

comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré

---

minue la froideur. L'action méchanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface, & l'élévation de celle qui est plus chaude, & par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie, au point que sa surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Par-tout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continents, la douceur des hyvers dans les petites isles, & le froid excessif des hyvers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au Nord-Ouest de l'Europe, la rigueur de l'hyver est modérée par les vents d'Ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de Novembre, de Décembre, & une partie de Janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en échauffe la surface, qui, par conséquent, doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide, & continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété

en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afri-

---

de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui paſſe deſſus, c'eſt que la ſurface de la mer, attendu la tranſparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré conſidérable par les rayons du ſoleil ; au-lieu que la terre qui eſt expoſée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainſi lorſque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur inſupportable ; mais en paſſant ſur une vaſte étendue de mer, il ſe rafraîchit par degrés ; de ſorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée, il devient propre à la reſpiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cauſe des chaleurs étouffantes des grands continents de la zone torride, de la douceur du climat des iſles qui ſe trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continents ſitués ſous les zones tempérées ou plus froides, en comparaiſon de celle qu'on éprouve dans les iſles. La chaleur du climat dépend non-ſeulement de l'effet immédiat des rayons du ſoleil, mais encore de leur action continue, & de la chaleur qu'ils ont déja produite antérieurement, & dont la terre demeure impregnée pendant quelque temps ; c'eſt pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été ſe font ſentir vers le mois de Juillet, & que le froid eſt ordinairement plus violent en hyver vers le mois de Janvier.

La température modérée des parties de l'A-

que (1). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent ren-

---

mérique qui ſe trouvent ſous l'équateur, provient des forêts qui les couvrent, & qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer la terre. Le ſol n'étant point échauffé, ne peut pas à ſon tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du ſoleil ne ſont pas d'un volume ſuffiſant pour abſorber la quantité de chaleur néceſſaire pour opérer cet effet. On ſait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perſpiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles ſont expoſées; & par la nature de l'évaporation, cette perſpiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perſpiration. Ainſi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui eſt en contact avec elle, eſt prodigieuſement diminué. Ces obſervations qui jettent un nouveau jour ſur ce ſujet intéreſſant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robiſon, Profeſſeur de Phyſique à l'Univerſité d'Edimbourg.

(1) Deux grands Naturaliſtes, Piſo & Margrave, nous ont donné la deſcription du climat du Bréſil, avec une préciſion philoſophique que nous deſirerions de retrouver dans les relations de pluſieurs autres Provinces de l'Amérique. Tous deux diſent qu'il eſt doux & tempéré en comparaiſon du climat de l'Afrique; ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui ſoufflent conſtamment. L'air y eſt non-ſeulement frais pendant la nuit, mais même aſſez froid pour obliger les habitants à faire du feu dans leurs caba-

contre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables, ou oc-

---

nes. *Piso, de Medicina Brasiliensi, lib. I, p. 1, &c. Margravius, hist. rerum natural. Brasiliæ, lib. VIII, c. 3, p. 264.* Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff, qui a long-temps résidé dans le Brésil. *Churchill's collection, vol. 2, p. 26.* Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Histoire de l'Orénoque, tom. 1, p. 26.* Le P. Acugna dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la riviere des Amazones. *Relat. vol. 2, p. 56.* M. Biet, qui a vécu long-temps à Cayenne, parle de même de la température de ce climat, & l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. p.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle de M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrêmité méridionale de l'Amérique paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif de froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le Sud, & ses dimensions sont fort retrécies depuis la baye de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent, il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Ma-

cupées par de grandes rivieres, par des marais, & des eaux ſtagnantes

---

gellaniques, en traverſant une immenſe étendue d'eau, & la terre y occupe un eſpace trop peu conſidérable pour pouvoir réchauffer le vent à ſon paſſage. Ce ſont ces circonſtances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus ſemblable à celle d'une iſle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui ſe trouvent en Europe & en Aſie dans la même latitude ſeptentrionale. Le vent du nord eſt le ſeul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traverſé un grand continent. Mais après un examen attentif de ſa poſition, nous trouverons que cela même ſert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'eſt à l'extrêmité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immenſe chaîne des Andes, qui parcourt preſqu'en ligne droite du Nord au Sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Bréſil, le Paraguay & le Tucuman, ſont à pluſieurs degrés à l'Eſt des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des Tropiques, eſt ſitué fort à l'Oueſt de ces terres. Le vent du Nord, quoiqu'il traverſe la terre, n'apporte donc pas à l'extrêmité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en paſſant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver, il doit raſer les ſommets des Andes, & s'impregner du froid de ces régions glacées.

qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin, il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans une direction du Nord au Sud. En paſſant ſur ces hauteurs glacées, il acquiert un tel degré de froid, que la plus grande partie des pays qui ſe trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroiſſent ſuſceptibles par leur poſition (1). Dans les autres Provinces de l'Amérique, depuis la terre ferme à l'Oueſt juſqu'à l'Empire du Mexique, la chaleur du climat eſt tempérée en quelques endroits par l'élévation du ſol au-deſſus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrein, & dans tous par les énormes montagnes qui y ſont répandues. Les iſles de l'Amérique ſous la Zone torride ſont ou très-petites ou montagneuſes, & ſont rafraîchies alternativement par les briſes de terre & de mer.

---

(1) Acoſta, *Hiſt. novi orbis*, *Lib. II*, *c.* 2. M. de Buffon, *Hiſt. Nat.* &c. *tom III*, *p.* 512, &c. *IX*. *p.* 107, &c. Osborn's, *Collect. of voyages*, *tom. II*, *p.* 863.

On ne peut pas expliquer d'une maniere également ſatisfaiſante les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique, & dans les mers qui ſont au-delà. On a ſuppoſé long-temps qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaſte continent auquel on a donné le nom de *terre auſtrale inconnue*. Les mêmes principes qui on ſervi à expliquer l'intenſité extrême du froid dans les régions ſeptentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui ſe fait ſentir au cap Horn, & dans les pays voiſins. L'immenſe étendue du continent méridional, & les grandes rivieres qu'il verſe dans l'Océan ont été regardées par les Philoſophes comme des cauſes ſuffiſantes pour occaſionner la ſenſation extraordinaire de froid & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'eſpace qu'il étoit cenſé occuper s'étant trouvé une mer entiérement ou-

verte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothese pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pole opposé (1).

---

(1) En 1739, on fit partir deux frégates Françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré, ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. des navig. aux Terres Austr. tome 2, p. 256, &c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme degré de latitude : *id. tome 1, p. 47.* Le Commodore Byron, se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 Décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe, où le plus long jour tombe au 21 Décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hyver. *Voyages de Hawkesworth*, 1, 25. M. Banks étant descendu à la terre de feu dans la baye de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 Janvier, qui répond au mois de Juillet de notre hémisphere, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr. *Id.* 2, *p.* 51, 52. Le 14 Mars, qui répond au mois de Septembre de l'Europe, l'hyver s'étoit déja déclaré, & les montagnes se trouvoient couvertes de neige. *Ib.* 72.

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du continent Américain, qui naissent des circonstances particulieres de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie & du travail sont plus étendus & plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature, est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siecles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre, & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-temps occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant

propre à être habitée par une race nombreuſe d'hommes, & à leur fournir des ſubſiſtances.

Mais dans le nouveau monde, l'eſpece humaine n'étoit pas ſi avancée, & la nature y préſentoit un aſpect bien différent. Dans toutes les vaſtes régions qui le compoſent, il ne ſe trouvoit que deux Monarchies remarquables pour l'étendue du territoire, & diſtinguées par quelques progrès dans la civiliſation. Le reſte du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'induſtrie, qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts, ni le deſir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainſi occupés étoient preſque dans le même état que s'ils fuſſent reſtés ſans habitants. D'immenſes forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte; & comme la main de l'induſtrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable, & n'avoit pas ouvert des écoulements aux eaux ſtagnantes, pluſieurs des plaines les plus fertiles étoient inon-

dées par les débordements, ou converties en marais. Dans les Provinces méridionales, où la chaleur du ſoleil, l'humidité du climat, & la fertilité du ſol concourent à donner de l'activité à toutes les puiſſances de la végétation, les bois ſont tellement embarraſſés par l'exubérance même de la végétation, qu'il eſt preſque impoſſible d'y pénétrer, & que la ſurface du terrein y eſt cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes ſauvages. C'eſt dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que reſtent encore pluſieurs des grandes Provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes juſques à la mer. Les colonies Européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les naturels, toujours groſſiers & indolents, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui poſſede tous les avantages de ſituation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les Provinces ſeptentrionales de l'Amérique, la nature continue de préſenter un aſpect ſauvage & aban-

donné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déserte. Là les forêts, quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes ; d'immenses marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe ayent été étonnées à la premiere vue du nouveau monde : il leur parut désert, triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils appellerent les pays dont ils prirent possession, *le désert*. Il n'y avoit que l'espérance flatteuse de découvrir les mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils observoient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte & sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art (1).

(1) M. de la Condamine, un des derniers &

Non-seulement les travaux de l'homme améliorent & embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus

---

des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : » A cette » foule d'objets variés, qui diversifient les » campagnes cultivées de *Quito*, succédoit l'as» pect le plus uniforme ; de l'eau, de la ver» dure, & rien de plus. On foule la terre aux » pieds sans la voir : elle est si couverte d'her» bes touffues, de plantes & de broussailles, » qu'il faudroit un assez long travail pour en » découvrir l'espace d'un pied ". *Relat, abrégée d'un voyage*, *&c. p.* 48. Une des singularités de ces forêts, c'est une espece d'osier, que les Espagnols appellent *Bejucos*, les François *Lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *nibbees*, dont on se sert ordinairement en Amérique, au-lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre ; & après s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi, & descendant alternativement. D'autres rejettons portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manoeuvres d'un vaisseau. *Bancroft*, *nat. hist. of Guiana*, *p.* 99. On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme, *ibid. p.* 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou*, *p.* 16. Oviedo

salubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & destituée de culture, l'air est stagnant dans les bois; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux; la surface de la terre surchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du soleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmentent, & il s'en engendre de nouvelles non moins fu-

---

nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. Lib. IX, p.* 144, *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année, les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes, tom.* 10, *p.* 187.

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des Provinces de l'Amérique situées entre les Tropiques. *Origen. de los Indios, Lib. II, c.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'Est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. Royal du Pérou, part.* 2, *liv.* 3, *c.* 2-5.

nestes. Auſſi toutes les Provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-ſaines lorſqu'on en fit la découverte. C'eſt ce que les Eſpagnols éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, ſoit pour tenter des conquêtes, ſoit pour former des établiſſements. Quoique la vigueur naturelle de leur conſtitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur conſtance les rendiſſent auſſi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funeſtes & nuiſibles de ces régions incultes qu'ils traverſoient, & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre de maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent ſe dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, ſuivant la deſcription des anciens Hiſtoriens Eſpagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languiſſants & un teint jaunâtre, ſignes non équivoques de la

température mal-saine des pays où ils avoient résidé (1).

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphere. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient encore, ni assez nombreux, ni assez unis en société pour s'être

Animaux.

Quadrupedes.

(1) Gomera, *Hist.* c. 20-22 Oviedo, *Hist. Lib. II*, c. 13, *Lib. V*, c. 10. P. Martyr, *Epist.* 545; *Dec.* p. 176.

rendus redoutables aux animaux ; cependant le nombre des eſpeces diſtinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cents eſpeces différentes de quadrupedes répandues ſur la ſurface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorſqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-ſeulement moins féconde dans le nouveau monde ; mais elle ſemble encore avoir été moins vigoureuſe dans ſes productions. Les quadrupedes qui appartiennent à cette partie du globe, paroiſſent être d'une race inférieure ; ils ne ſont ni auſſi robuſtes, ni auſſi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant & au rhinocéros, pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (2). Le *tapir* du Bréſil,

---

(1) M. de Buffon, *Hiſt. Nat. tome IX, p.* 86.

(2) Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette

Brésil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, est de la grosseur d'un veau de six mois. Les *pu-*

---

cette découverte se trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé.* Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of Colonel George Croglan : MS. entre les mains de l'Auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme ; les Naturalistes, qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux : comme l'éléphant est le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette espece. Mais le Docteur Hunter, l'un des Savants de ce siecle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'élé-

mas & les *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers, & auxquels les Européens ont donné mal-à-propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers, ni la voracité cruelle des derniers (1). Ils sont indolents & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuyent souvent à la moindre apparence de résistance (2).

---

phant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact. vol.* 58, *p.* 34. On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jenifeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Stralhenberg, descript. des parties septentrionale & orientale de l'Europe & de l'Asie, p.* 402. L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone torride, & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer Glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changements par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

(1) M. de Buffon, *Hist. Nat. tom. IX, p.* 87. Margravii, *Hist. Nat. Brasil, p.* 229.

(2) Ibid. *Hist. Nat. tom. IX, p.* 13-203.

Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foibles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent, ou qui y ont été transportés par les Européens (1). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (2). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (3).

Acosta, *Hist. Lib. IV*, *c.* 34. Pisonis, *Hist. p.* 6. Herrera, *dec.* 4, *Lib. IV*, *c.* 1, *Lib. X*, *c.* 13.

(1) Churchil, *tom. V*, *p.* 691. Ovalle, *Relat. of Chili*, *Church. tom. III*, *p.* 10. Sommario de Oviedo, *c.* 14-22. Voy. de Des Marchais, *tom. III*, *p.* 299.

(2) M. de Buffon, *Hist. Nat. tom. IX*, *p.* 103. Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *Voy. de la France équin. p.* 339.

(3) Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attri-

Insectes & reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la cha-

---

buée en partie aux causes suivantes. Dans les établissements Espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la saveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale, où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell*, *p.* 157. L'agriculture y a fait si peu de progrès, que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presqu'aucun soin du bétail pendant l'hyver, qui est très-long dans plusieurs Provinces, & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies Angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces Province, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

leur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus rapidement en Amérique, & les individus y parviennent à une grosseur plus extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres Parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisants. Les environs de Porto-Bello produisent une si grande multitude de crapauds, que la surface de la terre en est entiérement cachée. Les serpents & les viperes ne sont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux, mais les hommes mêmes (1). Dans les isles,

---

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I, p.* 89. *Idem, p.* 147. Herrera, *dec.* 2, *Lib. III, c.* 3-19.

on voit de temps en temps des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (1), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres malfaisants & vermineux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (2).

---

(1) En 1518, l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. Après avoir essayé, dit-il, tous les moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection des Saints; mais comme c'étoit une espece de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur le choix du Saint qui pourroit leur être le plus propice. Ils tirerent au sort le patron qu'ils devoient choisir. Le sort décida en faveur de Saint-Saturnin. Ils célébrerent sa fête avec une grande solemnité, & le fleau, ajoute l'Historien, commença sur le champ à diminuer ses ravages. *Herrera*, *dec.* 2, *lib. III*, *c.* 15, *p.* 107.

(2) Voyage de la Condamine, *p.* 167. Gumilla, *tom. III*, *p.* 120, *&c. Hist. gén. des Voyages tom. XIV*, *p.* 317. Dumont, *Mémoires sur la*

Les oiſeaux du nouveau monde ne ſont pas diſtingués par des qualités auſſi marquées & auſſi caractériſtiques que celles qui ont été obſervées dans les quadrupedes. Les oiſeaux ſont plus indépendants de l'homme, & moins affectés par les changements que ſon induſtrie & ſon travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propenſion à paſſer d'un pays à un autre, & ils peuvent aiſément & ſans danger ſatiſfaire cet inſtinct de leur nature. Auſſi le nombre des oiſeaux communs aux deux continents eſt-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les eſpeces même particulieres à l'Amérique reſſemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correſpondantes de l'ancien hémiſphere. Les oiſeaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Aſie & en Afrique, ſont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ſes couleurs ; mais la nature qui ſemble s'être Oiſeaux.

Louiſiane, *tom.* 1, *p.* 108. Sommario de Oviedo, *c.* 52-62.

contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce & mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique, la température mal-saine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupedes sont si poltrons, ait produit le *condor*, à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race aîlée pour le volume, la force & le courage (2).

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, p. 96. Warren, *descript. de Surinam.* Osborn's *collect. tom. II*, p. 92-4. *Lettres édifiantes*, *tom. XXIV*, p. 339. Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France*, *tom. III*, p. 155.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I*, p. 363. Voya-

Dans un continent aussi étendu que l'Amérique, il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque Province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général, nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hyver ne se fait jamais sentir, sont entiérement gelés en Amérique, pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphere. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les pro- Sol.

ge de la Condamine, 175. M. de Buffon, *Hist. Nat. tom. XVI*, *p.* 184. Voy. de des Marchais, *tom. III*, *p.* 320.

ductions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Esperance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, des même productions n'ont pu y réussir également (2).

---

(1) L'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* pense que cette différence de chaleur est égale à douze dégrés; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom.* 1; *p. II.* Le Dr. Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state, &c. p.* 257.

(2) M. Bertram, qui, le 3 Janvier 1765, se

Mais en tenant compte de cette différence de température, le ſol de l'Amérique eſt naturellement auſſi riche & auſſi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitants peu induſtrieux & privés du ſecours des animaux domeſtiques, dont les nations civiliſées élevent de ſi grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuiſée par leur conſommation. Les

---

trouva à la ſource de la riviere de Saint-Jean dans la Floride, y éprouva un froid ſi violent, que, dans une ſeule nuit, la terre fut gelée de l'épaiſſeur d'un pouce ſur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Auguſtin. *Bertram's journal*, *p.* 10. Le Dr. Mitchell nous fournit pluſieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les Provinces du midi de l'Amérique ſeptentrionale. *Preſent ſtate*, *p.* 206, *&c.* Le 7 Février 1747, le froid fut ſi violent à Charleſtown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une perſonne avoit miſes en ſe couchant dans ſon lit, ſe trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux ſolides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée juſqu'au fond dans une cuiſine où il y avoit du feu. Preſque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Deſcript. of ſouth Carolina*, *VIII*, *London*, 1761.

végétaux produits par ſa fertilité, reſtoient ſouvent entiers, & en ſe pourriſſant ſur ſa ſurface rentroient dans ſon ſein en y portant un ſurcroît de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent, & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir; ainſi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraiſſer pendant pluſieurs ſiecles. Le nombre prodigieux & l'énorme groſſeur des arbres de ce continent atteſtent la vigueur extraordinaire du ſol dans ſon état naturel. Lorſque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans ſon moule primitif; & en pluſieurs endroits l'induſtrie du planteur s'exerce encore

---

(1) M. de Buffon, *Hiſt. Nat. tom. I*, p. 242. Kalm, *tom. I*, *p.* 151.

à diminuer & à épuiser une fécondité superflue, afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (1).

Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, &

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la nouvelle-France, tom. I, p.* 405. Voyage de Des Marchais, *tom. III, p.* 229. Lery, *ap.* Debry, *p.* 3, *p.* 174. Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise, pays fort plat, & si bas, que, pendant les saisons pluvieuses, il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans dans les isles des Indes occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p.* 10, *&c.*

dans quelle partie du globe il eſt le plus probable que s'eſt établie une communication entre les deux hémiſpheres.

Les Américains n'ont conſervé aucune tradition ſur cet objet.

Nous ſavons avec une certitude infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendants d'un ſeul homme, ſous la protection divine & obéiſſant aux ordres du Ciel, ſe ſont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent juſqu'à ces temps éloignés où ils ont pris poſſeſſion des diverſes contrées où ils ſont à préſent établis. Nous ne pouvons ni ſuivre les branches de ces premieres familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs ſéparations, & la maniere dont elles ſe ſont répandues ſur la ſurface du globe. Chez les nations mêmes les plus éclairées, le période de l'hiſtoire authentique eſt extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà eſt fabuleux ou obſcur. Il n'eſt donc pas étonnant que les naturels ignorants de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude ſur l'avenir, ni curioſité ſur le paſſé, n'ayent au-

cune connoiſſance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voiſines de l'ancien continent, ſont ſi groſſiers, qu'il ſeroit abſolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils ſont venus, ou les ancêtres dont ils ſont deſcendus (1). Nous devons le peu de lumiere que nous ayons ſur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'eſprit de recherche de leurs conquérants.

Différentes hypotheſes.

Lorſque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande diſtance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitants dont l'extérieur & les mœurs différoient ſenſiblement du reſte de l'eſpece humaine, la curioſité & l'attention des hommes inſtruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit pluſieurs volumes des théories

(1) Venegas, *Hiſt. of California*, tom. I, p. 60.

& des ſpéculations qu'on a imaginées ſur ce ſujet; mais ce ſont pour la plupart des idées ſi biſarres & ſi chimériques, que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs ſi j'entreprenois de les expoſer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la préſomption d'imaginer que les habitants de l'Amérique ne deſcendoient pas du pere commun de tous les hommes; mais qu'ils formoient une race ſéparée, diſtinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps, & dans les qualités caractériſtiques de leur eſprit. D'autres prétendent qu'ils ſont deſcendus de quelques reſtes des anciens habitants de la terre échappés au déluge qui, du temps de Noé, a détruit la plus grande partie de l'eſpece humaine, & ils regardent contre toute raiſon des tribus groſſieres & ſauvages, diſperſées ſur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait ſur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord juſqu'à celui du Sud, à laquelle quelque antiquaire, livré à la folie des conjectures, n'ait

attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a ſuppoſé tour-à-tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scytes avoient dans les temps anciens formé des établiſſements ſur cet hémiſphere occidental. On a dit que dans des temps poſtérieurs, les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Eſpagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonſtances, & à des époques diverſes. Les prétentions reſpectives de ces peuples ont trouvé des zélés partiſans; & quoique les raiſons les plus plauſibles dont ils appuyaſſent leurs hypotheſes ne fuſſent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une reſſemblance équivoque de quelques mots dans les langues reſpectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition, & encore plus de chaleur à défendre ſans beaucoup d'utilité les hypotheſes contraires. Ces objets de conjecture & de controverſe n'appartiennent pas à l'hiſtorien : renfermé dans des limites plus étroites, il ſe borne à recueillir ce qui paroît fondé ſur

des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en préſentant ici quelques obſervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere ſur ces queſtions curieuſes, & ſi ſouvent agitées.

1°. Il y a des Auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont ſuppoſé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent, & qu'elle en avoit été ſéparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiſſeau, détourné de ſa route par la violence d'un vent d'Oueſt, avoit pu être pouſſé par accident ſur la côte d'Amérique, & avoir commencé à peupler ce continent déſert (1). Il ſeroit inutile d'examiner & de diſcuter ces hypotheſes, parce qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun réſultat certain.

(1) Parſon's, *Remains of Japhet*, *p.* 240. *Ancient univerſ. Hiſt. vol. XX*, *p.* 164. P. Freyjoo, *Teatro critico*, *tom. V*, *p.* 304, *&c.* Acoſta, *Hiſt. mor. novi orbis*, *Lib. I*, *c.* 16-19.

Les événements qu'on y ſuppoſe ſont ſimplement poſſibles ; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils ſoient arrivés, ni par le témoignage poſitif de l'hiſtoire, ni même par les ſuppoſitions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obſervant ſimplement les reſſemblances qui peuvent ſe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on ſuppoſe deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de ſociété également avancée pour la civiliſation & l'induſtrie, ils éprouveront les mêmes beſoins, & feront les mêmes efforts pour les ſatisfaire : attirés par les mêmes objets, animés des mêmes paſſions, les mêmes idées & les mêmes ſentiments s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chaſſeur d'Amérique ſeront peu différents de ceux d'un Aſiatique, qui tire également ſa ſubſiſtance de la chaſſe. Une tribu de ſauvages ſur les bords du Danube reſſemblera

beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au-lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelqu'affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation, & naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés & ses talents se développent. Les progrès de l'homme ont été à-peu-près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossiere d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & plusieurs autres Auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas

embrouillé le ſujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien & du nouveau continent, ſans en avoir d'autre preuve que cette reſſemblance dans les mœurs qui eſt le produit néceſſaire d'un état ſemblable de ſociabilité. Il eſt vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes, qui n'ayant leur ſource dans aucun beſoin naturel, ni dans aucun deſir particulier à leur ſituation, peuvent être regardées comme des uſages d'une inſtitution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre, une parfaite conformité dans quelques-uns de ces uſages, il ſeroit naturel de ſoupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelqu'affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui conſacrât tous les ſeptiemes jours à un repos religieux; ſi chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs cet uſage d'inſtitution arbitraire; mais

la fête observée par la seconde ne devroit être regardée que comme une expression de joie naturelle à l'homme, en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitants des deux hémispheres sont à la vérité si équivoques & en si petit nombre, qu'on ne peut en déduire aucune théorie sur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs rites & de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires & destituées de fondements solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée, ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bisarres & extravagantes ; mais les nations barbares sont incapables de suivre la premiere méthode, & n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si réguliers, lors même que ses opérations semblent n'an-

noncer que de la biſarrerie & du caprice, que, dans tous les âges & dans tous les pays, la prédominance de certaines paſſions ſera conſtamment ſuivie des mêmes effets. Le ſauvage, ſoit d'Europe, ſoit d'Amérique, qu'agite la crainte ſuperſtitieuſe des êtres inviſibles, ou le deſir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvements de la terreur ou de l'impatience ; il a recours à des prodiges & à des moyens de même eſpece, ſoit pour détourner le malheur dont il ſe croit menacé, ſoit pour deviner le ſecret qui excite ſa curioſité. Ainſi le rituel de la ſuperſtition ſur un continent ſemble à pluſieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémiſphere ; l'un & l'autre autoriſent des inſtitutions ſemblables, quelquefois ſi frivoles, qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois ſi barbares & ſi ſanguinaires, qu'elles inſpirent l'horreur. Mais ſans avoir beſoin de ſuppoſer aucune affinité entre ces nations éloignées, & ſans imaginer que leurs cérémonies religieuſes euſſent été tranſmiſes par la tradition de l'une à l'autre,

on peut attribuer cette uniformité, qui, en plusieurs exemples, semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitants du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé, qu'ils ignoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presqu'aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde, & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il est manifeste par-là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique, sortoient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goûts & de luxe peuvent bien

bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions & les désastres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines, & la pratique en subsiste aussi long-temps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avoit jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conservées, & il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvoit dans un état de société trop peu avancé pour connoître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs descendants.

Ni par des peuples du Midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des

tribus ſauvages établies dans cette partie de notre hémiſphere ait été chercher un pays ſi éloigné. Elles n'avoient ni l'audace, ni l'induſtrie, ni la force qui pouvoient leur inſpirer le deſir, & leur fournir les moyens d'exécuter un ſi long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être deſcendus des nations plus civiliſées de l'Aſie & d'Afrique; & cela eſt prouvé non-ſeulement par les obſervations que j'ai déja faites ſur l'ignorance où ils étoient des arts les plus ſimples & les plus néceſſaires; mais encore par une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Lorſqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en ſociété les animaux domeſtiques, il ne peut plus ni ſubſiſter ſans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ſes travaux ſans leur ſecours. Auſſi le premier ſoin des Eſpagnols, lorſqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domeſtiques d'Europe; & ſi avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris poſſeſſion de ce continent, nous

y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique, il n'y a pas un ſeul quadrupede, apprivoiſé ou ſauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient auſſi inconnus en Amérique que le lion & l'élephant. Il eſt évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire uſage auroient naturellement regardé leur ſecours non-ſeulement comme utile, mais encore comme néceſſaire pour l'amélioration, & même pour la conſervation de la ſociété civile.

6°. En conſidérant les animaux dont l'Amérique eſt pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voiſin de l'ancien & du nouveau continent ſe trouve vers l'extrêmité ſeptentrionale de l'un & de l'autre, & que c'eſt par-là que la communication s'eſt ouverte, & qu'il s'eſt établi

Les deux continents paroiſſent être plus voiſins l'un de l'autre vers le Nord.

une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques, ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigenes de différentes especes, entiérement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les provinces septentrionales du nouveau monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphere situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan, & plusieurs autres especes, abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celles du Nord de l'Europe & de l'Asie (1), Il paroît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & sont unis ou si voisins que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Cela est prouvé par les découvertes.

7°. Le voisinage actuel des deux

(1) M. de Buffon, *Hist. Nat. tom. IX*, p 97, *&c.*

continents eſt clairement prouvé par des découvertes modernes, qui ont détruit la principale difficulté ſur la maniere dont s'eſt peuplée l'Amérique. Tant que les vaſtes régions qui s'étendent vers l'Eſt, depuis la riviere d'Oby juſqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité Nord-Eſt de notre hémiſphere étoit ſuppoſée à une ſi grande diſtance du nouveau monde, qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Ruſſes ayant ſoumis à leur domination la partie occidentale de la Sybérie, acquirent par degrès la connoiſſance de cette vaſte contrée, en pénétrant vers l'Eſt dans des Provinces juſqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chaſſeurs qui ſuivoient le gibier, ou par des ſoldats employés à lever les impôts; mais la Cour de Moſcou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles Provinces que par la petite addition de revenu qui en réſultoit. Enfin, Pierre le Grand monta ſur le Trône de Ruſſie. Son génie vaſte &

éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient agrandir son Empire, ou illustrer son regne, apperçut dans ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux regards de ses ignorants prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie en s'étendant vers l'Est, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continents qu'on cherchoit depuis si long-temps en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ses domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan, & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

Ses successeurs ont adopté ses idées

---

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Russes*, *tom. I*, *p.* 4, 5, 141.

& suivi son projet; mais les Officiers que la Cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sybérie sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire Nord-Est de l'Asie, encouragerent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue, on équipa en différents temps des vaisseaux sur les rivieres de Lena & de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouverent des désastres multipliés, & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la Cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable (1); tout ce qu'on connoît

(1) Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que le cap avoit été doublé. *Tom.* 1, *p.* 2, *&c.* L'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg paroît appuyer ce sentiment sur la maniere dont *Ischukotsnoi-noss*, se trouve placé sur ses cartes. Mais

de ces extrêmités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces Provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vastes & fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes ; les Russes imaginerent que ces contrées faisoient partie de l'Amérique, & plusieurs circonstances concouroient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes especes, inconnues dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'Est ; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes ; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté ; enfin, il s'est conservé parmi les habitants la tradition d'un com-

---

je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap ; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'Empire de Russie.

merce établi anciennement avec des pays ſitués à l'Eſt.

Après avoir peſé toutes ces circonſtances, & avoir comparé la poſition des contrées d'Aſie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du Nord-Oueſt de l'Amérique qui étoient déja connues, la Cour de Ruſſie forma un plan qu'auroit difficilement oſé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entrepriſes difficiles, & à lutter contre de grands obſtacles. On donna ordre de conſtruire deux vaiſſeaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & ſtérile ne produiſît rien qui pût ſervir à la conſtruction de ces vaiſſeaux, à l'exception de quelque bois de meleſe, quoique non-ſeulement le fer, les cordages, les voiles & tous les nombreux attiraux néceſſaires pour les équiper, mais encore les proviſions & les vivres duſſent être tranſportés à travers les immenſes déſerts de la Sybérie, ſur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes preſqu'impra-

ticables, la volonté du Souverain & la patience du peuple Ruſſe ſurmonterent à la fin tous les obſtacles. On vint à bout de conſtruire les deux vaiſſeaux, qui appareillerent de Kamchatka ſous le commandement des Capitaines Berring & Tſchirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'Eſt; une tempête ſépara bientôt les deux vaiſſeaux qui ne purent plus ſe rejoindre; mais malgré cet accident & pluſieurs autres déſaſtres qu'ils éprouverent, les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas abſolument fruſtrées. Chacun des Commandants découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui, ſuivant leurs obſervations, ſemble être ſituée à quelques degrés au Nord-Oueſt de la côte de la Californie. Les deux Commandants firent auſſi deſcendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquements, les habitants s'enfuirent à l'approche des Ruſſes; à l'autre, ils enleverent ceux des Ruſſes qui

1541.

étoient descendus, & détruisirent leur chaloupe. La violence du temps & l'état déplorable où se trouvoit l'équipage, obligerent les deux Capitaines à abandonner ces côtes inhospitalieres. En revenant ils toucherent à différentes isles qui forment une chaîne de l'Est à l'Ouest entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces isles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présenterent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitants du Nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particuliere à ces peuples.

Les isles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes; mais la Cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout-à-coup en 1768, & le Capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à-peu-près la

même route que les premiers navigateurs ; il toucha aux mêmes isles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'Est pour reconnoître le pays que Berring & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique ; mais en revenant par une route beaucoup plus au Nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

---

(1) Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux ; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différents lieux qu'ils ont visités. Le temps étoit si nébuleux, qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des isles & des continents supposés fut déterminée par le seul calcul, & non par des

La possibilité d'une communication entre les deux continents par cette

---

observations. Beering & Tschirikow allerent beaucoup plus loin vers l'Est que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cents trente-sixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'isle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tschirikow* toucha à la même côte au deux cents quarante-unieme degré de longitude, & au cinquante-sixieme de latitude. *Muller*, *I*, 248-249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne poussa son voyage qu'au deux cents quatre-vingtieme degré à l'Est, & seulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beering & Tschirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au Sud de la chaîne d'isles qu'ils avoient découverte, & en observant les montagnes & le terrein inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penserent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique, qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit jusqu'au cinquante-sixieme degré de latitude au Sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiquée par M. le Professeur Robison. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hyverné

partie du globe, n'eſt plus fondée ſur de ſimples conjectures, mais ſur

---

dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des iſles de roche. Il eſt à préſumer que les pays découverts en 1741 à l'Eſt, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne ſont qu'une continuation de cette chaîne d'iſles. Le froid extrême qui, pendant l'été, regne dans toutes ces iſles, nous porte à conjecturer qu'elles ne ſont dans le voiſinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui ſe trouvent dans ces régions du globe, eſt extraordinaire. Il y en a pluſieurs au Kamſchatka, & il n'y a pas une des iſles grandes ou petites que les Ruſſes ont viſitées, où l'on n'en trouve. Pluſieurs de ces volcans ſont encore allumés, & toutes les montagnes conſervent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois ſuppoſer que cette partie de la terre ayant ſouffert de violentes ſecouſſes par des tremblements de terre & des volcans, l'Iſthme qui peut-être a uni autrefois l'Aſie à l'Amérique, a été briſé & transformé par le choc en un groupe d'iſles.

Il eſt ſingulier que dans le même temps que les Ruſſes cherchoient à faire des découvertes au Nord-Oueſt de l'Amérique, les Eſpagnols étoient occupés du même projet dans une au-

des preuves inconteſtables (1). Il ſe peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errants, guidées par ce beſoin d'activité particulier à ce peuple, ayent paſſé dans les iſles les plus voiſines ; & quelque groſſiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une iſle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique, & commencer à peupler ce continent. La diſtance des iſles Mariannes ou des Larrons à la terre d'A-

tre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie, pour découvrir les côtes du pays qui eſt au nord de cette péninſule. Ils ne paſſerent pas le port de Monte-Rey, ſitué au trente-ſixieme degré de latitude. Mais dans pluſieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle-Galice, les Eſpagnols s'avancerent juſqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazeta de Madrid*, *des* 19 *Mars* & 14 *Mai* 1776. Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Ruſſes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations ſe ſont approchés les uns des autres. Il faut eſpérer que le Miniſtre éclairé, qui eſt aujourd'hui à la tête des affaires d'Eſpagne en Amérique, ne privera pas le public de ces inſtructions.

(1) *Voy. & Dec.* de Muller, *tome I.*

ſie la plus voiſine, eſt encore plus conſidérable que celle qui ſe trouve entre la partie d'Amérique que les Ruſſes ont découverte, & la côte de Kamchatka. Cependant les habitants des iſles Mariannes ſont évidemment d'origine Aſiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoiſſons que ces iſles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la diſtance ſeule n'eſt pas une raiſon pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le Nord, que le continent de l'Amérique eſt encore plus près de l'Aſie. Les habitants encore barbares du pays ſitué autour du cap Nord-Eſt de l'Aſie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite iſle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que de-là on découvre un grand continent qui, ſelon leur récit, eſt couvert de forêts, & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils re-

(1) *Voy. & dec.* de Muller, *tome I.*

çoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties ſeptentrionales de la Sybérie, & qui ne ſe trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'eſt ſéparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés ſur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette queſtion eſt réſervé à la Princeſſe qui eſt aſſiſe ſur le trône de Ruſſie, & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant ſuccès à ceux qui illuſtrent déja ſon regne.

Communication par le Nord-Eſt.

A. D. 830.

Il eſt évident auſſi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-oueſt de l'Europe. Dès le neuvieme ſiecle, les Norvégiens découvrirent le Groenland, & y planterent des colonies; cette communication, après avoir été long-temps interrompue, s'eſt renouvellée dans le ſiecle dernier. Quel-

ques Missionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zele ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays & sur les habitants. Ils nous ont appris que la côte Nord-Ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré; qu'au fond de la baye où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continents sont unis (2); que les habitants de l'un & de l'autre ont des relations entr'eux; que les Eskimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux; enfin, qu'un Missionnaire Morave, très-versé dans la lan-

(1) Crantz, *Histoire du Groenland*, *tom. I. Histoire gén. des Voyages*, *tom. I*, *p.* 152. NOTE 96.
(2) Eggede, *Histoire du Groenland*, *p.* 2, 3.

gue du Groenland, ayant visité le pays des Eskimaux, découvrit a son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conséquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (1). 1764.

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siecle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphere, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même

(1) Crantz, *Histoire du Groenland*, p. 261, 262.

voyage, & laissé au Groenland une colonie dont les descendants ont pu dans la suite des temps passer en Amérique. Mais si au-lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux isles Feroë, & de-là en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes isles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués, que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les temps par ce peuple robuste & entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le Nord-Est.

8°. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphere ses premiers habitants, soit par le Nord-Ouest de l'Europe, soit par le Nord-Est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui, par la figure

& par le caractere, ayent quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espece d'hommes particuliere, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante, & dans leur constitution physique, & dans leurs qualités morales, que, malgré les différences produites par l'influence du climat, ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes; mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractere particulier qui la distingue; mais dans toutes, on reconnoît certains traits communs à la race entiere. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques, soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dis-

perſées au Nord-Eſt de l'Aſie ; mais preſqu'aucune avec les nations établies au Nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur premiere origine, & conclure que leurs ancêtres Aſiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Ruſſes ont découvert le voiſinage des deux continents, ſe ſont enſuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient ſur leur propre origine, & qui tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conſervées avec plus de ſoin, & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné ſitué au Nord-Eſt de leur Empire. Ils indiquoient les différents endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant ſucceſſivement dans les Provinces intérieures, & c'eſt préciſément la même route qu'ils ont dû ſuivre en ſuppoſant qu'il vinſſent d'Aſie. La deſcription que les Mexicains fai-

ſoient de la figure, des mœurs, de la maniere de vivre de leurs ancêtres à cette époque, eſt une peinture fidelle des tribus ſauvages de Tartares, dont je ſuppoſe qu'ils ſont deſcendus.

Je terminerai ici cette diſcuſſion ſur un point auquel on a attaché tant d'importance, qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiſtoire de l'Amérique. J'ai oſé examiner la queſtion; mais ſans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun ſyſtême. Lorſqu'une recherche eſt par ſa nature trop obſcure & trop compliquée pour qu'il ſoit poſſible d'arriver à des conſéquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui ſont probables (1).

Il eſt plus intéreſſant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'A- Etat & caractere des Américains.

(1) Acoſta, *Hiſt. Nat. & mor. Lib. VII*, *c.* 2, *&c.* Garcia, *Origen de los Indios*, *Lib. V*, *c.* 3. Torquemada, *Monor. Ind. Lib.* 1, *c.* 2, *&c.* Boturini Benaduci, *Idea de una*, *Hiſt. de l'Am. ſept.* §. *XVIII*, *p.* 127.

mérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens, qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'eſt qu'un objet de curioſité; mais à l'autre époque, il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus inſtructives qui ſoient dignes d'occuper le Philoſophe ou l'Hiſtorien. Si l'on veut compléter l'hiſtoire de l'eſprit humain, & parvenir à une parfaite connoiſſance de ſa nature & de ſes procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les ſituations diverſes où la nature l'a placé; il faut ſuivre ſes progrès dans les différents états de ſociabilité par où il paſſe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état ſocial. Il faut examiner à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvements de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent, & la force avec leſquelles elles s'exercent. Les anciens Philoſophes & Hiſtoriens de la Grece & de Rome,

me, qui ſont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'aucun moyen d'obſerver l'homme dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déja fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient avoient déja achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scytes & les Germains ſont les peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens Auteurs nous ayent tranſmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples poſſédoient déja des troupeaux & des beſtiaux; ils connoiſſoient des propriétés de différentes eſpeces; & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, on peut les regarder comme déja parvenus à un grand degré de civiliſation.

La découverte du nouveau monde a agrandi la ſphere des ſpéculations, & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins

avancé que celui où l'on a pu obſerver les différents peuples de notre continent. C'eſt en Amérique que l'homme ſe montre ſous la forme la plus ſimple où nous concevons qu'il puiſſe ſubſiſter. Nous y voyons des ſociétés qui commencent ſeulement à ſe former, & nous pouvons obſerver les ſentiments & les actions des hommes dans l'enfance de la vie ſociale, au moment où ils ne ſentent encore qu'imparfaitement la force de ſes liens, & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de ſimplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les deſcriptions fantaſtiques des Poëtes, exiſtoit réellement dans cet autre hémiſphere. La plus grande partie de ſes habitants, étrangers à l'induſtrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelqu'idée de propriété, & jouiſſoient en commun des biens que produiſoit la fécondité ſpontanée de la nature. Il n'y avoit ſur ce vaſte continent que deux nations qui fuſſent ſorties de cet état groſſier, & qui euſſent commencé d'une maniere ſenſible à acquérir les

idées, & à adopter les inſtitutions qui appartiennent aux ſociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos obſervations, lorſque nous rapporterons la découverte & la conquête des Empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occaſion de conſidérer les Américains dans le plus haut degré de civiliſation où ils ſoient jamais parvenus.

Cette recherche eſt bornée aux tribus les plus ſauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on obſervât quelques diverſités dans le caractere, les mœurs & les inſtitutions de ces différentes tribus, elles ſe trouvoient à-peu-près dans un même état de ſociété, tellement ſimple & groſſier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *ſauvages*. Dans une hiſtoire générale de l'Amérique, il ſeroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonſtances qui contribuent à former le caractere des individus qui la

composent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails fastidieux & interminables. Les qualités qui distinguent ces différents peuples ont entr'elles une si grande ressemblance, qu'elles peuvent être présentées sous les mêmes traits. Si quelques circonstances paroissent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer, & d'en rechercher les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Difficultés de se procurer les informations exactes.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes & authentiques sur les mœurs des peuples lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés : pour découvrir sous cette forme grossiere leur véritable caractere, & pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observateur autant d'impartialité que de sagacité; car dans les différents degrés de sociabilité, les facultés, les sentiments & les desirs de l'homme sont tellement appropriés à sa situation, qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ses jugements. Il attache

l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede, & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. Delà le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui ſentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, ſont portées à regarder avec dédain les peuples ſauvages; & dans l'orgueil de leur ſupériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaiſirs de ces peuples ſoient dignes de l'homme. Ces nations groſſieres & ſauvages ont rarement été obſervées par des perſonnes douées de cette force d'eſprit ſupérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, ſous quelqu'aſpect qu'il ſe préſente, avec candeur & avec diſcernement.

Incapacité des premiers obſervateurs.

Les Eſpagnols qui entrerent les premiers en Amérique, & qui eurent oc-

cafion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fuffent fubjuguées, difperfées ou détruites, étoient bien-loin de poffèder les qualités néceffaires pour bien obferver le fpectacle intéreffant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le fiecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore affez de progrès dans les connoiffances folides, pour qu'ils euffent des idées grandes & étendues. Les conquérants du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorants ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien obferver des objets fi différents de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls, & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loifir, & moins encore de capacité pour fe livrer à des recherches de fpéculation. Impatients de s'emparer d'un pays fi opulent & fi vafte, & trop heureux de le trouver habité par des peuples fi peu en état de le défendre, ils fe hâterent de les traiter comme une miférable ef-

pece d'hommes, propres uniquement à la ſervitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à obſerver le caractere de leur eſprit, ou à chercher les cauſes de leurs inſtitutions & de leurs uſages. Ceux des Eſpagnols qui pénétrerent enſuite dans les Provinces intérieures que les premiers conquérants n'avoient pu encore ni connoître ni dévaſter, y porterent en général le même eſprit & le même caractere; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu inſtruits pour être en état d'obſerver & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs préjugés.

Ce n'eſt pas ſeulement l'incapacité des Eſpagnols, ce ſont encore leurs préjugés qui ont rendu ſi défectueuſes les notions qu'ils nous ont laiſſées ſur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de temps après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des diſputes ſur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéreſſés à rendre perpétuelle la ſervitude de ce peuple, le préſen-

toit comme une race ſtupide & obſtinée, incapable d'acquérir des idées religieuſes, & d'être formée aux occupations de la vie ſociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la converſion des Indiens, affirmoit que, malgré leur ignorance & leur ſimplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des inſtructions & des réglements convenables, il ſeroit aiſé d'en faire de bons Chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverſe fut ſoutenue, comme je l'ai déja dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorſque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les diſputants. La plupart des laïques embraſſerent la premiere opinion; tous les Eccléſiaſtiques furent les défenſeurs de l'autre; & nous voyons conſtamment que ſelon qu'un Auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits oppoſés augmentent la difficulté de parvenir à une connoiſſance parfaite du caractere de ce peuple, &

mettent dans la néceſſité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les Ecrivains Eſpagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Syſtêmes des Philoſophes.

Il s'étoit écoulé près de deux ſiecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ſes habitants euſſent attiré ſérieuſement l'attention des Philoſophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoiſſance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide conſidérable dans l'hiſtoire de l'eſpece humaine, & les conduire à des ſpéculations non moins curieuſes qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'obſervation; mais au-lieu de répandre la lumiere ſur ce ſujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obſcurité. Trop impatients dans leurs ſpéculations, ils ſe ſont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des ſyſtêmes, lorſqu'ils auroient dû chercher des faits ſur leſquels ils puiſſent en poſer les fondements. Frappés d'une apparence de dégradation de l'eſ-

pece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorants, quelques Auteurs célebres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus long-temps couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ses habitants, nouvellement appellés à l'existence, & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitants d'une terre plus ancienne & déja perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que, dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépour-

(1) M. de Buffon, *Hist. Nat. tom. III*, p. 494, IX. 103, 114.

vu de force dans ſa conſtitution phyſique, ainſi que de ſenſibilité & de vigueur dans ſes facultés morales (1). D'autres Philoſophes, oppoſés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il ſoit ſuſceptible, long-temps avant que de parvenir à un état de civiliſation, & que, dans la ſimplicité groſſiere de la vie ſauvage, il déployoit une élévation d'ame, un ſentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des ſociétés policées (2). Ils paroiſſent croire que l'état de l'homme eſt d'autant plus parfait, qu'il eſt moins civiliſé. Ils décrivent les mœurs des ſauvages de l'Amérique avec l'enthouſiaſme de l'admiration, comme s'ils vouloient les propoſer pour modeles au reſte de l'eſpece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le gé-

(1) M. de Paw, *Recherches philoſ. ſur les Améric. paſſim.*

(2) M. Rouſſeau, *paſſim.*

nie & l'éloquence déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller & obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de Philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles de voyageurs vulgaires, de marins, de commerçants, de boucaniers & de Missionnaires, il faut souvent hésiter; & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun systême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante, ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particuliérement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite, leurs institutions & leurs réglements civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendants que comme des membres d'une société réguliere. Le caractere d'un sauvage résulte presqu'entiérement de ses idées & de ses sentiments comme individu ; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Méthode observée dans cette recherche.

Je considérerai, I. La constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions & leur état politique; V. leur systême de guerre & de sûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulieres & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espece animale. Quelques animaux sont bornés à une région particuliere du globe, & ne peuvent exister au-delà: d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux même qui peuvent se naturaliser dans des cli-

mats différents éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat; & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

Leur teint, leur figure, &c.

La premiere vue des habitants du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphere. Leur teint est d'un brun rougeâtre, ressemblant à-peu-près à la couleur du cuivre (1).

---

(1) Oviedo, *Sommario*, *p.* 46. D. Vie de *Colomb*, *c.* 24.

Leurs cheveux font noirs, longs, groffiers & foibles. Ils n'ont point de barbe, & toutes les parties de leurs corps font parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (1). Leurs traits font

(1) Peu de voyageurs ont eu autant d'occafions que Dom Antoine Ulloa d'obferver les habitants des différentes contrées de l'Amérique. Dans un Ouvrage qu'il a publié derniérement, il décrit de la maniere fuivante les traits caractériftiques de cette race d'hommes. » Un front très-petit, couvert de cheveux aux extrêmités jufques vers le milieu des fourcils; de petits yeux, un nez mince, effilé & recourbé vers la levre fupérieure; le vifage large, les oreilles grandes; les cheveux très-noirs, liffes & rudes; les membres bien tournés; le pied petit; le corps d'une proportion exacte; la peau unie & fans poil, excepté dans la vieilleffe où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues ". *Noticias Americanas*, *&c. p.* 307. M. le Chevalier Pinto, qui, pendant plufieurs années, a réfidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'efquiffe fuivante de l'afpect général des Indiens de ces contrées. » Ils font tous d'une couleur de cuivre, avec quelque différence dans les teintes, non pas en proportion de leur diftance de l'équateur, mais felon le degré d'élévation du fol qu'ils habitent. Ceux qui vivent fur les hauteurs font plus blancs que ceux qui occupent les terreins bas & marécageux de la côte. Leur vifage eft rond & plus éloigné peut-être

réguliers, quoique ſouvent déformés par les efforts abſurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aſpect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les iſles où les quadrupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produiſoit preſque d'elle-même, la conſtitution phyſique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chaſſe, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement ſoible & délicate; ſur le continent où les forêts abondent

---

de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front eſt petit, l'extrêmité de leurs oreilles fort éloignée du viſage, leurs levres épaiſſes, leur nez camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits, mais diſtinguant les objets à une grande diſtance. Leurs cheveux ſont toujours épais, liſſes, & ſans la moindre apparence de friſure. Ils n'ont de poil ſur aucune partie du corps, excepté à la tête. Au premier regard, un habitant de l'Amérique méridionale paroît un être doux & tranquille; mais en l'examinant de plus près, on trouve dans ſa figure quelque choſe de ſauvage, de méfiant & de ſombre ". *MS. entre les mains de l'Auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande reſſemblance entre eux.

en gibier de toute eſpece, & où la principale occupation de pluſieurs peuplades étoit de le pourſuivre à la chaſſe, le corps des Naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus diſtingués par l'agilité que par la force : ils reſſembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux deſtinés au travail (1). Non-ſeulement ils avoient de l'averſion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la ſupporter ; & lorſqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle, & qu'on les força de travailler, ils ſuccomberent à la fatigue des travaux que les habitants de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foibleſſe de conſtitution, qui étoit univerſelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique

---

(1) Il y a des exemples étonnants de l'agilité ſoutenue des Américains à la courſe. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkaſah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois cents milles comptés, au travers des bois & des montagnes. *Hiſt. of Amer. Indians*, 396.

(2) Oviedo, *ſom. p.* 51, *c. Voy. de* Correal, II, 138. Wafer's *Deſcription*, *p.* 131.

dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espece d'hommes (1).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de foiblesse, occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitants du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere de se nourrir (2). Quoique les aliments de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'aliments également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symp-

---

(1) B. Las Casas, *Brev. relac*, *p*. 4. Torquem. *Monar*. I, 580. Oviedo somario, *p*. 41, *histor. Lib. III*, *c*. 6. Herrera, *decad*. 1, *Lib. IX*, *c*. 5. Simon, *p*. 41.

(2) Charlevoix, *Hist. de la nouvelle-France*, *III*, 310.

tôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs Auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'aliments que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitants actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat, ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignerent leur étonnement en observant cette particularité, non-seulement dans les isles, mais même en différentes parties du continent.

La tempérance naturelle de ces peuples leur parut ſurpaſſer de beaucoup l'abſtinence des hermites les plus auſteres (1); tandis que d'un autre côté l'appétit des Eſpagnols parût aux Américains d'une voracité inſatiable, ceux-ci diſoient qu'un Eſpagnol dévoroit en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foibleſſe naturelle des Américains, eſt le peu de ſenſibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les plaiſirs de l'amour. Cette paſſion deſtinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union ſociale, & une ſource de tendreſſe & de bonheur, eſt la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état ſauvage; quoique, en quelques occaſions, l'exceſſive fatigue, & dans tous les temps la difficulté de ſe procurer la ſubſiſtance, puiſſent paroître con-

---

(1) Ramuſio, III, 304, F. 306. A. Simon, *Conquiſta*, &c. *p.* 39. Hakluyt, III, 468, 508.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *c.* 16.

traires à cette paſſion, & concourir à en diminuer l'énergie, cependant les nations les plus ſauvages des autres parties du globe ſemblent éprouver ſon influence d'une maniere plus puiſſante que les habitants du nouveau monde. Le Negre brûle de toute l'ardeur des deſirs qui eſt naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus groſſiers de l'Aſie montrent également un degré de ſenſibilité proportionnée à leur poſition ſur le globe. Mais les Américains ſont à un degré étonnant inſenſibles à la puiſſance de ce premier inſtinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde, les femmes ſont traitées par les naturels avec froideur & indifférence : elles ne ſont pas l'objet de cette affection tendre qui ſe forme dans les ſociétés civiliſées, & n'inſpirent point ces deſirs ardents, naturels aux nations encore groſſieres. Même dans les climats où cette paſſion acquiert d'ordinaire ſa plus grande énergie, le ſauvage de l'Amérique regarde ſa compagne avec dédain, comme un animal d'une eſpece inférieure à lui. Il ne s'occupe

point à gagner son affection par des soins assidus, & s'embarrasse encore moins de la conserver par la complaisance & la douceur (1). Les Missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe (2); & il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particuliere, qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop rafinée pour un sauvage, & qui tient à une délicatesse de sentiment & d'affection qui lui est étrangere.

Réflexions sur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés physiques ou intellectuel-

---

(1) Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, 32, &c. Rochefort, *Hist. des isles Antilles*, p. 461. *Voyage de* Coréal, II, 141. Ramusio, III, 309. F. Pozano, *Description del Gran Chaco*, 71. Falkner's *Description of Patagon.* p. 125. *Lettere di* P. Cataneo, *ap.* Muratori, II, *Christian. Felice* I, 305.

(2) Chanvalon, *p.* 51, *Lettr. édif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas, I, 81. Ribas, *Hist. de los triumf.* p. 2.

les des races particulieres d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques, qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat & le sol d'Amérique different à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphere, & cette différence est si sensible & si frappante, que des Philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques, & regardent la foiblesse de corps, & la froideur d'ame des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales & politiques méritoit quelqu'attention; car elles operent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entiérement les phénomenes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que

que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste, & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés, & en si petit nombre, qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice, ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitants des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chily & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse, & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitants des isles ou des parties du continent où un leger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulieres ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différents arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives

de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possede point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps, & capables d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe. (1).

---

(1) M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Françoise de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du Sud, de la riviere des Amazones, & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établissement Portugais sur la riviere des Amazones, pour remonter la riviere malgré la ra-

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déja été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence, & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligé de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & par-tout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes; & en quelques endroits, ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable (1).

---

pidité de son cours : ces chaloupes avec les mêmes rameurs se rendent à San Pablo, qui est à huit cents lieues de-là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres, en état de résister à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience; cependant c'est ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance. *MS. entre les mains de l'Auteur.*

(1) Gumilla II, 12-70-237. Lafitau, I, 515. Ovalle Church. III, 81. Muratori, I, 295.

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion enflammée par la contrainte, raffinée par la délicatesse des sentiments, encouragée par la mode, occupe & embrase le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature; le sentiment ajoute à l'ardeur des desirs, & l'ame se sent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui, par leur situation, sont exempts des soins & des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence : occupés sans relâche à se procurer leur subsistance, & à pourvoir au premier besoin de la nature, ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varient si fort dans les

rangs différents des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé, doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin, les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondants, & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct

animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappants dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivieres, où abondent les subsistances, & parmi d'autres peuples qui possedent des terreins où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentiments que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure; & les hommes commençant à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossieres; & comme ni la Religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de sa-

tisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soient difforme, mutilé ou privé de quelque sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité, & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques Auteurs ont cherché la cause de ce phénomene dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfants naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud & sans entraves depuis la premiere enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquierent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garrottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développements & en

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *Mém. sur la Louisiane*, I, 155.

corrompent les formes (1). On ne peut pas ſans doute refuſer de reconnoître à quelques égards l'influence de ces cauſes; mais l'avantage apparent dont nous parlons, & qui eſt commun à toutes les nations ſauvages, tient à un principe plus profond, plus intimement lié avec la nature & le génie de cet état de ſociété. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours, qu'il eſt très-difficile d'élever les enfants chez les nations ſauvages. Les moyens de ſubſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondants, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrein, & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfants, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'en-

---

(1) Piſo, *p.* 6, *Lib. IX*, *c.* 4.

ſance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche ſi laborieuſe, étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir ; & par l'uſage de certaines herbes ſe procurent de fréquents avortements (1). D'autres nations, perſuadées qu'il n'y a que les enfants forts & bien conformés qui ſoient en état de ſupporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroiſſent foibles & mal conſtitués, comme peu dignes d'être conſervés (2). Chez ceux mêmes qui entreprennent d'élever indiſtinctement tous leurs enfants, il en périt un ſi grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils ſont comdamnés dans la vie ſauvage, que très-peu de ceux qui naiſſent avec quelqu'imperfection phyſique parviennent à l'âge de maturité (3). Ainſi dans les ſociétés po-

(1) Ellis, *Voyage à la baye d'Hudſon*, 198. Herrera, *dec.* 7.

(2) Gumilla 2-234. Techo's, *Hiſt. of Paraguay*, *&c.* Churchill's *Collect.* 6-108.

(3) Creuxii, *Hiſt. Canad. p.* 57.

licées, où les moyens de ſubſiſtance ſont conſtants, aſſurés, obtenus avec facilité, & où les talents de l'eſprit ſont ſouvent plus utiles que les facultés du corps, les enfants peuvent ſe conſerver malgré la difformité & les vices phyſiques, & deviennent des citoyens utiles; au-lieu que chez les peuples ſauvages, ces mêmes enfants périſſant au moment de leur naiſſance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-temps leur miſérable vie. Mais dans ces Provinces du nouveau monde, où l'établiſſement des Européens a procuré des moyens plus aſſurés de pourvoir à la ſubſiſtance des habitants, & où il ne leur eſt pas permis d'attenter à la vie de leurs enfants, les Américains ſont ſi loin d'être diſtingués par la régularité & la beauté de leur forme, qu'on ſoupçonneroit plutôt quelqu'imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y ſont difformes, mutilés, aveugles, ſourds, ou d'une petiteſſe monſtrueuſe (1).

(1) *Voyage de Ulloa*, *I*, 233.

Quelle que ſoit la foibleſſe d'organiſation des Américains, il eſt ſingulier que la forme humaine préſente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorſque Colomb & les autres Eſpagnols qui découvrirent le nouveau monde, viſiterent pour la premiere fois les différentes contrées ſituées ſous la zone torride, ils dûrent s'attendre à y trouver des peuples reſſemblants pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correſpondantes de l'autre hémiſphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de Negres en Amérique (1), & la cauſe de ce phénomene extraordinaire excita la curioſité des hommes inſtruits. C'eſt aux anatomiſtes à rechercher & à nous apprendre quelle eſt la partie ou membrane du corps où réſide cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du Negre. L'action puiſſante de la chaleur paroît être évidemment la cauſe qui produit cette variété ſin-

(1) P. Martyr, *dec. p.* 71.

guliere dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie, & les parties tempérées de l'Afrique, sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives, elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par différentes causes que j'ai déja expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnants sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à pei-

ne d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des obſervateurs attentifs, qui ont eu occaſion de voir les Américains dans les différents climats & dans des contrées fort diſtantes les unes des autres, ont été frappés de la reſſemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

---

(1) Don Antoine Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chily, le Royaume de la nouvelle Grenade & pluſieurs autres Provinces qui bordent le Golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les Mathématiciens François, & qui eut enſuite occaſion de voir les habitants de l'Amérique ſeptentrionale, dit : » Quand on a vu un ſeul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils ſe reſſemblent, par le teint & par la figure ". *Notic. Américanas*, *p.* 308. Un obſervateur plus ancien, Pedro de Cieca de Leon, un des Conquérants du Pérou, qui a traverſé auſſi pluſieurs Provinces de l'Amérique, aſſure que ces peuples, hommes & femmes, paroiſſent être tous enfants d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations; & la diverſité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru*, *parte* 1, *c.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaiſon

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été ressuscitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse & fantastique. On a conté que certaines Provinces étoient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produisoit

---

de traits, & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure Américaine, & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voyageurs au premier coup d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si longtemps résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différents climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios*, *p.* 54-242. *Torquemada*, *Monarch. Ind. II*, 571.

des géants d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil ; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux & la bouche se trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande, qu'il y auroit de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité, & à rejetter indistinctement toute relation qui ne seroit pas entiérement conforme à notre expérience & à nos observations limitées. Mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un caractere de merveilleux, c'est une autre extrêmité encore moins digne d'un esprit philosophe ; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foiblesse à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connoissances s'étendent & que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusoient les siecles d'ignorance ; on a oublié les con-

tes que des voyageurs crédules ont répandus ſur l'Amérique ; on a cherché en vain les monſtres qu'ils ont décrits, & l'on ſait aujourd'hui que ces Provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitants d'une forme ſi extraordinaire, ſont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puiſſe ſans entrer dans aucune diſcuſſion rejetter de pareilles relations, comme fabuleuſes, il y a d'autres variétés de l'eſpece humaine qu'on prétend avoir été obſervées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiſſant fondées ſur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particuliérement obſervées en trois cantons différents ; la premiere ſe trou-

(1) M. le Chevalier de Pinto dit qu'on lui a aſſuré que dans les parties intérieures du Bréſil, on trouve quelques individus qui reſſemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point, & que leurs enfants ſont ſemblables aux autres Américains. Cette eſpece d'hommes eſt cependant peu connue. *MS. entre les mains de l'Auteur.*

ve à l'Isthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curiosité & d'intelligence qu'on ne s'attendroit à en trouver dans un associé des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuse, mais singuliere. Suivant sa description, ils sont d'une petite taille, d'une constitution délicate & incapable de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait fade, qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens, & sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs sourcils & leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme singuliere, & si foibles, qu'ils ont de la peine à supporter la lumiere du soleil; mais ils voyent distinctement à la lumiere de la lune, & ils sont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a décou-

(1) Wafer, *Descr. de l'Isthme de Darien dans les voyages de Dampierre*, *tom.* 3.

vert aucune race ſemblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il eſt vrai, parmi les animaux rares & monſtrueux que Montézuma avoit raſſemblés, quelques créatures humaines reſſemblant aux hommes blancs du Darien (1); mais comme l'Empire du Mexique étendoit ſa domination juſqu'aux Provinces qui bordent l'Iſthme de Darien, il eſt probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque ſingularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme conſtituant une eſpece particuliere. Parmi les Negres de l'Afrique, ainſi que dans quelques iſles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractériſtiques des hommes blancs du Darien : les premiers ſont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien, les peres & meres de ces hommes blancs ſont de

(1) Cortès, *ap. Ramus*, *p.* 241, *E.*

la même couleur que ceux des habitants du pays : cette obſervation s'applique également à la progéniture anomale des Negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfants d'une couleur qui n'eſt pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui eſt propre à ſon pays (1). On peut donc tirer une concluſion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes;* c'eſt qu'ils forment une race dégénérée & non une claſſe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foibleſſe particuliere qui marque leur dégradation, leur a été tranſmiſe par quelque maladie ou vice phyſique de leurs parents. On a obſervé, comme une preuve déciſive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfants naiſſent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitants du même ſol (2).

---

(1) Margrav. *Hiſt. Rer. Nat. Braſ. Lib. VIII*, c. 4.

(2) Wafer, *p.* 348. Demanet, *Hiſt. de l'A-*

Le ſecond diſtrict occupé par des habitants qui different à l'extérieur des autres Américains, eſt ſitué ſous une latitude fort avancée vers le Nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le pays eſt habitable. Les malheureux habitants de ces triſtes régions, connus en Europe ſous le nom d'Eſquimaux, ſe ſont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce ſentiment d'orgueil national qui conſole les peuples les plus groſſiers & les plus miſérables. Ils ſont robuſtes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une groſſeur démeſurée, & les pieds d'une petiteſſe également diſproportionnée. Leur teint, quoique baſané, parce qu'ils ſont continuellement expoſés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; & les hommes ont des barbes qui ſont quelquefois longues & touffues (1).

---

frique, *II*, 234. *Recherches philoſ. ſur les Amer. II.* 1, *&c.*

(1) Ellis, *Voyage à la baie d'Hudſon*, p. 131.

Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groenlandois, affinité dont j'ai déja parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont une race différente des autres habitants de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitants du troisieme district qui est situé à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui, pendant deux siecles & demi, ont été un sujet de dispute pour les Savants, & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui borde le fleuve Ne-

---

130. De la Potherie, *tom.* 1, *p.* 79. Wale's, *Journ. of a voy. to Churchill river. phil. transf. vol.* LX, 109.

gron ; mais dans la saison des chasses, ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la terre-de-feu du continent. Les premieres relations qu'on ait eues de ce peuple, furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race gigantesque, d'une taille au-dessus de sept pieds, & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux, des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espece est susceptible, que dans les climats doux, & où ils trouvent en abondance les aliments les plus nourrissants. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & par-

---

(1) Falkners, *Descrip. of Patagonia*, p. 102.

mi une tribu de ſauvages dépourvus d'induſtrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de ſa nature, & diſtingué par une ſupériorité de grandeur & de force, fort au-deſſus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a beſoin des preuves les plus poſitives & les plus inconteſtables pour établir un fait ſi contraire aux loix & aux maximes générales qui ſemblent affecter à tout autre égard la forme humaine, & en déterminer les qualités eſſentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique pluſieurs voyageurs, dont le témoignage eſt d'un grand poids, ayent depuis Magellan viſité cette même partie de l'Amérique, & communiqué avec les naturels (1); quoique les uns ayent affir-

---

(1) L'Auteur des *Recherches philoſophiques*, *&c.* *t.* 1, *p.* 281, *&c.* a raſſemblé & conſtaté avec beaucoup d'exactitude, les témoignages de pluſieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, pluſieurs navigateurs ont viſité les terres Magellaniques,

mé que ces peuples étoient d'une taille gigantesque, & que d'autres ayent tiré la

---

& different beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitants de ce pays. Suivant le Commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds; plusieurs mêmes sont beaucoup plus grands : *Phil. transact. vol. LVII, p.* 78. Les Capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds, & jusqu'à six pieds cinq & sept pouces : *Phil. transact. vol. LX, p.* 22. Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espece que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du Capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces présents de M. Byron. *Voy. rédigés par Hawkesworth, t. I.* M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du Capitaine Wallis. *Voy. t. I, p.* 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Dom Bernard Ibagnez d'Echavarri, accompagna le Marquis de Valdelirios à Buénos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un Auteur fort judicieux, & qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, il dit : » Par quels Indiens sont-elles habitées? Ce n'est certainement pas par les

la même concluſion en meſurant la trace de leurs pieds ou les ſquelettes des morts ; cependant les relations des uns & des autres different dans des points ſi eſſentiels, & ſont mêlés de tant de circonſtances évidemment fauſſes & fabuleuſes, qu'il eſt impoſſible d'y donner une entiere confiance. D'un autre côté, quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus diſtingués par le diſcernement & l'exactitude, ont affirmé que les

---

les fameux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent ce diſtrict. Pluſieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec ces Indiens, m'en ont donné une deſcription exacte. Ils ſont de la même taille que les Eſpagnols ; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces" ; c'eſt-à-dire, environ 80 ou 81 pouces Anglois, ſi M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la meſure donnée par le Capitaine Wallis. *Reyno Jeſuit. p.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme Miſſionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que » les Patagons ou *Puelches* ſont un peuple d'une grande taille ; mais je n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs ont fait mention, quoique j'aye vu les individus de différentes peuplades des Indiens méridionaux ". *Introd. p.* 26.

Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien faits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitants de la terre. L'existence de cette prétendue race de géants semble donc être encore un de ces problêmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus completes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour nous former une idée complete sur la constitution des habitants de l'un & l'autre hémisphere, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent, & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est

porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter, & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la maniere différente dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent

(1) Ulloa, *notic. Americ.* 323. Bancroft, *Nat. Hist. of Guiana*, 334.

aucune des maladies qui ſont le produit immédiat du luxe ou de la pareſſe, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortege de maux accidentels auxquels nous ſommes ſujets.

Mais quelle que ſoit la ſituation où l'homme ſe trouve placé, il eſt né pour ſouffrir. Ses maladies dans l'état ſauvage ſont à la vérité en plus petit nombre ; mais comme celles des animaux, à qui l'homme reſſemble beaucoup dans ce genre de vie, elles ſont plus violentes & plus funeſtes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie ſauvage en produiſent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance, & que leurs moyens de ſubſiſtance ſont précaires, ils paſſent ſouvent d'une diſette extrême à une extrême abondance, ſelon les viciſſitudes de la fortune dans leurs chaſſes, ou celles des ſaiſons dans les productions de la nature. Leur exceſſive voracité dans l'une de ces ſituations, & leur abſtinence rigoureuſe dans l'autre ſont également nuiſibles ; car

quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence, & à manger ensuite avec voracité, sa constitution ne peut manquer d'être fortement affectée par ces contrastes violents & subits. Ainsi la force & la santé des sauvages sont, dans certains temps, altérées parce que leur fait souffrir la disette d'aliments, & en d'autres temps ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions & de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes, qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printemps de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme & à la paralysie (1), maladies produites par la fatigue & les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse & dans la guerre, ou par les intempéries des saisons auxquelles ils

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* 3. Lafitau, II, 460, De la Potherie, 2, 37.

ſont continuellement expoſés. Dans la vie ſauvage, l'excès de fatigue attaque violemment la conſtitution; dans les ſociétés policées, l'intempérance la mine. Il n'eſt pas aiſé de déterminer laquelle de ces deux cauſes produit les plus funeſtes effets, & contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere eſt certainement plus étendue: les effets pernicieux du luxe ne ſe font ſentir dans toutes les ſociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie ſauvage ſe font également ſentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine eſt plus courte parmi les ſauvages que chez les peuples induſtrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le Ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des deſirs criminels, ſemble avoir été particuliere aux Américains. En la communiquant à leurs conquérants, ils ont amplement vengé leurs injures; & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoiſonnoient déja la vie humaine,

a peut-être plus que compensé tous les avantages que l'Europe à tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages, ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal François (1). Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violents & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans sa marche, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des Médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir, ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siecles & demi, la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une maniere sensible; enfin, semblable à la lepre qui a désolé l'Europe pendant

(1) Antoine Sanchès Ribeiro, savant & in-

plusieurs siecles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux, cette peste occidentale, ainsi que celle de l'Orient, ne sera plus connue que par les descriptions.

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir eu de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés mo-

---

génieux Médecin, a publié en 1765 une Dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique; mais qu'elle a pris naissance en Europe, où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimement lié avec mes recherches, il ne feroit pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels il se fonde, & quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, ressemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493; & avant l'année 1497, ce mal s'étoit déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si allarmants, qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

rales. De même que l'individu paſſe par degrés de l'ignorance & de la foibleſſe de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raiſon, on peut obſerver une marche ſemblable dans les progrès de l'eſpece ; car il y a auſſi pour elle un période d'enfance, pendant lequel pluſieurs des facultés de l'ame ne ſont pas encore développées, & toutes ſont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la ſociété, où l'état de l'homme eſt encore ſimple & groſſier, ſa raiſon eſt très-peu exercée, & ſes deſirs ſe meuvent dans une ſphere très-étroite. De-là naiſſent deux caracteres remarquables qui diſtinguent l'eſprit humain dans cet état : ſes facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées ; ſes efforts & ſes émotions ſont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres ſe remarquent clairement chez les plus ſauvages des tribus Américaines, & forment une partie eſſentielle de leur deſcription.

Facultés intellectuelles très-limitées.

Ce que les nations polies appellent raiſonnements ou recherches de ſpéculation, eſt entiérement inconnu

dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée, & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarrassent point des conséquences qui peu-

---

(1) Ulloa, *noticias Americ.* 222.

vent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelqu'utilité ou quelque jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment (1). Lorsqu'à l'approche de la nuit, un Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se leve pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination (2). A la fin de l'hyver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer

---

(1) Venegas, *Histoire de la Californie*, *I*, 66. Churchill. *collect.* *V*, 693. Borde, *Descr. des Caraïbes*, *p.* 16. Ellis, *voy.* 194.

(2) Labat, *voy.* 2, 114-115. Dutertre, II, 385.

des matériaux pour ſe bâtir une hutte commode, qui puiſſe le garantir contre l'inclémence de la ſaiſon ſuivante; mais à meſure que le temps devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ſes travaux, & n'y penſe plus, juſqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (1).

Si pour les intérêts les plus preſſants, & à ce qu'il ſemble les plus ſimples, la raiſon de l'homme ſauvage & dénué de culture, differe ſi peu de la légéreté des enfants & du pur inſtinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence ſur les autres actions de ſa vie. Les objets ſur leſquels la raiſon s'exerce & les recherches auxquelles elle ſe livre dépendent de la ſituation où l'homme eſt placé, & lui ſont indiquées par ſes affections & ſes beſoins. Les réflexions qui paroiſſent les plus néceſſaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de ſociété, ne ſe préſentent

(1) Adair, *Hiſt. of. Amer. ind.* 417.

jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des temps antérieurs aux monuments de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu ; aussi est-elle entiérement inconnue à plusieurs peuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques-uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au-delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou

---

(1) La Condamine, *p.* 67. Stadius, *ap. de Bry*, X, 128, Lery, *ibid.* 251. Biet. 362. *Lettres édif.* 23-314.

difent avec étonnement qu'il eſt ſi grand qu'il eſt impoſſible de l'exprimer, (1). Non-ſeulement les Américains, mais encore tous les peuples qui ſont dans cet état ſauvage, ſemblent ignorer l'art du calcul (2). Cependant auſſi-tôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets, & qu'ils ont des occaſions fréquentes de les conſidérer unis ou diviſés, ils ſe perfectionnent dans la connoiſſance des nombres; de ſorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut eſtimer les degrés de leurs progrès dans la civiliſation. Les Iroquois dans l'Amérique ſeptentrionale, étant beaucoup plus civiliſés que les habitants groſſiers du Bréſil, du Paraguay & de la Guyane, ſont auſſi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà

(1) Dumont, *Louis I*, 187. Herrera, *decad.* I, *Lib. III*, *c.* 3. Biet. 396. Borde, 6.

(2) C'eſt le cas des Groenlandois, *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, *voy.* l'Abbé Chappe, *tom. III*, 17.

de mille ; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres. (1). Les Cherakis, qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différents nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (2).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens ; mais il ne peut guere en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage, ou satisfaire quel-

---

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 402.

(2) Adair, *Hist. of Amer. ind.* 77.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui suffit pour ses calculs. *Relat. des voyages, &c. par Hawkesworth, trad. Franc. in-4°. Paris, 1774, t. II, p. 502.*

qu'un de ſes deſirs, attirent ſon attention; mais il voit les autres ſans intérêt & ſans curioſité. Il ſe contente de les conſidérer ſous le rapport ſimple où ils s'offrent à lui; c'eſt-à-dire, iſolés & diſtincts les uns des autres; mais il ne ſonge point à les combiner pour en former des claſſes générales; il ne conſidere point leurs qualités particulieres, & ne ſe rend point compte des impreſſions qu'ils font ſur ſon propre eſprit. Ainſi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *univerſelles*, *abſtraites* ou *réfléchies*. L'activité de ſon intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & ſon raiſonnement ne peut s'exercer que ſur les choſes ſenſibles. Cela eſt ſi évident chez les nations les plus groſſieres de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un ſeul mot pour exprimer ce qui n'eſt pas matériel. Les mots de *temps*, *d'eſpace*, *de ſubſtance*, & mille autres termes qui expriment des idées abſtraites & univerſelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un ſauvage

(1) La Condamine, *p.* 54.

nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le temps, ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale; & lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelqu'objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entiere inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité, que les facultés du raisonnement n'ont presqu'aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitants de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les

pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la premiere fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une classe inférieure, & ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espece humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du Pape, pour détruire cette opinion, & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce temps, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les Auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 15.
(2) Torquemada, *Mond. ind. III.* 198.

les hommes ſont obligés de s'unir plus étroitement, & d'agir avec plus de concert, la néceſſité développe leurs talents & aiguiſe leur invention ; de ſorte que les facultés intellectuelles y ſont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chily & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands diſtricts de ce continent, ſont des peuples d'un eſprit cultivé & étendu en comparaiſon de ceux qui habitent les iſles ou les bords du Maragnon & de l'Orénoque. Leurs occupations ſont plus variées, leur ſyſtême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes, les facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en ſont point de cas, à moins qu'elles ne ſoient dirigées vers les objets qui intéreſſent immédiatement l'homme ſauvage. Les Américains ſeptentrionaux, ainſi que ceux du Chily, lorſqu'ils ne ſont point engagés dans quelques unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chaſſe, conſument leur temps

dans une indolence ſtupide, & ne connoiſſent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur eſprit (1). Si chez ces mêmes peuples, la raiſon humaine ſe meut dans une ſphere ſi étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ſes plus grands efforts, à la connoiſſance des principes & des maximes générales qui ſervent de fondement à la ſcience, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état ſauvage, ne ſe portant point ſur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes cauſes, les puiſſances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & preſque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui, dans la vie civiliſée, mettent les hommes en mouvement, & les portent à ſoutenir long-temps des efforts pénibles de vigueur ou d'induſtrie, nous trouverons que ces

---

(1) Lafitau, II, 2.

motifs tiennent particuliérement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle ; & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue, & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre ; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame, & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitants de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence & une inaction totale : tout le bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés de travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole (1).

Leur aversion pour le travail est

---

(1) Bouguer, *Voyag. au Pérou*, 102. Borde, 15.

telle, que ni l'eſpérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la ſurmonter. Ils paroiſſent également indifférents à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal, & ne prenant aucune précaution pour s'aſſurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement; mais comme ils dévorent preſque ſans diſtinction tout ce qui peut appaiſer ces beſoins de l'inſtinct, les efforts qui en ſont l'effet n'ont que peu de durée. Comme leurs deſirs ne ſont ni ardents, ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces reſſorts puiſſants qui donnent de la vigueur aux mouvements de l'ame, & excitent la main patiente de l'induſtrie à perſévérer dans ſes efforts. L'homme, en quelque partie de l'Amérique, ſe montre ſous une forme ſi groſſiere, que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de ſon induſtrie, & que le principe de raiſon qui doit la diriger ſemble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de réſidence fixe; il ne s'eſt point fait d'habitation pour ſe mettre à l'abri de l'inclémence

des ſaiſons ; il n'a pris aucune précaution pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante ; il ne ſait ni ſemer, ni recueillir ; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit ſucceſſivement d'elle-même ; il pourſuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poiſſon dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut reſter long-temps dans cet état d'enfance & de foibleſſe. Né pour agir & pour penſer, les facultés qu'il tient de la nature & la néceſſité de ſa condition le preſſent de remplir ſon deſtin. Auſſi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particuliérement celles qui vivent ſous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts, & prend des précautions pour ſe procurer une ſubſiſtance aſſurée ; c'eſt alors que les travaux réguliers commencent, & que l'induſtrie laborieuſe fait les premiers eſſais de ſon pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'eſprit pareſſeux & inſouciant de l'état ſauvage. Même parmi ces tribus moins groſ-

fieres, le travail eſt regardé comme honteux & aviliſſant, & ce n'eſt qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne d'employer ſes mains. La plus grande partie des travaux eſt le partage des femmes. Ainſi une moitié de la communauté reſte dans l'inaction, tandis que l'autre eſt accablée de la multitude & de la continuité de ſes occupations. Leur induſtrie ſe borne à quelques objets, & leur prévoyance n'eſt pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arranrangement général qu'ils ſuivent, relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent ſur la pêche pour leur ſubſiſtance pendant une partie de l'année, ſur la chaſſe pour une autre partie, & ſur le produit de leur culture pour une troiſieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes ſaiſons, & à faire quelques proviſions pour les beſoins reſpectifs de ces temps divers, ils n'ont point la ſagacité de proportionner ces proviſions à leur conſommation, ou bien ils ſont tellement incapables de dompter leur appétit vorace,

vorace, qu'ils éprouvent ſouvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus groſſieres. Ce qu'ils ſouffrent une année ne ſert ni à augmenter leur induſtrie, ni à leur inſpirer plus de prévoyance pour prévenir un ſemblable malheur (1). Cette indifférence ſi peu réfléchie ſur l'avenir, qui eſt l'effet de l'ignorance & la cauſe de la pareſſe, caractériſe l'homme dans tous les degrés de la vie ſauvage ; & par une biſarre ſingularité de ſa conduite, il devient d'autant moins inquiet ſur ſes beſoins, que les moyens d'y pourvoir ſont plus incertains & plus difficiles à obtenir (2).

---

(1) Charlevoix, *Nouv. France*, *III*, 338. *Lettr. édif.* 23. 98. *Deſcript. de la Nouv. France.* Osborn's, *collect.* 2, 880. De la Potherie, II, 63.

(2) Comme la peinture que j'ai faite des nations ſauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des Auteurs très-eſtimables, il eſt peut-être néceſſaire de produire ici quelques-unes des autorités ſur leſquelles j'ai fondé ma deſcription. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des perſonnes plus en état de les obſerver avec diſcernement que les Philoſophes employés en 1735 par la France & par l'Eſpagne pour déterminer la

Après avoir examiné quelle étoit la constitution physique des Américains, & quelles étoient leurs facul-

---

figure de la terre. M. Bouguer, Dom Antonio Ulloa & Dom George Juan, ont vécu long-temps parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer; mais en descendant le Maragnon, il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette riviere dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. Ils sont tous d'une paresse extrême, dit M. Bouguer; ils passeront des journées entieres dans la même place, assis sur leurs talons, sans remuer ni sans rien dire... On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses, & même pour toutes leurs commodités... On ne sait souvent quelle espece de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service... On leur offre inutilement quelques pieces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. *Voy. au Pérou*, *in-4°. Paris*, 1749, *p.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité est si visible, qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi-nuds,

tés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps

---

ils sont aussi contents que le Roi le plus somptueux dans ses habillements. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'Alcade & celui de Bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage, disposition d'autant plus singuliere, qu'on ne peut la changer par aucun moyen: on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossiere ignorance, ni à cette négligence insouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voy. de Ulloa*, *t.* 1, *p.* 335-336. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités singulieres, *p.* 336-347. » L'insensibilité, dit M. de la Condamine, fait la base du caractere des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi la satisfaire; sobres quand la nécessité les

de ſociété. Juſqu'à préſent, nos recherches ſe ſont bornées aux effets de leur induſtrie pour eux-mêmes, com-

---

y oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans paroître rien deſirer; puſillanimes & poltrons à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les tranſporte pas; ennemis du travail; indifférents à tous motifs de gloire, d'honneur & de reconnoiſſance; uniquement occupés de l'objet préſent, & toujours déterminés par lui, ſans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & de réflexion; ſe livrant quand rien ne les gêne à une joie puérile, qu'ils manifeſtent par des ſauts & des éclats de rire immodérés, ſans objets & ſans deſſein; ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de l'enfance, dont ils conſervent tous les défauts. Si ces reproches ne regardoient que les Indiens de quelques Provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'eſclaves, on pourroit croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la ſervile dépendance où ils vivent; l'exemple des Grecs modernes prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre à dégrader les hommes; mais les Indiens des miſſions & les Sauvages qui jouiſſent de leur liberté, étant pour le moins auſſi bornés, pour ne pas dire auſſi ſtupides que les autres, on ne peut voir ſans humiliation combien l'homme abandonné à la ſimple nature, privé d'éducation & de ſociété, differe peu de la bête". *Relation abrégée d'un voyage, &c. p.* 52, 53. M. de Chanvalon, obſervateur intelligent & Philoſophe, qui ſe rendit à la Martinique en 1751, & qui y réſida pendant ſix ans, a fait des Caraïbes

me individus ; nous allons examiner maintenant quelles ſont les affections, & quel eſt le degré de ſenſibilité qu'ils montrent pour leurs ſemblables.

---

le portrait ſuivant. » Ce n'eſt pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne ſont pas leurs traits différents des nôtres, qui mettent une ſi grande différence entr'eux & nous : c'eſt leur exceſſive ſimplicité ; ce ſont les bornes de leur conception. Leur raiſon n'eſt pas plus éclairée, ni plus prévoyante que l'inſtinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus groſſiers, celle même des negres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laiſſe entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroiſſement. Celle des Caraïbes ne paroît preſque pas en être ſuſceptible. Si la ſaine philoſophie & la Religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres ; ſi l'on ſe décidoit par les premieres impulſions de l'eſprit, on ſeroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas à la même eſpece humaine que nous. Leurs yeux ſtupides ſont le vrai miroir de leur ame ; elle paroît ſans fonctions ; leur indolence eſt extrême. Jamais de ſoucis pour le moment qui doit ſuccéder au moment préſent ». *Voyage à la Martinique*, *p.* 44, 45-51. MM. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. Les marques caractériſtiques des Californiens, dit le Pere Venegas, de même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & l'inſenſibilité ; le défaut de connoiſſance & de réflexion ; l'inconſtance, l'impétuoſité & un appétit aveugle ; une pareſſe ex-

L'état domeſtique eſt la premiere & la plus ſimple forme des aſſociations humaines. L'union des deux

---

ceſſive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail ; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelqu'inſipides & groſſiers qu'ils ſoient ; la puſillanimité & le découragement ; en un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue l'homme, & le rend raiſonnable, inventif, traitable, utile à lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens qui ne ſont pas ſortis de leurs pays, de ſe former une juſte idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voyent : les idées abſtraites, les raiſonnements les moins compliqués ſont hors de leur portée, de maniere qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs premieres idées ; encore ſont-elles fauſſes & imparfaites. On a beau leur faire ſentir les avantages qu'ils peuvent ſe procurer en agiſſant de telle ou telle façon, ou en s'abſtenant de ce qui les flatte, on ne gagne rien ſur eux ; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins ; ils ne ſavent ce que c'eſt que de s'occuper à ſe procurer un bien ou à ſe garantir d'un mal dont ils ſont menacés. Leur volonté eſt proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs paſſions n'agiſſent que dans une ſphere très-bornée. Ils n'ont abſolument point d'ambition, & ils ſont infiniment plus jaloux

ſexes entre les différents animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'é-

---

de paſſer pour robuſtes que pour vaillants. Ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les poſtes, ni les diſtinctions de ſupériorité ; de maniere que l'ambition, ce puiſſant reſſort des actions humaines, qui cauſe tant de biens apparents & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. Cette diſpoſition d'eſprit les rend non-ſeulement pareſſeux, indolents, inactifs & ennemis du travail, mais leur fait encore ſaiſir avec empreſſement le premier objet qui ſe préſente devant eux pour peu qu'il leur plaiſe. Ils regardent avec indifférence les ſervices qu'on leur rend, & n'en conſervent aucune reconnoiſſance. En un mot, on peut les comparer à des enfants en qui la raiſon n'eſt pas encore développée. C'eſt proprement une nation chez qui aucun individu ne parvient à l'âge viril. *Hiſt. Nat. & civil de la Califor. t.* 1, *p.* 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconſéquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudſon. *Voy. p.* 194, 195.

Les Américains ſont ſi ſtupides, que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choſes qu'on veut leur enſeigner, & dont il leur eſt impoſſible de ſaiſir l'idée ; c'eſt pourquoi les negres, quoiqu'eſclaves, ſe croyent des êtres d'une nature ſupérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de diſcernement & de raiſon. *Ulloa, notic. Améric. p.* 322-323.

lever leurs petits. Il ne ſe forme aucune union permanente parmi les eſpeces où la durée de l'enfance eſt très-courte, & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mere ſeule le ſoin d'élever les petits, & ſa tendreſſe ſuffit à ce devoir ſans aucune autre aſſiſtance. Mais dans les eſpeces où l'enfance eſt très-longue & très-foible, où les ſecours réunis du pere & de la mere ſont néceſſaires pour le ſoutien des petits, il ſe forme des unions plus intimes, qui continuent juſqu'à ce que l'objet de la nature ſoit accompli, & que la nouvelle race ſoit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme eſt beaucoup plus foible & a plus beſoin de ſecours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus auſſi des ſoins & de la prévoyance de ſes parents, l'union de l'homme & de la femme doit être conſiderée comme le contrat non-ſeulement le plus ſolemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes, & tous les hom-

mes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des Poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfants exige les soins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux, & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se bornoit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitants à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays,

(1) *Lettres édif.* 23-318. Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, 554. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

le mariage duroit pendant la vie ; dans d'autres, le caprice & la légéreté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, leur faiſoient rompre le nœud du mariage ſur le plus léger prétexte, & même ſouvent ſans en aſſigner aucune cauſe (1).

Mais ſoit qu'ils conſidéraſſent le mariage comme union paſſagere, ſoit qu'ils le regardaſſent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé ſi la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civiliſation, & c'eſt-là encore une de ces vaines queſtions qui nourriſſent les diſputes des Philoſophes. Mais il n'eſt point douteux que les femmes ne ſoient redevables à la politeſſe des mœurs d'un changement très-heureux dans leur ſort. Dans toutes les parties du globe, ce qui

(1) Lafitau, I, 580. Joutel, *Journ. Hiſt.* 345. Lozano, *Deſcr. del gran. Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 30-33.

caractérise particuliérement l'état sauvage, c'est le mépris & l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus foible. L'homme enorgueilli de sa force & de son courage, qui sont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain, & comme un être d'une espece inférieure. Peut-être que les sauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une suite de cette insensibilité & de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point, comme je l'ai déja observé, par ces soins complaisants qu'inspire la tendresse, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils desirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au-lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un Auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que par-tout où l'on achete

les femmes, leur condition eſt infiniment malheureuſe (1). Elles deviennent les eſclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette obſervation ſe vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'eſt établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civiliſation, renfermées dans des appartements ſéparés, elles gémiſſent ſous la garde vigilante & ſévere de leur maître. Chez les peuples groſſiers, elles ſont condamnées aux plus viles occupations. Parmi pluſieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'eſt proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achete une femme de ſes parents. Quoiqu'on n'y connoiſſe l'uſage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civiliſées pour en tenir lieu, on y ſait cependant ſe procurer les objets qu'on deſire en donnant en échange quelque choſe d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur conſacre ſes

---

(1) *Sketches of Hiſt. of Man. I*, 184.

ſervices pour un certain temps aux parents de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chaſſe pour eux dans l'occaſion, & les aide ou à cultiver leurs champs, ou à creuſer leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait préſent des choſes les plus eſtimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1) : il en reçoit ſa femme en retour. Toutes ces cauſes jointes au peu de cas que tous les ſauvages font des femmes, portent un Américain à regarder ſa femme comme une ſervante qu'il a acquiſe, & à ſe croire en droit de la traiter comme un être inférieur (2). Chez toutes nations non civiliſées, il eſt vrai, les fonctions de l'économie domeſtique, naturellement réſervées aux femmes, ſont ſi nombreuſes, qu'elles les aſſujétiſſent aux travaux les plus pénibles, & leur font

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, 560. Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, 285. Herrera, *dec.* 4, *Lib. VI*, *c.* 7. Dumont, II, 156.

(2) Dutertre, II, 382. Borde, *Relat. des Mœurs des Caraïbes*, *p.* 21. Biet, 357. La Condamine, *p.* 110. Fermin, I, 79.

porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particuliérement, leur condition est si misérable, & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme, destinée à tous les travaux & à toutes les fatigues; & tandis que l'homme perd sa journée entiere dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel. On lui impose les ouvrages les plus pénibles sans en avoir de reconnoissance. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs, qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence (1). Enfin, dans

(1) Gumilla, I, 153. Bassere, 164. Labat, *voy. II*, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II. 300.

quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse, qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvements même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles, pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'est ainsi que la premiere institution de la vie sociale est pervertie en Amérique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentiments doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche, & à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (1). La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'ex-

---

(1) Gumilla, II, 233-238. Herrera, *decad.* 7, *Lib. IX*, *c.* 4.

cès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux & si (1) incertains, qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance dépend principalement de la chasse, la mere ne peut guere donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est-là sans doute la source de cet usage universel parmi les femmes Américaines, de nourrir leurs enfants pendant plusieurs années (2); & comme elles se marient presque toujours fort tard, le temps de leur fécondité est passé avant qu'elles ayent pu achever d'élever successivement deux ou trois enfants (3). Parmi les

(1) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.
(2) Herrera, *decad.* 6, *l. I*, *c.* 4.
(3) Charlevoix, III, 303. Dumont, *Mém. sur la Louisiane*, *II*, 270. Denys, *Hist. Nat. de l'Amérique*, *II*, 365. Charlevoix, *Hist. du Parag. II*, 422.

tribus grossieres, qui n'ont ni assez de prévoyance, ni assez d'industrie pour faire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfants (1); aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (2). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (3). Lorsqu'il

---

(1) Techo's *account of Paraguay*, *&c* Churchill *Collect* 6, 108. *Lettr. édif.* 24-200. Lozano, *Descr.* 92.

(2) Maccleur's *Journal*, 63.

(3) *Lettr. édif. X*, 200.

J'ai remarqué, *page* 249, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfants foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parents ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification, pour écarter les mal-

arrive que la mere meurt dans le temps qu'elle nourrit ſon enfant, on ne peut plus eſpérer de conſerver ſa vie, & on l'enterre à côté de ſa mere (1). Enfin, ces diſettes fréquentes auxquelles les Américains ſont expoſés par leur ſtupide indolence, la difficulté de nourrir les enfants devient quelquefois ſi grande, qu'il n'eſt point rare de les voir abandonnés, & même tués par leurs parents (2). C'eſt ainſi que le ſentiment des peines qu'il faut ſe donner dans la vie ſauvage pour conduire les enfants à l'âge mûr, étouffe ſouvent la voix de la nature parmi les Américains, & les rend même inſenſibles aux vives émotions de la tendreſſe paternelle.

Mais quoique la néceſſité oblige les habitants de l'Amérique à mettre

---

heurs dont ils ſont menacés. Lorſqu'un enfant eſt né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiſer, & ce n'eſt pas ſans peine qu'on les engage à le nourrir. *Ariaga, extirpac, de la Idolat. del Péru*, p. 32, 33.

(1) Charlevoix, III, 368. *Lettr. édif.* X. 200. P. Melch. Hernandès, *Memor. de Cheriqui.* Colbert, *collect. orig. pap.* 1.

(2) Venegas, *Hiſt. of Californ.* I. 82.

des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfants exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares, la dépendance des enfants & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfants aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites, ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les soins attentifs des parents ne se bornent pas aux jours de l'enfance; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parents

(1) Gumilla, I, 211. Biet, 390.

ne ſont pas finies : leur protection eſt encore ſouvent néceſſaire ; leur ſageſſe & leur expérience ſont encore des guides utiles. C'eſt ce qui forme une union permanente entre les enfants & les peres. Mais dans la ſimplicité de la vie ſauvage, la tendreſſe paternelle, ſemblable à cette affection d'inſtinct que les animaux ont pour leurs petits, ceſſe dès que les enfants ſont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues inſtructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Les parents, auſſi-tôt qu'ils ont rempli leurs devoirs, auſſi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfants juſqu'au-delà de cet âge de foibleſſe où ils ne peuvent point ſubvenir à leurs propres beſoins, leur laiſſent une entiere liberté. Ils ne leur donnent preſque jamais de conſeils, ils ne les grondent & ne les châtient point ; ils les laiſſent enfin maîtres abſolus de leurs propres actions (1). Dans

(1) Charlevoix, III, 272. Biet, 390. Gumilla, I, 212. Lafitau, I, 602. Creuxii, *Canad. p.* 71. Fernandès, *Relat. Hiſt. de los Chiquit.* 33.

une cabane Américaine, le pere, la mere & les enfants vivent ensemble comme des personnes que le hasard auroit rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (1). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel. Plein du sentiment de sa liberté, & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entierément indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parents que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui semblent na-

---

(1) Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, 273.
(2) Gumilla, I, 212. Dutertre, II, 376.

turelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles introduisent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée, & affoiblissent la force de l'union des peres & des enfants.

Institutions politiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil & leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les institutions naissent des idées & des besoins des tribus où elles s'établissent : celles

---

Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, 309. Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, *I*, 115. Lozano, *descr. del gran. Chaco*, *p.* 68-108-101. Fernand. *Relac. Hist. de los Chiquit.* 426.

des peuples pêcheurs & chaſſeurs, qui peuvent à peine ſe former l'idée de quelqu'eſpece de propriété, doivent être beaucoup plus ſimples que celles des peuples qui ſe ſont fixés ſur une terre qu'ils cultivent réguliérement, & chez leſquels il exiſte des droits de propriété, non-ſeulement ſur les productions du ſol, mais ſur le ſol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la premiere claſſe. Mais quoiqu'ils puiſſent être tous également compris ſous le nom de peuples ſauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des ſubſiſtances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'eſt montré & n'exiſtera peut-être dans un état plus ſauvage qu'on ne le trouve dans les vaſtes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne ſubſiſtent que des productions ſpontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'employent preſqu'aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune induſtrie pour s'aſſurer les choſes les plus né-

ceſſaires à la vie. Les *Topoyers* du Bréſil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Maxos*, & quelques autres peuples du Paraguay, ne connoiſſent abſolument aucune eſpece de culture. Ils ne ſavent même ni ſemer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de caſſave, eſt un art trop compliqué pour leur induſtrie, ou trop fatiguant pour leur pareſſe. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terreins gras & arroſés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reſte du temps. La nature elle-même ſemble avoir favoriſé la pareſſe de ce peuple par la profuſion avec laquelle elle

(1) Nieuhoff, *Hiſt. of Braſil.* Churchill, *collect. II*, 134. Simon, *Conquiſta de Tierra-firma*, *p.* 156. Techo, *account of Paraguay.* Churchill, VI, 78. *Lettr. édif.* 23-384-10-190. Lozano, *deſc. del gran Chaco*, *p.* 81. Ribas, *Hiſt. de los Triunfos*, *p.* 7.

elle lui donne tout ce qui ſuffit à ſes beſoins. Les vaſtes rivieres de l'Amérique méridionale fourniſſent en abondance les poiſſons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, ſont remplis de différentes eſpeces de poiſſons, qui y reſtent comme en des réſervoirs naturels pour les beſoins des habitants ; il y a des lieux où le poiſſon eſt en ſi grand abondance, qu'il ne faut ni art ni adreſſe pour le pêcher (1). En quelques autres endroits,

(1) La quantité de poiſſon qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale eſt ſi conſidérable, qu'elle mérite quelqu'attention. Le P. Acugna dit, » qu'il y a une ſi grande quantité de poiſſon dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main ſans employer aucun artifice. *P.* 138 ". L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une ſi grande quantité de tortues, que je ne ſaurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accuſent d'exagérer la choſe ; mais je puis les aſſurer qu'il eſt auſſi difficile de les compter, que de compter le ſable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la conſommation extraordinaire qu'il s'en fait car toutes les nations & tous les peuples voi-

les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson, de maniere qu'il vient flotter sur la face de l'eau, où l'on le prend avec la main (1). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent (2). La fécondité des

---

fins de ce fleuve, & même ceux qui en sont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte; & non-seulement ils s'en nourrissent tout le temps qu'elle dure, mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont fait cuire au feu, &c. *Hist. de l'Orénoque, tome II, ch.* 22, *p.* 59, 60. M. de la Condamine confirme ces récits, *p.* 159.

(1) Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il est singulier que quoiqu'elles operent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso, Lib. IV, c.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarree*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes, ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. Hist. of Guiana, p.* 106.

(2) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37.

rivieres de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur les côtes, & se confier entiérement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent (1). Dans cette partie du globe, la chasse n'a point été la premiere occupation de l'homme; il y a été pêcheur avant d'être chasseur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité, ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, sont évidemment les moins actives & les plus stupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui cou-

---

Lettr. édif. 14-199-23-328. Acugna, *Relat. de la riv. des Amazones*, 138.

(1) Barrere, *Relat. de la Fr. équinox. p.* 155.

vrent cette contrée, ne pouvoit se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particuliérement celles du midi de l'Amérique, fussent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adresse pour le poursuivre & pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation; & comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adresse, elle fut considérée aussi comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle étoit réservée particuliérement aux hommes : ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué, & l'alliance du premier étoit souvent préférée à celle du second (2). Presque aucun des moyens que

---

(1) P. Martyr, *decad. p.* 324. Gumilla, II, 4, *&c.* Acugna, I, 156.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Franc. III*, 115.

l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle; ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, & deviennent actifs, conſtants & infatigables. Leur ſagacité à découvrir leur proie égale leur adreſſe à la tuer. Toutes leurs facultés étant conſtamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention, & leurs ſens ont acquis un degré de fineſſe, qu'on a peine à concevoir. Ils diſtinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les pourſuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorſqu'ils attaquent le gibier directement, preſque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorſqu'ils lui tendent des pieges, il eſt preſqu'im-

(1) Biet, *voy. de la Fr. équinox*, 357. Davies, *diſcov. of the river. of Amaz*. Purchas, IV, 1287.

poſſible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de ſe marier que lorſqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chaſſe, & lorſqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient capables de ſubvenir à tous les beſoins d'une famille. Quoique l'eſprit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau, le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant, malgré ſa violence & ſa ſubtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr : on peut la manger en toute ſûreté, & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Ma-

ragnon & de l'Orénoque composent principalement ce poison avec des sucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare*, & qui est une espece de liane (1).

Dans quelques autres pays de l'Amérique, on employe le suc de *Mancenilier*, qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possedent ce secret, l'arc est une arme plus meurtriere qu'un fusil, &, dans leurs mains habiles, sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie de chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant, & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine, & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entiérement sa sub-

---

(1) Gumilla II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philosoph. II*, 239. Bancroft, *Nat. Hist. of Guyana*, 281.

ſiſtance de ſes fleches, il ſe voit ſouvent réduit avec ſa famille aux plus cruelles extrêmités (1). Il n'eſt guere de pays où la terre produiſe aſſez d'elle-même pour ſuffire à tous les beſoins de l'homme. Dans les climats

---

(1) Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations Sauvages ont été expoſées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Eſpagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute eſpece d'agriculture, & dont la nourriture étoit auſſi mauvaiſe que précaire. » Ils vivent principalement, dit-il, des racines des plantes, qu'ils ne ſe procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poiſſon, mais en ſi petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des ſerpents, & une eſpece de terre onctueuſe; je ſuis même perſuadé que s'il ſe trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poiſſon & de ſerpent, qu'ils réduiſent en poudre pour les manger. La ſeule ſaiſon pendant laquelle ils ne ſouffrent point de la famine, eſt cèlle où ſe mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas*. *Nanfragias*, *c.* 18, *p.* 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils ſont ſouvent réduits à paſſer deux ou trois jours ſans manger. *C.* 24, *p.* 27.

les plus doux, & où les terres sont les plus fécondes, l'industrie & la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presqu'invincible qu'ils ont pour le travail, & les oblige à avoir recours à la culture des terres, comme à un supplément à la chasse. Il y a des situations particulieres où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique, il seroit difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espece de culture

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'est cependant ni étendue, ni pénible. Comme le gibier & le poisson sont leur principale nourriture, il ne se proposent en cultivant la terre que de suppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornoient leur industrie à élever certains végétaux, qui, dans

un ſol riche & ſous un climat chaud, parviennent aiſément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, eſpece de grain très-prolifique, d'une culture ſimple, agréable au goût, & qui donne une nourriture forte & ſavoureuſe. Le ſecond de ces végétaux eſt le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbriſſeau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui reſſemblent aſſez aux navets. Après en avoir exprimé avec ſoin le ſuc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appellés pain de caſſave, & qui, quoiqu'inſipides au goût, ne ſont pas une mauvaiſe nourriture (1). Comme le ſuc du manioc eſt un poiſon mortel, quelques Auteurs ont vanté l'induſtrie des Américains qui ont ſu convertir en un aliment ſain une plante vénéneuſe; mais on devroit plutôt

---

(1) Sloane, *Hiſt. of Jamaica*, *introd.* *p.* 18. Labat, I, 394. Acoſta, *Hiſt. Ind. Occid. natur. Lib. IV*, *c.* 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *Mémoire ſur le manioc. Hiſt. des plantes*, *t.* 2, *p.* 65, *&c.*

n'y voir qu'un de ces expédients auxquels la néceſſité de trouver un moyen de ſubſiſtance force les nations ſauvages; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une eſpece de manioc entiérement dépouillée de qualité nuiſible, & qu'on peut manger ſans aucune autre préparation que celle de le faire griller ſur la cendre chaude. Il eſt probable que cette eſpece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture; & la néceſſité leur ayant appris par degrés l'art de ſéparer les ſucs nuiſibles de l'autre eſpece, ils ont enſuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainſi que la plus nourriſſante des deux (1). Le troiſieme des vé-

---

(1) Martyr, *dec.* 301. Labat, I, 411. Gumilla, III, 192. *Machuca milie Indiana*, 164.

M. Fermin a donné une deſcription exacte des deux eſpeces de manioc, avec un détail ſur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour ſe convaincre des qualités vénéneuſes du ſuc, extrait de l'eſpece qu'il appelle *caſſave*

gétaux dont nous avons parlé eſt le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité, qu'en moins d'un an il récompenſe de ſes fruits l'induſtrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain, & donne un aliment agréable & nourriſſant (1). Le quatrieme eſt la patate, dont la culture & les qualités ſont trop connues pour avoir beſoin d'être décrites. Le cinquieme eſt le pi-

---

amere, connue parmi les Eſpagnols ſous le nom de *Yuca-brava. Deſcript. de Surinam*, *t. I*, *p.* 66.

(1) On trouve le plantain en Aſie & en Afrique auſſi-bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'eſt point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hiſpaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit priſe aux iſles Canaries, où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales. *Oviedo*, *Lib. VIII*, *c.* 1. Cependant l'opinion d'Acoſta & d'autres Naturaliſtes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée. *Acoſta*, *Hiſt. Nat. Lib. IV*, 21. Elle étoit cultivée par des peuples Sauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Eſpagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile. *Gumil. III*, *p.* 186. *Voy. de Wafer*, *p.* 87.

ment, arbuſte qui produit une épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitants des climats chauds, aiment les ſaveurs chaudes & piquantes, regardent cet aſſaiſonnement comme un beſoin de la vie, & le mêlent en grande quantité avec tous les aliments dont ils ſe nourriſſent (1).

Telles ſont les diverſes productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chaſſeurs du continent de l'Amérique. Avec une induſtrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient ſuffi pour ſubvenir aux beſoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chaſſeurs, ſont incapables de toute aſſiduité réguliere au travail, & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainſi les proviſions de ſubſiſtance que les Américains tiroient de la culture, étoient ſi bornées & ſi peu aſſurées, que ſi

(1) Gumilla, III, 117. Acoſta, *Lib. IV*, *c.* 20.

quelqu'accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étoient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les isles, la maniere de vivre étoit fort différente. On n'y connoissoit aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité, ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles, étoit de tuer des oiseaux, qui, sur le continent, étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les habitants des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal

---

(1) Oviedo, *Lib. XII*, *in præm.*

(2) Ribas, *Hist. de los triumf. p.* 13. De la Potherie, II, 33. III, 20.

moyen de ſubſiſtance (1) : leurs rivieres, & la mer dont ils étoient environnés, leur fourniſſoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines ſaiſons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages ſe trouvoient ſur les côtes en ſi grande quantité, que ces inſulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (2). En d'autres temps, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtants (3). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque ſorte de culture. Le maïs (4), le manioc, &

(1) Oviedo, *Lib. XIII*, *c.* 1. Gomara, *Hiſt. gén. c.* 28.

(2) Gomara, *Hiſt. gén. c.* 9. Labat, II, 221, *&c.*

(3) Oviedo, *Lib. XIII*, *c.* 3.

(4) Il eſt ſurprenant qu'Acoſta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inſtruits ſur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les iſles où l'on ne mangeoit que du pain de caſſave : *Hiſt. Nat. Lib. IV*, *c.* 16. Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le retour du premier voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *p.* 7. Gomara aſſure auſſi qu'ils connoiſ-

d'autres plantes étoient cultivés dans les isles de la même maniere que sur le continent; mais tout le produit de leur industrie, joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit pour eux qu'une foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation; & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton, il suffisoit de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Agriculture bornée & imparfaite.

Raisons de cette imperfection.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déja parlé, non-seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques, & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

---

soient la culture du maïs : *Hist. génér. c.* 28. Oviedo décrit le maïs sans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hispaniola. *Lib. VII*, *c.* 1.

Manque d'animaux domestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus ſauvage, ſe montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes claſſes d'animaux qu'il a apprivoiſées & réduites en ſervitude. Le Tartare pourſuit ſa proie ſur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fourniſſent ſa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile, & fait ſervir à ſon uſage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a ſoumis le renne à ſa volonté, & les habitants même du Kamſchatka ont formé les chiens au travail. C'eſt une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de ſon intelligence & de ſon pouvoir que cet empire qu'il exerce ſur les créatures d'une claſſe inférieure : ſans cet empire, ſa domination eſt imparfaite; c'eſt un monarque ſans ſujets, un maître ſans ſerviteurs. Il eſt obligé d'exécuter tous ſes travaux par la force ſeule de ſes bras, & telle étoit la condition des nations ſauvages en Amérique. Leur eſprit étoit ſi peu cul-

tivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissoient pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils laissoient tous les animaux jouir de leur liberté sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent, n'existoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique, ne sont ni assez farouches, ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les especes sont communes aux deux continents; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémispheres, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossieres de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont su exécuter des travaux nécessaires avec plus de fa-

(1) M. de Buffon, *Hist. Nat. Art.* Bison.

cilité, & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitants de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (1). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse & les détruit; mais il ne sait ni les multiplier, ni les gouverner (2).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitants de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir

---

(1) Hennepin, *Nouv. dec. p.* 192. Kalin, *Voy. dans l'Am. sept. I*, 207.

(2) M. de Buffon, *Hist. Nat. IX*, 95. *Hist. Philos. & Politique des deux Indes*, *VI*, 364.

la face de la nature, & ſes efforts les plus puiſſants pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des ſecours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoiſés & formés au travail. C'eſt par leur force qu'il parvient à dompter le ſol rebelle, & à convertir en champs fertiles les déſerts & les marais. Màis l'homme dans l'état de civiliſation eſt ſi familiariſé avec l'uſage des animaux domeſtiques, qu'il ne réfléchit guere ſur les avantages ineſtimables qu'il en retire. Suppoſons-le cependant, même dans l'état de ſociété, le plus parfait, privé de l'utile ſecours de ces animaux, nous verrons ceſſer à quelques égards ſon empire ſur la nature, & il reſtera un animal foible, embarraſſé de trouver les moyens de ſubſiſter, & incapable de tenter ces entrepriſes pénibles que leur aſſiſtance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Uſage des métaux utiles inconnu.

Il eſt très-difficile de décider ſi l'empire que l'homme exerce ſur les animaux, ou l'uſage qu'il a ſu faire des métaux, a le plus contribué à étendre ſon pouvoir. L'époque de cette

importante découverte eſt inconnue, & dans notre hémiſphere elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques inſtruments groſſiers de nos ancêtres, retrouvés par haſard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'uſage des métaux, & tâchoient d'y ſuppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres ſubſtances dures aux mêmes uſages auxquels les peuples policés font ſervir les métaux.

La nature complete la formation de quelques métaux : l'or, l'argent & le cuivre ſe trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le ſein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître, & les premiers dont on fit uſage. Mais le fer, qui eſt le plus utile de tous, & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne ſe trouve jamais dans ſon état parfait : ſon minerai groſſier & rebelle doit être ſoumis deux fois à la puiſſance du feu, & ſubir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun ſervice. L'homme

a dû connoître pendant long-temps les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instruments au moyen desquels il subjugue la terre, & commande à tous ses habitants. Mais à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent & dans les isles, ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrents qui tomboient des montagnes, & dont ils faisoient quelques ornements. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires, étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté, & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre, & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage

d'une année, & ſouvent le bois dont ils le faiſoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts, il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nettoyer le champ qu'on deſtinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de temps & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir aſſez fait quand ils avoient ainſi préparé groſſiérement la terre; les femmes, chargées du reſte de la culture, la creuſoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois, & ſemoient ou plantoient enſuite. Là ſe terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du ſol devoit faire le reſte. L'agriculture, lors même que l'homme eſt ſecondé par les amimaux qu'il a ſoumis a ſon joug, & par les inſtruments divers qu'il a ſu fabriquer depuis la découverte des métaux, eſt toujours un travail très-pénible. Ce n'eſt jamais qu'à la ſueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'eſt donc pas étonnant que des peuples privés de tous

ces secours ayent fait si peu de progrès dans l'agriculture, & qu'ils ayent toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & marquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1°. Ils sont partagés en petites communautés.

1°. Ils sont partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multiplient, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuyent à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée, & les hommes sont obligés de se disperser, comme le gibier même qu'ils poursuivent.

Les

Les animaux de proie, ſolitaires & inſociables de leur nature, ne vont point à la chaſſe en compagnie ; ils ſe plaiſent dans les profondeurs des forêts, où, ſans être troublés, ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chaſſeurs reſſemblent par leurs occupations & par leur génie, à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur ſeroit impoſſible de trouver leur ſubſiſtance, & ils ſont forcés de ſe ſéparer les uns des autres par de très-grandes diſtances. Tel étoit l'état des tribus Américaines : leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fuſſent répandues ſur de très-vaſtes contrées : elles étoient très-éloignées les unes des autres, & dans des guerres & des rivalités continuelles. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'auſſi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites ſociétés qui ne ſont compoſées que de deux ou de trois cents perſonnes, mais qui occupent ſouvent des pays plus conſidérables que certains Royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que

la France, & divisée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitants. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane, & sans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le Nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux & la terre moins fertile, la misere & la dépopulation sont encore plus grandes. C'est-là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts & des campagnes désertes (1). L'homme ne peut

(1) La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoissoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a eté visitée par des observateurs intelligents, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixieme jusqu'au trente-huitieme degré de latitude septentrionale. Sa surface quarrée est plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins civilisé que la plupart des Américains, & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitants sont en si petit nombre, que le

guere occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance. (1)

---

pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entiérement nuds. Leurs habitations, leurs ustensiles, &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Americains. *Voyages*, &c. *par Hawkesworth*, *tome III*, *p.* 104, &c. *in*-4°. La nouvelle Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitants avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

(1) Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligerent de se rendre de *Cascaskias*, village des Ilinois à *Machillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues de-là, nous donne de ce pays la description suivante. » Nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. Tantôt nous nous trouvions dans ces prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux & de rivieres, sans trouver aucun sentier qui nous guidât, tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu de broussailles remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à passer

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare, que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il

---

des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie & aux injures de l'air. *Lettres édifiantes*, *p.* 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une course qu'il fit en 1730, de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine. *Nat. hi . of North Carolina*, *p.* 389. Diego de Ordas, qui voulut former un établissement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours sans y trouver un seul habitant. *Herrera*, *decad.* 5, *lib.* *I*, *c.* 11.

doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus, il n'est point d'individu qui puisse s'arroger quelque portion particuliere de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a mis le butin de la chasse, tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complete de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, & tous ensemble après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quelques tribus, toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers pu-

blics pour être partagées ensuite entre tous les membres, suivant une juste proportion de besoins (1). Quoiqu'on les renferme dans des greniers

(1) Je suis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouissance commune des vivres ne sont connues que des peuples chasseurs les plus sauvages, & que l'idée du droit exclusif de propriété sur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelqu'espece d'agriculture ou d'industrie réglée. Les détails que j'ai reçus sur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. » L'idée des naturels du Brésil touchant la propriété, est que, si quelqu'un a cultivé un champ, lui seul doit jouir de son produit, sans qu'un autre puisse y prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux Caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais apperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse; ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelqu'idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en

séparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un

---

priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune de biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieurs de ces Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées. *MS. de M. le Chev. de Pinto, entre les mains de l'Auteur.* La possession actuelle, dit un Missionnaire qui, pendant plusieurs années, a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrein; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter. Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seulement le terrein sur lequel est bâtie une maison, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une piece de terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de l'en priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton sont marquées; c'est-à-dire qu'il leur est permis de chasser jusqu'à telle

de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire. Toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette base principale de tous les gouvernements que le genre humain a établis sur la terre.

Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connoître, & ces distinctions même ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions

---

riviere d'un côté, & telle montagne de l'autre. Cet espace est occupé & cultivé par un certain nombre de familles qui jouissent en particulier du fruit de leur travail, & du produit de leur chasse, sans qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. *MS. de M. Hawley Gideon, entre les mains de l'Auteur.*

où les hommes ſont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les temps de grand danger & dans les affaires difficiles, on conſulte la ſageſſe & l'expérience des vieillards, & l'on ſuit leurs conſeils. Lorſqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus diſtingué par ſon courage ſe met à la tête de la jeuneſſe, & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chaſſe, le chaſſeur le plus adroit & le plus heureux dans ſes entrepriſes ſe met encore à la tête de la troupe, & en regle tous les mouvements. Mais dans les temps de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occaſion de développer ces talents naturels, on ne connoît plus aucune eſpece de prééminence. Toutes les circonſtances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils ſont égaux. Ils ſont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui conſtitue la ſupériorité

(1) Acoſta, *Hiſt. VI*, c. 19. Stadius, *Hiſt. Braſil. Lib. II*, c. 13. Debry, III, p. 10. Biet, 361.

d'une part & la dépendance de l'autre n'eſt connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à ſa condition (1). Ce ſentiment d'indépendance eſt tellement gravé dans leurs ames, que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu ſoumettre leur fierté à la ſervitude. Accoutumés à être les maîtres abſolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un ſupérieur. N'ayant jamais eſſuyé aucune réprimande, ils ne peuvent ſouffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorſqu'ils virent que les Eſpagnols les traitoient en eſclaves, moururent de douleur, ou ſe tuerent de déſeſpoir (3).

---

(1) Labat, VI, 124. Brickell, *Hiſt. of Carol.* 310.

(2) Cette différence entre le caractere des Americains & celui des Negres eſt ſi frappante, qu'il eſt paſſé en proverbe dans les iſles Françoiſes, » que regarder un Sauvage de travers, c'eſt le battre ; le battre, c'eſt le tuer ; battre un Negre, c'eſt le nourrir ". *Dutertre, tome II, p.* 490.

(3) Oviedo, *Lib. III, c.* 6, *p.* 97. Vega, *Conquiſta de la Florida*. I, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *Hiſt. Nov. Orb. Lib. IV*, c. 25.

IV. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites, & le Gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez des peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt inconnue dans une nation, ou qu'elle n'en a que des idées incompletes ; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenants à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les concitoyens aucune de ces diſcuſſions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naiſſent d'une propriété excluſive ne ſont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exiſter. Lorſque les ſauvages vont aux combats, ou pour leur propre défenſe, ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorſqu'ils ſont engagés dans quelqu'entrepriſe de chaſſe difficile & périlleuſe, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu ſont partie d'un corps politique ; alors ils ſentent qu'ils ont une exiſtence commune avec les com-

pagnons de leurs travaux, & ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur & par sa sagesse. Mais hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1);

---

(1) Lozano, *Desc. del gran Chaco*, 93. Melendez, *Tesoros verdaderos*, *II*, 23.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitants de l'Amérique septentrionale. » Ils n'ont ni loix, ni Souverains pour punir leurs crimes, dit un Missionnaire qui a vécu long-temps parmi eux. Ils n'ont aussi aucune espece d'autorité ou de gouvernement politique, qui les contienne dans de certaines bornes. Ils ont, à la vérité, des Caciques, qui sont les chefs des familles ou des villages; mais leur autorité se borne à les commander pendant la guerre, ou lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des Caciques n'est pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre de leurs parents & de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits. " *Ribas*, *Hist. de los triumph. &c. p.* 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale, est à-peu-près le même. » Ils n'ont aucune forme réguliere de gouvernement ou de société civile; mais sur les objets d'intérêt public, ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils

on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* & de *sujet*, n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelqu'entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un service comme un devoir. Toutes leurs résolutions sont volontaires, & partent toujours des mouvements naturels de leur ame (1). Dans la plupart de ces peuplades grossieres, on

---

suivent ordinairement. La dignité de Cacique n'est pas héréditaire, & n'est accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne regne parmi eux qu'une espece d'union imparfaite. Leur société ressemble à une république sans chef, où chacun est le maître de sa personne, & peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux avec qui il paroissoit le plus lié". *Relacion historical de las missiones de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez*, *p.* 32, 33. Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même état de société, quoiqu'habitant des climats fort différents, ont les mêmes institutions civiles, & la même forme de gouvernement.

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 266, 268.

n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers (1). Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parents ou aux amis à venger l'offense ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (2). On peut dire que parmi les sauvages, l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une auto-

(1) Herrera, *déc.* 8, *Lib. IV*, *c.* 8.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Franc. III*, 271, 272. Lafitau, I, 486. Cassani, *Hist. del Nuevo Reyno de Granada*, 226.

rité permanente ; & si des travaux communs maintiennent quelqu'union entre les membres d'une tribu, c'est sur-tout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes Provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitants du Chily, quelques tribus du Paraguay & de Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir, sans doute, quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce feroit en vain que nous chercherions ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de dé-

mêler ces légeres différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & grossieres que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche, & qui n'avoient aucune espece d'agriculture, l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelqu'apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des petites nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdelaine dans le nouveau Royaume de Grenade (1).

(1) Venegas, I, 68, *Lett. édif. II*, 176. Te-

Mais parmi ces nations mêmes, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité est resserrée dans des bornes si étroites, on trouve quelquefois des institutions qui donnent au chef un pouvoir qui semble opposé au caractere des peuples sauvages. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans la l'état sauvage, soit dans la civilisation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulieres qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le systême général des loix & des principes qui gouvernent les sociétés dans les mêmes circonstances. On en rencontre quelques-unes de semblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus sous le nom commun de Sauvages. Elles sont si curieuses & si importantes, que je crois nécessaire de les faire connoître, & de remonter à leur origine.

---

cho, *Hist. of Parag.* Churchill. VI, 78. *Hist. gén. des voy.* XIV, 74.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées ſont le ſiege favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames ſont fortes & vigoureuſes comme les corps. Plein du ſentiment de ſa dignité perſonnelle & capable des plus grands efforts pour la faire reſpecter, l'homme y aſpire toujours à l'indépendance, & rien ne peut ſoumettre ſa fierté opiniâtre au joug de la ſervitude. Dans les climats chauds, où les corps ſont toujours énervés, ou une ſenſation agréable & préſente paroît la ſuprême félicité, l'homme conſent aiſément à paſſer ſous la puiſſance d'un maître. Auſſi en parcourant le continent de l'Amérique du Nord au Sud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à meſure que le ſoleil en acquiert davantage. Dans la Floride, l'autorité des chefs & des Caciques étoit non-ſeulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diſtingué par des ornements particuliers, par des prérogatives de différents genres, &

leurs sujets n'osoient les approcher qu'avec ces démonstrations de respect & de vénération que les sujets d'un despote sont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite sur les bords du Mississipi, on connoît des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles sont réputées nobles, & jouissent de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple est considéré comme vil & formé seulement pour la sujétion. Ces distinctions sont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la premiere classe, & l'abaissement ignominieux de la seconde. On donne aux nobles le nom de *respectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du Soleil, le seul objet de leurs adorations. On n'en ap-

(1) Cardenas y cano *ensuyo Chrinol*, *à la Hist. de Florida*, p. 46. Lemoine de Morgues, *Joenes Floridæ*, *ap. de Bry*, *p.* 1, 4, *&c.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 467.

proche qu'avec une vénération religieuſe, & on lui rend les honneurs qui ſont dus au repréſentant de la Divinité. Ses volontés ſont des loix auxquelles on doit une obéiſſance aveugle. La vie de ſes ſujets eſt tellement dans ſa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir ſa tête avec une profonde humilité. Sa puiſſance ne finit pas avec ſa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les perſonnes qui l'ont ſervi dans celui-ci : pluſieurs de ſes domeſtiques, ſes principaux Officiers & ſes femmes les plus chéries, ſont immolés ſur ſa tombe; & telle eſt la vénération qu'il a inſpirée, que toutes ces victimes vont avec joie à la mort, & regardent comme la diſtinction la plus honorable & la récompenſe la plus belle de leur fidélité (1) d'être choiſis pour accompagner leur maître au tombeau. Ainſi l'on voit établi chez les Natchez un deſpotiſme parfait avec tout ſon cor-

(1) Dumont, *Mémoire hiſt. ſur la Louſiane*, I, 175. Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 419, &c. *Lettr. édif.* 20, 106, 111.

tege de superstition, d'arrogance & de cruauté ; & par une singuliere fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré.

Dans les isles.

A Hispaniola, à Cuba & dans les grandes isles, les Caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef, & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les Caciques étoient distingués par des ornements particuliers ; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandements

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. I*, *c.* 16, *Lib. III*, *c.* 44, *p.* 88. *Vie de Colomb*, *Chap.* 32.

comme les oracles du Ciel, & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent, l'autorité des Caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une Province du nouveau Royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différents arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie, & les droits en étoient maintenus par des loix, transmises par tradition, & observées avec un grand soin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une maniere convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison

---

(1) Piedrahita, *Hist. de las Conquistas del Nouv. Reino de gran. p.* 46.

de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différents crimes, & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de Monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des Officiers de différents grades, & il ne paroissoit jamais en public sans une suite nombreuse : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une espece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en-avant pour faire nettoyer la route de son passage, & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit sur les taxes & sur les présents qu'il recevoit du peuple, pour qui ce Prince étoit un objet de vénération si imposant, que personne n'osoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage

(1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus, moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit déja soumis à une sorte de police, & qui avoient des Caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Cause de ces variétés.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si, d'un autre côté, l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture

---

(1) Herrera, *dec.* 6, *Lib. I*, *c.* 2, *Lib. V*, *c.* 56. Piedrahita, *c.* 5, *p.* 25, *&c.* Gomara, *Hist.* *c.* 72.

l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténebres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissements. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant, ni des relations des Espagnols, ni des traditions même des habitants; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déja perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride, ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problême. Les actions des hommes sont si compliquées, qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particuliere

qu'on leur voit prendre. Quoique le defpotifme ne fe trouve en Amérique que fous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoifinent, j'ai déja obfervé que ces pays font habités par différentes tribus, dont les unes jouiffent d'une grande liberté, & les autres ne font foumifes à aucune efpece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitants des ifles les rendoient tellement incapables des fentiments & des efforts néceffaires pour refter dans l'indépendance, qu'il feroit inutile de chercher quelqu'autre caufe de leur lâche foumiffion à la volonté d'un chef. La fervitude des Natchez & des habitants de Bogota femblent avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, réfidant conftamment dans le même lieu. La chaffe n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroiffent pas avoir compté fur cette reffource pour en faire un moyen de fubfiftance. Les uns & les autres avoient fait affez de progrès dans l'agriculture &

dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déja des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes personnels; le desir de la prééminence excite les entreprenants : les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs supérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile, & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui, dans tous les degrés de la société, abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Quiconque sait manier cet instrument redoutable est sûr de dominer sur son

espece. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les Caciques des isles pouvoient faire parler comme il leur plaisoit, leur *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interposition & en leur nom qu'ils imposoient des tributs & des charges sur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal ministre, ainsi que le représentant du Soleil qu'ils adoroient. Le respect que le peuple de Bogota avoit pour ses Monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du Royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austere, & avec des cérémonies particulieres, propres à inspirer à ses sujets la plus haute opinion de la sainteté de son caractere & de la dignité de sa place (2). Ainsi la superstition, qui, dans les premiers périodes de la société, est entiérement inconnue, ou

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *c.* 3.
(2) Piedrahita, *p.* 27.

qui épuiſe toute ſa force en pratiques vaines & puériles, avoit déja pris un empire marqué ſur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civiliſation; ainſi c'étoit déja le principal inſtrument qui avoit ſervi à plier leur ame à une ſervitude prématurée; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit ſoumis à un deſpotiſme preſqu'auſſi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

V. Après avoir examiné les inſtitutions politiques des peuples ſauvages en Amérique, notre attention ſe porte naturellement ſur leur art de faire la guerre; c'eſt-à-dire, ſur les moyens qu'ils ont imaginés pour la ſûreté & la défenſe nationale. Les petites tribus diſperſées ſur ce continent ſont non-ſeulement indépendantes & iſolées, mais ſe trouvent engagées dans des hoſtilités perpétuelles les unes avec les autres (1). Art de la guerre.

(1) Ribas, *Hiſt. de los Triumf. p.* 9.

Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un ſeul individu leur ſoit étrangere, les Américains les plus groſſiers connoiſſent le droit que chaque communauté a ſur ſes propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autoriſant le poſſeſſeur à repouſſer par la force toute uſurpation des tribus voiſines. Comme il eſt de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrein de chaſſe, ils défendent avec une attention jalouſe cette propriété nationale; mais comme en même-temps leurs territoires ſont fort étendus, & que les limites n'en ſont pas exactement fixées, il s'éleve des ſujets innombrables de querelles qui rarement ſe terminent ſans effuſion de ſang. Même dans cet état ſimple & primitif de la ſociété, l'intérêt eſt une ſource de diſcorde, qui ſouvent oblige les tribus ſauvages à prendre les armes, pour repouſſer ou punir ceux qui font des incurſions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur ſubſiſtance.

Mais l'intérêt n'eſt pas le motif le plus fréquent ni le plus puiſſant des hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les nations ſauvages. Il faut en chercher la principale cauſe dans cette paſſion de vengeance qui brûle dans le cœur des ſauvages avec tant de violence, que le beſoin de la ſatisfaire peut être regardé comme le caractere diſtinctif des hommes dans l'état qui précede la civiliſation. Des circonſtances très-puiſſantes, ſoit dans la police intérieure des tribus ſauvages, ſoit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une paſſion ſi funeſte à la tranquillité générale. Lorſqu'on laiſſe à chaque individu le droit de venger ſes injures de ſes propres mains, toute offenſe eſt reſſentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animoſité implacable. Le temps ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il eſt rare qu'elle ne ſoit pas à la fin expiée par le ſang de l'agreſſeur. Les nations ſauvages ſont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées,

Leur motif pour faire la guerre.

Eſprit de vengeance.

& animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés, chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre, & devient bientôt une espece de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance, & sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui entre de grands Etats se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets ; mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins, il éclate avec un surcroît de fureur (1).

De-là la férocité de leurs guerres.

(1) Boucher, *Hist. Nat. de la Nouv. Fr. p.* 93.

Lorſque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieuſement une guerre; mais les ſauvages ne ſont ſatisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui eſt l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hoſtilités, c'eſt avec la réſolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, & de pourſuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le deſir de la vengeance eſt le premier & preſque le ſeul principe qu'un ſauvage ſonge à inculquer dans l'ame de ſes enfants (2). Ce ſentiment croît avec eux à meſure qu'ils avancent en âge; & comme leur at-

Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 215-251. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204. Creuxii, *Hiſt. Canad. p.* 72. Lozano, *deſ. del gran Chaco*, 95. Hennepin, *Mœurs des Sauv.* 40.

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 251. Colden, I, 108, II, 126. Barrere, *p.* 170-173.

(2) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 326. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 236. Lozano, *Hiſt. de Parag. I*, 144.

tention ne ſe porte que ſur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les paſſions ſont diſſipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce deſir de vengeance qui s'empare du cœur des ſauvages, reſſemble plutôt à la fureur d'inſtinct des animaux qu'à une paſſion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un Sauvage eſt bleſſé par haſard par une pierre, il la ſaiſit ſouvent par un tranſport de colere, & tâche d'appaiſer ſur elle ſon reſſentiment en la briſant (1). S'il eſt bleſſé d'une fleche en combattant, il l'arrache de ſa bleſſure, la rompt avec ſes dents, & la jette en pieces ſur la terre (2). A l'égard de ſes ennemis, la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette paſſion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne ſait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

---

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 190.

(2) Ibid. 208. Herrera, *dec.* 1, *Lib. VI*, c. 8.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissants de leur éloquence martiale. » Les os de nos concitoyens, » disent-ils, sont encore exposés sur » la terre. Leur lit ensanglanté n'a » pas encore été nettoyé. Leurs es- » prits crient contre nous; il faut » les appaiser. Allons & dévorons » ceux qui les ont massacrés. Ne » restez pas plus long-temps dans » l'inaction sur vos nattes; levez la » hache; consolez les esprits des » morts, & dites-leur qu'ils vont être » vengés (1) "

Echauffés par ces exhortations, les

Perpétuité des guerres.

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 216-217. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204.

jeunes ſauvages ſe ſaiſiſſent de leurs armes avec un tranſport de fureur; entonnent la chanſon de guerre, & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers raſſemblent ſouvent de petites troupes, & vont attaquer une tribu ennemie ſans conſulter les chefs de la bourgade. Un ſeul guerrier, par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, ſe met quelquefois ſeul en campagne, & fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre & tuer quelques ennemis (1). Les exploits d'un guerrier dans ces excurſions ſolitaires, forment ſouvent la partie principale de l'hiſtoire d'une campa-

(1) » J'ai connu des Indiens, dit un Auteur fort inſtruit de leurs mœurs, qui, pour ſe venger, ont fait mille lieues à travers des forêts, des montagnes & des marais de roſeaux, expoſés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la ſoif. Leur deſir de vengeance eſt ſi violent, qu'il leur fait mépriſer tous ces dangers, pourvu qu'ils ayent le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'appaiſer les ombres irritées de leurs parents maſſacrés ". *Adair*, *Hiſt. of Amer. Indians*, *p.* 150.

gne Américaine (1), & les chefs se prêtent à ces saillies irrégulieres du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial, & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (2). Mais lorsqu'il s'éleve une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent ; ils exposent leurs opinions dans des discours solemnels ; ils pesent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés ; quelquefois même on prend l'avis des femmes (3). Si la

(1) Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie*, *t. I*, *p.* 297, *&c. Colden's Hist. of five nations*, *p.* 125.

(2) Bossu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215 Hennepin, *Mœurs des Sauv.* 41. Lafitau, II. 169.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 215-268. Biet, 367-380.

décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, & il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre: la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de sa conduite, & il ne s'engage à servir que de sa pure volonté (1).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différents des principes qui reglent celles des nations civilisées, sont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance durant de longs voyages, à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de pré-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* 217-28.

voyance & d'induſtrie que ne peuvent en faire des ſauvages. Leurs armées ne ſont point embarraſſées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ſes armes une natte & un petit ſac de maïs, & c'eſt ce qui forme tout ſon équipage militaire. Quand ils ſont encore à une certaine diſtance des frontieres du pays ennemi, ils ſe diſperſent dans les bois, & vivent du gibier qu'ils tuent & des poiſſons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils raſſemblent toutes les troupes, & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le ſurprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ſes guerriers. Comme la chaſſe & la guerre ſont leurs ſeules occupations, ils y portent le même eſprit & les mêmes ruſes. Ils ſuivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils employent dans la guerre ces moyens que prend le chaſſeur pour découvrir ſa proie, cette adreſſe à ſe tenir caché près des

lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper, & qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi, ils s'avancent jusques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds; & pour mieux se cacher, ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence, & massacrent les habitants qui veulent fuir les flammes. S'ils esperent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques prisonniers, qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvements sont découverts, ils pensent

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 237-238. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 59.

alors que le parti le plus ſage eſt de ſe retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorſqu'il eſt ſur ſes gardes, & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le ſuccès le plus brillant paroît une défaite au chef s'il l'a acheté par une perte conſidérable de ſes compagnons (1), & jamais il ne ſe glorifie d'une victoire ſouillée de leur ſang (2). La mort même la plus honorable ne ſauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

---

(1) La vie d'un chef qui échoue dans une expédition eſt ſouvent en danger, & il eſt toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ſes exploits antérieurs. *Adair*, *p.* 388. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 248.

(2) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III.* 238, 307. Biet.

(3) Charlevoix III, 376.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, eſt généralement connue, j'ai fondé principalement mes obſervations ſur les témoignages des Auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un Miſſionnaire judicieux nous a donné une deſcription des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations reſſemblent parfaitement à

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montroient toutes plus de ruse que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de

---

celles des Iroquois. » Presque tous ces Indiens sont antropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagêmes qu'ils employent pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere le moment de fondre sur eux sans s'exposer ; ils ont sans cesse des espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à quelques Espagnols, que, par des secrets magiques, ils prenoient la forme de quelqu'animal, pour observer ce qui se passoit chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux armés ". *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano*, p. 78. *Hist. génér. des voyages*, t. XIV, p. 75.

leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques Auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains, & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse : (1) mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais qu'ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelqu'autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (2). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit, & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse, & sa con-

---

(1) *Recherch. Philos. sur les Améric. I*, 115. *Voy. de March. IV. p.* 410.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauv. II*, 248 - 249. Charlevoix, *Nouv. Fran. III*, 307.

ſervation le premier objet du Gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puiſſantes de l'Europe, ſi elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en mépriſant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entiérement par des maximes ſi peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus aſſez nombreuſes pour être en état d'agir avec des forces plus conſidérables, & de ſoutenir des pertes ſans un affoibliſſement ſenſible, les opérations militaires des Américains reſſembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Bréſiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes aſſez conſidérables pour mériter le nom d'armée. Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées, & diſputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui ſemble naturelle à des hommes qui ne ſont la guerre que pour exterminer leur ennemi, ſans demander ni faire de quar-

tier (1). Dans les puissants Empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées, & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

---

(1) Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puissante du Brésil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples : » Ego cum gallo altero, *dit-* » *il*, paulò curiosius, magno nostro periculo » (si enim ab hostibus capti aut læsi fuissemus, » devorationi fuissemus devoti), barbaros nos- » tros in militiam euntes comitari volui. Hi, » numero 4000 capita, cum hostibus ad littus » decertarunt, tantâ ferocitate, ut vel rabidos » & furiosos quosque superarent. Cùm primùm » hostes conspexere, in magnos atque editos » ululatus perruperunt. Hæc gens adeo fera » est & truculenta, ut tantisper dum virium » vel tantillum restat, continuo dimicent, » fugamque numquam capessant. Quod à na- » turâ illis inditum esse reor. Testor interea » me, qui non semel, tum peditum tum equi- » tum copias ingentes in aciem instructas hic » conspexi, tantà nunquam voluptate viden- » dis peditum legionibus armis fulgentibus, » quantà tum pugnantibus istis perculsum fuis- » se. *Lery*, *Hist. Navigat. in Brasil*, *ap. de Bry*, » *t. III*, *p.* 207, 208, 209 ".

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune discipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention ſoient les qualités les plus néceſſaires, par-tout où la guerre ſe fait par la ruſe & par les ſurpriſes; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adreſſe, c'eſt une choſe très-remarquable que lorſqu'ils entrent en campagne, ils prennent rarement les précautions les plus eſſentielles pour leur ſûreté. Telle eſt la difficulté de ſoumettre les ſauvages à la ſubordination, & de les faire agir de concert; telle eſt leur préſomption & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, que preſque jamais on ne peut les obliger à ſuivre les ordres & les conſeils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune ſentinelle autour des lieux où ils ſont campés. Souvent après avoir fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre l'ennemi, ils ſont ſurpris eux-mêmes, & égorgés dans le ſommeil profond où ils ſe plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

(1) Charlevoix, III, 136.

Mais si malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité ; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage (1), & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monuments, non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public (2). Ils employent plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils esperent la faire sans

(1) Les Américains, ainsi que les autres peuples sauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée ; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano*, *p.* 79.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *t.* 2, *p.* 256.

être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, & ils les traitent même avec quelqu'humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes, s'assemblent : ils se rangent en deux lignes, & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des concitoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive,

(1) Lahontan, II, 184.

cessive succedent, à ces premiers cris de joie & de vengeance ; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare (1). Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort, pour assouvir la vengeance des vainqueurs ; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux, sont conduits aux cabanes de ceux dont les parents ont été tués. Les femmes les attendent à la porte ; & si elles les reçoivent, leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille, & placés suivant leur ma-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 241. Lafitau, *Mœurs des Sauv. II.* 264.

niere de s'exprimer, ſur la natte du mort. Ils prennent ſon nom, ſon rang, & ſont traités avec la tendreſſe que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais ſi par un caprice, ou par un reſte de deſir de vengeance, les femmes refuſent de recevoir le priſonnier qui leur eſt offert, ſon arrêt eſt prononcé, & il n'eſt aucun pouvoir qui puiſſe le ſauver de la torture & de la mort.

Indifférence des priſonniers ſur leur ſort.

Les priſonniers quand leur ſort eſt encore incertain, vivent comme s'ils étoient abſolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouiſſoient du ſort le plus tranquille, & comme ſi aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent ſans changer de viſage l'arrêt fatal qu'on leur prononce, ſe préparent à le ſubir en hommes, & entonnent la chanſon de mort. Les vainqueurs s'aſſemblent comme à une fête ſolemnelle, réſolus à mettre le courage des patients aux plus cruelles épreuves. C'eſt alors que l'on voit une ſcene dont la deſcription doit glacer d'hor-

reur tous ceux que des inſtitutions douces ont accoutumés à reſpecter l'homme, & à s'attendrir à l'aſpect de ſes ſouffrances. Le priſonnier eſt lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui ſont préſents, hommes, femmes, enfants, tous fondent ſur lui comme des furies. On employe contre ce malheureux toutes les eſpeces de torture que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges ; d'autres les coupent en morceaux avec des couteaux ; d'autres ſéparent la chair des os, ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent enſuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinements de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des ſouffrances; & telle eſt leur ingénieuſe barbarie, qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils ſeroient mortels; ils prolongent pendant pluſieurs jours les tourments de leur victime. Cet in-

fortuné au milieu de toutes ses souffrances, chante d'une voix ferme la chanson de mort, célebre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parents & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, & excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourments par une mort volontaire, est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de foiblesse, est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentiments, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourments que la nature humaine ne sembleroit pas être capable de supporter.

(1) De la Potherie, II, 237, III, 481.

» Laissez-là, " disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau, » laissez-là vos coups de cou-» teau, & faites-moi mourir par le » feu, afin que par mon exemple » j'apprenne à ces chiens, vos alliés » d'au-delà des mers, à souffrir com-» me des hommes (1) ". Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquents parmi les guerriers Américains, au-lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis, & les porter à de nouveaux actes de cruauté (2). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par les tuer de son poignard, ou de sa massue (3).

A ces scenes barbares en succe-

---

(1) Colden, *Hist. of five nations*, I, 200.

(2) *Voy. de* Lahontan, I, 236.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 243, *&c.* 385. Lafitau, *Mœurs*, II, 365. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 73. Hennepin, *Mœurs des Sauv. p.* 64, *&c.* Lahontan, I, 233, *&c.* Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, *&c.*

dent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde, la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (1), dans plusieurs des isles (2), & dans différents cantons de l'Amérique septentrionale (3). Dans les pays de l'Amérique, où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettres édif.* 23, 341. Piso, 8. La Condamine, 84-97 Ribas, *Hist. de los Triunfos*, 473.

(2) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad. p.* 18. Dutertre, II, 405.

(3) Dumont, *Mém.* I, 254. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* I, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

été tellement connu, que l'idée en eſt incorporée dans les formules même du langage. Lorſque les Iroquois veulent exprimer la réſolution qu'ils ont priſe de faire la guerre à une nation ennemie, ils diſent : *Allons & mangeons cette nation.* S'ils ſollicitent le ſecours d'une tribu voiſine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (1).

---

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 208-209. *Lettr. édif.* 23, *p.* 277. De la Potherie, II, 298.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. » Je vais en guerre venger la mort de mes freres : je tuerai, j'exterminerai, je ſaccagerai, je brûlerai mes ennemis; j'amenerai des eſclaves; je mangerai leur cœur, je ferai ſécher leur chair, je boirai leur ſang, j'apporterai leur chevelure, & je me ſervirai de leurs crânes pour en faire des taſſes ". *Nouv. voy. aux Indes occid. par M. Boſſu, in-*12, *t. I, p.* 115, *note.*

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le nombre des Indiens a conſidérablement diminué, ils ne mettent preſque plus aucun de leurs priſonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus ſage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces ſcenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui ſi rarement, que des Miſſionnaires & des Négocians qui ont demeuré long-temps parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus groſſieres & les moins civiliſées : le principe qui y a donné naiſſance eſt ſi profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle ſubſiſtoit au Mexique, l'un des Empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitants plus doux encore de l'Empire du Pérou. Ce n'étoit point la diſette des aliments & les beſoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à ſe nourrir ainſi de leurs ſemblables. Dans aucun pays, la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les mépriſes de quelques voyageurs qui ayent pu faire croire que certains peuples en faiſoient un des moyens ordinaires de leur ſubſiſtance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1) ; mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les

---

(1) Biet, 383. Blanco, *converſion de Piritu*, p. 28. Brancroft, *Nat. Hiſt. of Guiana*, d. 259, &c.

prisonniers qu'ils avoient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (1). Les femmes & les enfants n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une premiere incursion en pays ennemi (2).

Les peuples de l'Amérique méri-

(1) Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits pour conserver leur propre vie à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient; ce qui parut si révoltant aux Indiens, accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. t. II, p.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, c.* 14, *p.* 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico, les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes, *Bern. Diaz del Castillo, Conquist. de la Nouv. Espagna, p.* 156.

(2) Biet, 382. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *Descript. de Surinam*, I, 54.

dionale assouvissent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voyent arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitants de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (1); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoye même de belles & jeunes femmes pour les soigner & les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble; le captif est amené en grande solemni-

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 123.

té; il voit les préparatifs du ſacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend ſon ſort avec une fermeté inébranlable, & un ſeul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de ſon corps, & l'apprêtent pour le feſtin. Elles teignent leurs enfants de ſon ſang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu ſe réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des tranſports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaiſir de manger le corps d'un ennemi maſſacré, comme le plaiſir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet uſage eſt établi, les priſonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne ſont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le ſont chez les peuples moins familiariſés avec ces horribles feſtins (2).

---

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 128, *&c.* Lery, *ibid.* 210.

(2) On trouve pluſieurs exemples ſinguliers

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez des nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la supériorité des talents ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts &

de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, Officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry*, *t. III*, *p.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura longtemps dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers. *De Bry*, *t. III*, *p.* 210. Un Auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. t. IV*, *p.* 129-4, *&c.*

audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit & les maximes de la guerre sont très-différents, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurcissent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à souffrir sans se plaindre les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nuds, & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon (1). Lorf-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III; 307.

qu'un jeune homme eſt admis à la claſſe des guerriers, ou lorſqu'un guerrier eſt élevé à la dignité de Capitaine ou de chef, on les ſoumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne ſont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de ſe montrer en état d'attaquer, mais capables de ſouffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ſi un guerrier aſpire au rang de Capitaine, il eſt obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots hermites. Les chefs s'aſſemblent enſuite; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, ſi vigoureuſement appliqués, que tout ſon corps en eſt couvert de plaies; & s'il donne le moindre ſigne d'impatience ou même de ſenſibilité, il eſt deshonoré & rejetté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la conſtance du candidat eſt ſoumiſe à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette ſur lui une mul-

titude innombrables de fourmis vénimeuses, dont la morsure cause des douleurs très-vives, & produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac; & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudroit qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complétement le degré de mérite qu'on attend de lui; il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac, & on le couvre de feuilles de palmier: on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en sent la chaleur, & qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & presqu'étouffé, il est obligé de montrer la même patience & la même insensibilité. On en voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté; mais ceux qui

le ſubiſſent avec applaudiſſement ; reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité, & ſont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans les occaſions les plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique ſeptentrionale, le noviciat d'un guerrier n'eſt ni auſſi rigoureux, ni ſoumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que ſa patience & ſon courage ont été éprouvés par le feu, par des coups, & par des inſultes plus intolérables encore pour des ames fieres (2).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourments les plus cruels, a porté quelques Auteurs à croire que, par une ſuite de la foibleſſe particuliere de leur conſtitution, ils ont moins de ſenſibilité que les autres hommes ;

---

(1) Gumilla, II, 286, *&c.* Biet, 376, *&c.*
(2) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 219.

de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche, sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance, & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la Philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable, comme la principale distinction de l'homme, & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur, sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi lors-

que tous les motifs qui peuvent agir avec force ſur l'ame d'un Sauvage, ſe réuniſſent pour lui faire ſouffrir le malheur avec dignité, on le verra ſupporter des tourments qui paroiſſent au-deſſus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occaſions où le courage des Américains n'eſt pas excité par les idées qu'ils ſe ſont faites de l'honneur, ils ſe montrent auſſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ail-

(1) Quoique j'aye ſuivi touchant cette apathie des Américains l'opinion qui paroît être la plus raiſonnable, & qui ſe trouve appuyée par l'autorité des Auteurs les plus reſpectables, il y a cependant des Ecrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes ſur ce ſujet. D. Antonio Ulloa, dans un Ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la conſtitution phyſique des Américains, les rend moins ſenſibles à la douleur que le reſte des hommes. Il en trouve pluſieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils ſouffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas*, *p.* 313, 314. Des Chirurgiens ont fait les mêmes obſervations dans le Bréſil. Un Indien, diſent-ils, ne ſe plaint jamais de la douleur, & ſouffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe ſans pouſſer le moindre ſoupir. *MS. entre les mains de l'Auteur.*

leurs, cette fermeté dans les souffrances, pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture; leur foiblesse & leurs plaintes completent alors le triomphe de leurs ennemis, & réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens (1).

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le temps de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées, ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources; tous les habitants du district exposé à cette invasion, sont for-

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 248-385. De la Potherie, III, 48.

cés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister, & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelqu'intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés, & ont à la fin disparu ; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui, par cet expé-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 202-429. Gumilla, II, 227.

dient, préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance, & ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (1), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs anciens concitoyens. Un changement si subit & si contraire à un des sentiments les plus puissants que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violen-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 255. Lafitau, II, 308.

tes & si profondément enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut point avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu & ses parents le regardent comme mort (1). Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi; & s'il revenoit avec cette tache à

---

(1) Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers temps de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, » tum decessisse videtur cum » captus est ". *Digest. Lib. XLIX*, *tit.* 15, *c.* 18. Dans la suite, lorsque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgents sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus postliminii. Heinecii*, *juris civ. sec. ord. Pand. t. II*, *p.* 294. Les mêmes idées se trouvent chez les Negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voy. du Chev. de Marchais*, *t. I*, *p.* 369.

ſon honneur, ſes plus proches parents ne le recevroient pas, & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoiſſent (1). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorſqu'un priſonnier revenoit parmi les ſiens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert ſon pays en le mettant à mort ſur le champ (2). Le malheureux priſonnier ſe voyant donc proſcrit de ſa patrie, & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement briſés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagements avec des étrangers, qui non-ſeulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite reſſemblance des mœurs parmi les nations ſauvages facilite & complete cette union, & rien n'empêche un priſonnier de tranſporter non-ſeulement ſes ſervices, mais même ſon affection, à la communauté dans le ſein de laquelle il vient d'être reçu.

(1) Lahontan, II, 185.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 16, *p.* 173.

Ils sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage, & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événements futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné; mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les Péruviens

(1) Les naturels du Chily, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale

viens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allerent assaillir les différentes Provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage, ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages les empêchoient de se réunir pour

trionale puissent, pour la plupart, changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre, & ne s'écartent point de leur systême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chily ressemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie. *Ovallès, Relation of Chili. Churchill's coll. t. III, p. 71. Lozano, Hist. del Parag. t. I, p. 144, 145.*

former un plan de défenſe commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aiſé de les ſubjuguer toutes.

Arts des Améri-cains.

VI. Si les arts des peuples groſſiers qui ne connoiſſent point l'uſage des métaux, méritent qu'on y faſſe quelqu'attention, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſervent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier ſentiment de peine qu'un ſauvage peut éprouver, doit naître de la maniere dont ſon corps eſt affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat ſous lequel il vit; ſon premier ſoin ſera donc de chercher à ſe garantir contre cet inconvénient.

Vète-ments & parure.

Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples ſauvages n'avoit des habillements. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelqu'indécence à ſe montrer entiérement nud (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air, &

(1) Lery, *Navigat. ap. de Bry*, III, *p.* 164. *Vie de Colomb*, *c.* 24. Venegas, *Hiſt. of Californ. p.* 70.

que leur extrême indolence leur faisoit éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitants des iſles & une grande partie de ceux du continent, reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds, ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornements, & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (1). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes; ils paſſoient beaucoup de temps, & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la parure eſt devenue un art très-

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettr. édif.* 20·223.

compliqué, doit se trouver circonscrite dans un cercle très-étroit, & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des Sauvages nuds; aussi ces peuples ne se contentent pas de ces simples ornements dont nous avons parlé ; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit universelle chez les tribus les plus grossieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône ; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfants par ces efforts violents & absurdes pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous

---

(1) Oviedo, *Hist. Lib.* III, *c.* 5. Ulloa, I, 329. Labat, *voy.* II, 72. Charlevoix, III. Gumilla, I, 197. Acugna, *Relat. de la riv. des Amaz.* II, 83. Lawson's, *Voy. to Carolina*, *p.* 33.

ces moyens que les Américains prenoient, ſoit pour orner leurs perſonnes ou pour changer leurs formes naturelles, ils ſemblent s'être moins propoſé de plaire ou de s'embellir, que de ſe donner un air plus impoſant & plus redoutable. Leur goût de parure ſe rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux ſexes une ſubordination ſi marquée, qu'elle éteignoit juſqu'au deſir de ſe paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-deſſous de lui de ſe parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme ſon eſclave. C'étoit lorſqu'un guerrier ſe propoſoit d'être admis au Conſeil de ſa nation, ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ſes plus beaux ornements, & qu'il paroit ſa perſonne avec le plus de recherche & de ſoin (1). Le vêtement parure des femmes étoit très-ſimple & peu varié; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant

(1) Wafer's, *Voy. p.* 142. Lery, *ap. de Bry*, III, 167. Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 216-222.

étoit réſervé aux hommes. Dans pluſieurs tribus, les femmes étoient obligées de paſſer chaque jour une grande partie de leur temps à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur reſtoit pas le loiſir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes aſſez hautaine pour mépriſer les femmes, ou aſſez inſenſible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir pareſſeuſes & négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur paſſion favorite, eſt particuliérement réſervé à l'autre ſexe (1). C'étoit tout à la fois la diſtinction du guerrier & une de ſes plus ſérieuſes occupations (2). Un uſage des Américains qui, au premier coup d'œil, paroît très-

---

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 278-327. Lafitau, II, 53. Kalm, *Voy. en Amériq.* III, 273. Lery, *ap. de Bry*, III, 169. Purchas, *pilgr.* IV, 1287. Ribas, *Hiſt. de los triunfos*, 472.

(2) Herrera nous en a donné un exemple ſingulier. A Yucatan, les hommes ſont ſi ſoigneux de leur parure, qu'ils portent par-tout avec eux des miroirs, qui, ſans doute, ſont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*Decad. IV*, *Lib. III*, *c.* 8), & dans leſquels ils aiment beaucoup à ſe regarder ; mais les femmes n'en font jamais uſage. *Decad.* 4, *Lib. X*,

ſingulier & très-biſarre, n'eſt qu'un moyen ingénieux que leur ſagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvénients de leur climat, ſouvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'uſage des vêtements ſont dans l'uſage d'oindre leur corps avec de la graiſſe d'animaux, des gommes viſqueuſes & des huiles de différente eſpece. Ils arrêtent par-là cette tranſpiration ſurabondante, qui, ſous la zone torride, épuiſe la force de la conſtitution, & abrege la durée de la vie humaine; ils ſe garantiſſent en même-temps contre l'exceſſive humidité qui regne pendant la ſaiſon des pluies (1).

---

c. 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers diſtingués à qui il ſoit permis de percer leurs levres, & d'y porter des pierres, ou d'orner leurs têtes de plumes. *Decad.* 7, *Lib. IX*, *c.* 4. Quoique le Royaume du Pérou fût très-civiliſé, il y avoit cependant des Provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du ſoin de la culture & des travaux domeſtiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornements dont les hommes ſe paroient avec complaiſance. *Zarate*, *Hiſt. de Peru*, *t. I*, *p.* 15, 16.

(1) J'ai haſardé d'appeller cette méthode

Ils mêlent aussi en certains temps différentes couleurs avec ces substances onctueuses, & couvrent leurs corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis, non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil ; mais l'odeur ou le goût de ce mêlange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, sur-tout dans les climats chauds, & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entiérement nuds (1).

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage est de se former quelqu'habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour, & une retraite pour la

---

d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nuds. *Gumilla*, *Hist. de l'Orénoque*, *t. I*, *p.* 191.

(1) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190-202. Bancroft, *Nat. Hist. of Guyana*, 81-280.

nuit. Le guerrier ſauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui eſt lié avec ſes idées de dignité perſonnelle, tout ce qui a quelque rapport à ſon caractere militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paiſible & inactive. Ainſi quoiqu'il ſe montre fort recherché ſur ſa parure, il ne fait guere d'attention à l'élégance ou à la commodité de ſon habitation. Les peuples ſauvages, trop éloignés encore de cet état de civiliſation où la maniere de vivre eſt régardée comme une marque de diſtinction, ne connoiſſant aucun de ces beſoins qui ne peuvent ſe ſatisfaire que par différents genres d'induſtrie, reglent la conſtruction de leurs maiſons d'après leurs idées bornées du pur néceſſaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore ſi groſſiers & ſi peu éloignés de la ſimplicité primitive de la nature, qu'ils n'avoient aucune eſpece de cabane. Dans cet état, ils ſe mettent à l'abri de l'ardeur du ſoleil ſous des arbres touffus, & la nuit ils ſe forment un couvert de branches & de

feuilles (1). Dans le temps des pluies, ils se retirent sous des abris formés par la nature, ou creusés de leurs propres mains (2). D'autres qui n'ont point de demeure fixe, & qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un temps dans

(1) On trouve dans la Province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres suppléent au reste par les différentes productions spontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les temps pluvieux, ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout, & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espece de capuchon, qui, semblable à un auvent, reçoit la pluie, & les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les temps chauds, ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlants du soleil. Pour se préserver du froid, ils font de grands feux, autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triumphos de Nuestra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas*, *p.* 7, *&c.*

(2) *Lettr. édif.* II, 176. V, 273. Venegas, *Hist. of Californ.* I, 176. Lozano, *Descript. del gran Chaco*, *p.* 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *Nat. Hist. of Guiana*, 277.

des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitants de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrein, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres, & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (1). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus industrieux, & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossiere : c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient si basses, qu'on ne pouvoit

(1) Gumilla, I, 225. Herrera, *dec.* 1, *Lib.* IX, *c.* 6. Oviedo, *sommar*, *p.* 53, C.

y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre, ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans fenêtres, & le toît étoit percé d'un grand trou par où sortoit la fumée.

Il seroit au-dessous de la dignité de l'histoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails circonstanciés de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier, & qu'il jette du jour sur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maisons assez grandes pour y loger quatre-vingts ou cent personnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient ensemble sous le même toît (1), souvent autour d'un feu com-

(1) Ces maisons ressemblent à des granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent personnes habitent ensemblent. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilg. vol. IV. p.* 12, 63, *ibid*, 1291. Les maisons des Indiens, dit M. Barrere, ont l'air d'une extrême pauvreté, & sont une image parfaite des premiers temps..... Toutes ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties ou sur une hauteur, ou au bord de quelque riviere,

mun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété, ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, où chacun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſinguliere d'habitation chez les Américains peut donc être conſidérée non-ſeulement comme l'effet de la communauté des biens qui ſubſiſtoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un

---

pêle mêle & ſans aucun ordre, forment un aſpect des plus triſtes & des plus déſagréables. On n'y voit rien que de hideux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant. Le ſilence même qui regne dans tous ces endroits, & qui n'eſt interrompu quelquefois que par le bruit déſagréable des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable d'inſpirer que de la frayeur. *Nouvelle relat. de la France équin. p.* 146, 147.

tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une ſenſibilité prompte à s'allarmer, ils n'auroient pas expoſé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naiſſoient de ce mêlange des différents ſexes. On ne peut s'empêcher en même-temps d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations, où des familles nombreuſes ſont ainſi entaſſées; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui, dans une ſemblable ſituation, puiſſent éviter le tumulte & les animoſités (1).

Après avoir pourvu à ſon vêtement & à ſon habitation, le Sauvage doit ſentir la néceſſité de ſe faire des armes convenables pour attaquer ou repouſſer un ennemi; c'eſt un objet qui a exercé de bonne heure l'induſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés. Les premieres armes offen-

---

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane*, *p.* 65. Lafitau, *Mœurs*, *&c.* II, 4. Torquemada, *Monarq.* I, 227. Joutel, *Journ. Hiſt.* 217. Lery, *Hiſt. Braſil*, *ap. de Bry.* III, 238. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 67.

ſives furent, ſans doute, celles que le haſard préſenta, & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelqu'animal, ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres; mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance : l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils ayent imaginée pour cet objet; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitants de toutes les parties du globe. Il eſt cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus aſſez dépourvues d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui pa-

(1) Piedrahita, *Conq. del nuevo reyno*, 9-12.

roissoient ne connoître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc, & dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, étoit peu connue des habitants de l'Amérique septentrionale (1), ou des isles; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (2). Les naturels de quelques Pro-

---

(1) *Naufr. de Alv. Nun. Cabeca de Vaca, c. X, p.* 12.

(2) Piedrahita, *p.* 16.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec une force extraordinaire sans se servir d'arcs. " Ils font usage d'une *sarbacane*, par le moyen de laquelle ils soufflent une fleche à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un roseau naturel & creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un bon pouce; & pour que la fleche puisse atteindre à un si grand éloignement, à cause de sa grande légéreté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *sarbacane;* ce qui comprimant l'air, la fait sortir avec une rapidité surprenante, sans quoi il ne seroit pas possible de la faire traverser un si grand espace. Ces petites fleches sont toujours empoisonnées". *Fermin, Descript. de Surinam, t. I, p.* 55. *Bancroft's, Hist. of Guiana,*

vinces du Chily, & les Patagons qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long; & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse, qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (1).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre & la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (2). A l'égard de tous

p. 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette sarbacane.

(1) Ovalle, *relat. of Chili. Churchill. collect.* III, 82. Falkner's, *Descr. of Patag. p.* 130.

(2) Je pourrois en produire plusieurs exemples; mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. » Leurs arcs sont d'une construction fort ingénieuse, dit M. Ellis. Ils sont ordinairement composés de trois morceaux de bois, qu'ils savent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'est du sapin ou du melese, que les Anglois nomment en ce pays, genevrier, qu'ils employent communément pour cet usage; & comme ces bois

les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés, que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre, & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitants de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de

Maniere de cuire les aliments.

---

ne sont ni forts, ni élastiques, ils suppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur arc par-derriere, avec une espece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent leurs arcs dans l'eau ; ce qui faisant rétrécir les cordes, leur donne par-là plus d'élasticité, & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, & ils tirent avec une dextérité inconcevable. *Voyage de la Baie de Hudson*, t. *II*, p. 27, 28.

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 332.

leurs aliments. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe; car dans le premier état de société, les hommes ne connoissent d'autres moyens d'apprêter leurs aliments que celui de les faire griller sur le feu; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit encore connue (1). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'est la construc- Construction des canots.

(1) Le besoin est le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelqu'événement de leur histoire, ou à quelque cause particuliere de leur situation physique que nous ignorons. Les habitants de l'isle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du Sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu: ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voy. autour du monde, rédigés par Hawkesworth, t. II, p. 132-155, in-4°.*

tion de leurs canots. Un Esquimaux, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (1). Les naturels du Canada se hasardent sur leurs rivieres & sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & si légers, que deux hommes peuvent le porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (2). C'est dans ces fragiles bâtiments qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (3). Les habitants des isles & du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre; & quoique ces bâtiments paroissent lourds & mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité, que des Européens qui connoissent tous les progrès qu'a

(1) Ellis, *Voy. à la Baie d'Hudson*, 133.

(2) Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres. *Gosnol*, *Relat. des voy. à la Virgin. rec. de voy. au Nord*, *t. V*, *p.* 403.

(3) Lafitau, *Mœurs des Sauv.* II, 213.

faits la ſcience de la navigation, ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvements, & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre ſont aſſez grands pour contenir quarante ou cinquante perſonnes: les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (1). La forme, ainſi que les matériaux de ces différents bâtiments eſt très-bien adaptée au ſervice pour lequel ils ſont deſtinés; & plus on les examine avec ſoin, plus on admire le méchaniſme & la convenance de leur conſtruction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'induſtrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui ſe marque d'une maniere ſenſible. Ils commencent un travail ſans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & comme les enfants, s'en laiſſent aiſément diſtraire. Même dans les opérations qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & où les plus puiſſants

(1) Labat, *voy.* II, 91-131.

motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur, qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils employent quelquefois plusieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à pourrir de vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toît avant de finir l'autre (2). L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de temps; & ce qui, chez les nations policées, demanderoit à peine quelqu'effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espece peut être attribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie réguliere, le temps est de si peu d'importance, qu'ils n'y attachent aucun prix; & pourvu qu'ils

(1) Gumilla, II, 297.
(2) Borde, *Relat. des Caraïbes*, p. 22.

puiſſent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarraſſent jamais du temps qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils employent ſont ſi imparfaits, ſi peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiſte le plus habile & le plus induſtrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus ſimple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante, ou l'os de quelqu'animal : il n'y a que le temps qui puiſſe ſuppléer à ce défaut de moyens; mais c'eſt le tempérament flegmatique & froid, particulier aux Américains, qui rend ſur-tout leurs opérations ſi languiſſantes. Il eſt preſqu'impoſſible de les tirer de cette indolence habituelle; & à moins qu'ils ne ſoient engagés dans une expédition de guerre ou de chaſſe, ils paroiſſent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'eſt pas aſſez forte pour donner l'eſſor à cet eſprit inventif qui ſuggere des expédients pour abréger & faciliter le travail. Ils re-

viendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoissance de leurs instruments, & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains se remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'assiduité

(1) Ulloa nous en donne une preuve remarquable. » Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame; de sorte que pour fabriquer une piece de quelqu'une de ces étoffes, ils employent jusqu'à deux ans, ou même davantage. *Voy. au Pérou*, *t. I*, *p.* 336. Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane : *p.* 255. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité : *p.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas*, *t. III*, *p.* 1106, des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid. p.* 423.

duité au travail ; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minucieuſe; mais ils montrent peu d'invention, & toujours une grande lenteur. Malgré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce peuple prédomine; leurs mouvements ſont naturellement peſants, & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de temps & de travail (1).

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peuples Sauvages qui ait excité une plus grande curioſité que leurs opinions & leurs pratiques religieuſes ; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou repréſentées avec moins de fidélité. Les Prêtres & les Miſſionnaires ſont les perſonnes qui ont eu le plus d'occaſion de ſuivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civiliſées ; mais leur

(1) Ulloa, *Voy.* I, 335. *Lettr. édif.* 15-348.

esprit, prévenu des dogmes de leur propre Religion, & accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples, quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voyent les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, & le supposent instruit de principes & de faits dont il est impossible qu'il ait la connoissance. De-là quelques Missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes, d'une connoissance distincte des mysteres sublimes & des institutions particulieres du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoissoient la doctrine de

la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de ſon ſacrifice expiatoire, de la vertu de la croix, & de l'efficacité des Sacrements (1). On ſent que des guides ſi crédules & ſi peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choiſirons avec le plus grand ſoin nos autorités, il ne faut pas les ſuivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuſes des peuples Sauvages eſt enveloppée de difficultés particulieres, & il faut ſouvent s'arrêter pour ſéparer les faits qu'on rapporte d'avec les raiſonnements dont ils ſont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Pluſieurs Ecrivains pieux, plus frappés de l'importance du ſujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les ſentiments, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (2).

---

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen.* 122. Herrera, *dec.* 4, *Lib. IX*, *c.* 7, *dec.* 5, *Lib. IV*, *c.* 7.

(2) Le P. Lafitau, dans ſes *Mœurs des Sau-*

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le systême entier de la Religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumieres de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de curiosité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importants. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées, & le détail des superstitions locales.

Existence de Dieu.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernieres classes de la société, même chez les nations les plus éclairées & les plus civilisées, trouvera que leur systême de croyance leur a été communiqué par l'instruction, & n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale

---

vages employe 347 pages fastidieuses *in*-4°. pour le seul article de la Religion.

& presqu'unique est de s'assurer une subsistance, considere sans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loisir, ni la capacité d'entrer dans ces spéculations subtiles & compliquées, qui conduisent à la connoissance des principes de la Religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer, & que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de premiere nécessité; quand l'esprit n'est pas encore assez étendu pour se former des idées générales & abstraites; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre, & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de

l'univers. Par-tout où l'esprit a été étendu par la philosophie, & éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familiere, que nous ne réfléchissons guere combien cette idée est abstraite & profonde, & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la Religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un Être suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférents à ce spectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consument leurs jours, semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnoître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la Divinité, & les observateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils re-

connussent l'autorité d'un Dieu, & qu'ils s'occupassent à mériter ses faveurs (1). Ce n'est cependant que dant l'état de nature le plus simple

---

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill. coll.* II, 132. *Lettr. édif.* 2, 177. *id.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *Hist. des Antilles*, p. 468. Margrave, *Hist. in append. de Chiliensibus*, 286. Ulloa, *notic. Americ.* 335, &c. Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. to Guiana*. Purchas, *Pilgr. IV*, p. 1273. *Account of Brasil, by a Portuguese, ibid. p.* 1289. Jones's, *Journal*, p. 59.

J'ai renvoyé le Lecteur aux différents Auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa s'accorde avec tous les autres. » Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme Idolâtres, & je puis assurer avec vérité, que quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'Etre suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un Créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de leurs vertus, & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de Religion. *Ribas, triumphos, &c. p.* 16.

& lorſque les facultés intellectuelles de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain, naturellement formé pour la Religion, s'ouvre bientôt à des idées qui, lorſqu'elles ſont corrigées & épurées, ſont deſtinées à être une grande ſource de conſolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres inviſibles & puiſſants dans les uſages de pluſieurs tribus Américaines qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété. Ces notions ſont dans l'origine vagues & obſcures, & paroiſſent plutôt provenir d'un ſentiment de crainte pour des maux dont l'homme eſt menacé, que d'un ſentiment de reconnoiſſance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature pourſuit ſon cours avec une régularité conſtante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure ſans en rechercher la cauſe; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorſqu'il voit arriver des

événements auxquels il n'eſt point accoutumé, il en cherche les cauſes avec une curioſité active. Son entendement eſt incapable de les démêler; mais l'imagination, qui eſt une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuſe, décide ſans héſiter: elle attribue les événements extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres inviſibles, & ſuppoſe que le tonnerre, les tremblements de terre & les ouragans ſont leur ouvrage. On a trouvé chez pluſieurs nations groſſieres quelques idées confuſes d'une puiſſance ſpirituelle ou inviſible, dirigeant les fléaux naturels qui déſolent la terre & épouvantent ſes habitants (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie ſauvage ſont ſi mul-

(1) Le peuple du Bréſil étoit ſi effrayé du tonnerre, qui eſt fréquent & terrible dans ce pays, ainſi que dans d'autres parties de la zone-torride, que c'étoit non-ſeulement pour eux un objet de culte religieux; mais que le mot le plus expreſſif de leur langue pour déſigner la Divinité, étoit celui de *toupan*, dont ils ſe ſervent auſſi pour déſigner le tonnerre. *Piſo de Medec. Braſil*, p. 8. *Nieuhoff. Church. Coll.* t. II, p. 132.

tipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre foiblesse, de recourir à l'action d'une puissance & d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppprimes, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le Sauvage ne compte plus sur lui-même; il sent toute son impuissance, & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interposition de quelque bras invisible. Ainsi l'on trouve chez toutes les nations ignorantes, les premieres pratiques qui présentent quelques ressemblances avec des actes de Religion, qui n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale étoient des especes d'amulets ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de préserver de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance; ou bien on les regardoit comme des esprits tutélaires dont on pouvoit implorer le secours

dans des circonſtances malheureuſes (1). Les habitants des iſles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'eſpece humaine; ils repréſentoient ces terribles divinités ſous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiſer leur courroux (2). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de Religion plus étendues, & qui reconnoiſſoient des êtres bons qui ſe plaiſoient à faire le bien, ainſi que des êtres méchants qui aimoient à faire le mal; mais chez ces peuples même, la ſuperſtition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ſes efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient perſuadés que leurs divinités bienfaiſantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, ſans avoir beſoin de

(1) Charlevoix, *Hiſt de la Nouv. Fr.* III, 343. Creuxii, *Hiſt. Canad. p.* 82.

(2) Oviedo, *Lib.* III, *c.* 1, *p.* III. P. Martyr, *dec. p.* 102.

prieres ni de reconnoiſſance ; ainſi leur unique ſoin étoit de rechercher à conjurer & à fléchir la colere des puiſſances malfaiſantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (1).

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agents inviſibles, & telle étoit preſqu'univerſellement le vil & groſſier objet de leurs ſuperſtitions. Si nous pouvions remonter à la ſource des idées des autres nations juſqu'à ce premier état de ſociété où l'hiſtoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une reſſemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aiſément que dans des circonſtances ſemblables, l'eſprit humain ſuit par-tout à-peu-près la même route dans ſes progrès, & arrive preſqu'aux

(1) Dutertre, II, 365. Borde, *p.* 14. *Stato of Virginia, by a native, Book*, III, *p.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *Nat. Hiſt. of Guiana*, 309.

mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une maniere sensible dans tous les systêmes de superstition formés dans cet état de société; & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance, quoique surnaturelle, est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus long-temps, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelqu'étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence; & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde, & qui dispose de tous les événements. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & con-

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 343. Sagard, *Voy. au Pays des Hurons*, 226.

fuſes ; & lorſqu'ils eſſayent de les expliquer, il eſt évident qu'ils donnent au mot *eſprit* un ſens très-différent de celui que nous y attachons, & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne ſoit corporel. Ils croient que leurs Dieux ont une forme humaine, mais avec une nature ſupérieure à celle de l'homme ; & ils débitent ſur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop abſurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'hiſtoire. Ces mêmes peuples ne connoiſſent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni miniſtres ſpécialement conſacrés à leur ſervice. Les différentes cérémonies & pratiques ſuperſtitieuſes reçues parmi eux leur ont été tranſmiſes par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorſque des circonſtances particulieres les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puiſſance, & à implorer la protection de quelques êtres ſupérieurs (1).

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 345. Colden, I, 17.

Syſtêmes des Natchez.

La tribu des Natchez & les naturels de Bogota ſont beaucoup plus avancés dans leurs idées de Religion ainſi que dans leurs inſtitutions politiques, que les autres nations ſauvages de l'Amérique; & il n'eſt pas moins difficile de trouver la cauſe de cette diſtinction que de celle dont nous avons déja parlé. Le Soleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblême le plus pur de leur divinité; ces temples étoient conſtruits avec une grande magnificence, & décorés de différents ornements, autant que le comportoit leur groſſiere architecture. Ils avoient des miniſtres chargés de veiller à l'entretien du feu ſacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéiſſance au Soleil tous les matins; & à certains temps de l'année, il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais ſans répandre du ſang (1).

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 41-429. Lafitau, I, 167.

Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandue sur toute la nature ; & tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple & admire la puissance universelle & active de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'Être suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les éléments, & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblême de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fonderent leur systême religieux sur les mêmes principes, & établirent

des formes de culte public, moins grossieres & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différents, est une des circonstances les plus singulieres & les plus inexpliquables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bogota, le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le systême de Religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices, & tout ce long cortege de cérémonies, que la superstition introduit par-tout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires : il offroit à ses Dieux des victimes humaines, & plusieurs de ces usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en

détail le génie & les mœurs (1).

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de Religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentiments des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale, & se plait à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité, & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espece humaine ; il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obs-

(1) Piedrahira, *conq. del n. reyno*, p. 17. Herrera, *dec.* 6, *Lib. V*, c. 6.

cure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence : ils esperent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel, où les forêts abondent en gibier & les rivieres en poisson ; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premieres idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs, & de suivre les mêmes occupations ; en conséquence, ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talents qui sont ici-bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des esprits, au chasseur le plus habile, au guer-

rier le plus heureux & le plus hardi; à ceux qui avoient ſurpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs, & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient ſi généralement répandues, qu'elles ont donné naiſſance à une coutume univerſelle, qui eſt à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, & l'explication la plus claire de ce qu'ils eſperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils ſont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent ſans défenſe & ſans proviſions; c'eſt pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chaſſe & dans la guerre; on dépoſe dans leur tombeau des peaux ou des étoffes propres à faire des vêtements, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des uſtenſiles domeſtiques, & tout ce qu'on met au nombre des choſes néceſſaires de la

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

vie (1). Dans quelques Provinces, lorsqu'un Cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité, & être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie (2). Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme une grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement, & à réduire

(1) Chronica de Cieca de Leon, *c.* 28. Sagard, 288. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 91. Rochefort, *Hist. des Antilles*, 68. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *convers. de piritu, p.* 35.

(2) Dumont, *Mémoire sur la Louis.* I, 208. Oviedo, *Lib.* V, *c.* 3. Gomara, *Hist. gén. c.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 421. Herrera, *dec.* 1, *Lib.* III, *c.* 3. P. Melchior Hernandez, *Memor. de Chiriqui*, *Coll. orig. papers*, I, *chron. de Cieca Leon*, *c.* 33.

le cortege d'un chef chéri à un nombre modéré, & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (1).

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de Religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des événements dont il lui

(1) Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand Chef des Natchès, il paroît que les sentiments de ceux qui se sacrifioient à cette occasion, étoient fort différents. Il y en avoient qui briguoient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchoient à éviter leur sort, & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris, une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort; les Natchès obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac; ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane*, *tom. I*, *pag.* 227.

eſt impoſſible de concevoir la cauſe, il y ſuppoſe naturellement quelque choſe de merveilleux & de myſtérieux : allarmé d'un autre côté par des circonſtances dont il ne peut prévoir la ſuite & les effets, il eſt obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de ſa propre intelligence. Partout où la ſuperſtition a fait aſſez de progrès pour former un ſyſtême régulier, ce deſir de percer dans les ſecrets de l'avenir ſe trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les Prêtres, comme Miniſtres du Ciel, prétendent annoncer ſes oracles. Ils ſont les ſeuls devins, augures & magiciens, qui poſſedent l'art important & ſacré de découvrir ce qui eſt caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples ſauvages, qui ne reconnoiſſent point de puiſſance qui gouverne le monde, qui n'ont ni Prêtres, ni cérémonies religieuſes, la curioſité de lire dans l'avenir, & de découvrir ce qui eſt inconnu, tient à un principe différent, & tire ſa force d'une autre aſſocia-

tion d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état ſauvage ſont, ainſi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la ſouffrance & le deſir de retrouver la ſanté lui inſpirent aiſément un reſpect extraordinaire pour ceux qui ſe vantent de connoître la nature de ces maladies, ou d'en prévenir les funeſtes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient ſi ignorants ſur la ſtructure du corps humain, qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangements qui pouvoient y ſurvenir, ni de la maniere dont ils ſe terminoient. L'enthouſiaſme réuni ſouvent à la ruſe ſuppléoit à la ſcience. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence ſurnaturelle, & preſcrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies myſtérieuſes auxquelles on ſuppoſoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, ſi naturels à des hommes ignorants, favoriſoient l'impoſture, & les diſpoſoient à en être aiſément dupes. Les premiers Médecins des Sauvages ſont des eſpeces de magiciens qui ſe vantent de

de connoître le passé & de prédire l'avenir. Les enchantements, la sorcellerie & diverses cérémonies aussi vaines que bisarres, sont les moyens qu'ils employent pour chasser les causes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition, dans sa forme primitive, eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la Religion. Un des premiers & des plus sages Historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination, & celui de la médecine chez les habitants d'Hispaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs, qui s'appelloient les

(1) P. Melch. Hernandez, *Mémor. de Cheriqui*, *collect. orig. p.* I.

(2) Oviedo, *Lib.* V, *c.* 1.

Alexis, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. ſuivant les différents endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus reſpectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hiſpaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'obſerver l'eſprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme eſt naturellement diſpoſé à s'allarmer de craintes chimériques, & à ſe bercer d'eſpérances imaginaires, ils inſpiroient aiſément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantements & dans la certitude de leurs prédictions (1).

La ſuperſtition s'étend par degrés.

Lorſque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puiſſance ſurnaturelle qui agit dans certains cas, ils ſont aiſément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne ſuppoſerent pas long-temps que l'efficacité des conjurations fût bornée à un ſeul objet : ils y eurent

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib.* III, *c.* 4. Osborne, *Collect.* II, 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 361. Lawſon, *Nouv. Carol.* 214. Ribas, *Triumf. p.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

recours dans toutes les ſituations de danger ou de malheur. Lorſqu'ils éprouvoient des déſaſtres à la guerre, lorſqu'ils étoient contrariés dans leur chaſſe par des contre-temps imprévus, lorſque les inondations ou la ſéchereſſe menaçoient leurs moiſſons, ils appelloient leurs magiciens, & leur faiſoient commencer leurs enchantements, pour découvrir la cauſe de ces calamités, ou pour prédire quelle en ſeroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés, & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelqu'embarras, ou qui vouloit s'engager dans quelqu'entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier, & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples les plus ſauvages de l'Amérique, & la divination y eſt un art tenu

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr.* III, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *Relat. de Chiquit.* p. 40. Lozano, 84. Margrave. 279.

dans la plus haute eſtime. Long-temps avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpire le reſpect, & conduit à un culte, nous le voyons lever une main préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutaire ſous lequel la Providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'adminiſtration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une Puiſſance modératrice de l'univers; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance, & une preuve de ſa foibleſſe.

C'eſt à cette même foibleſſe qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les ſonges, leur ſoin d'obſerver les préſages, leur attention au ramage des oiſeaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonſtances comme des indications des événements futurs; & ſi quelques-uns de ces pronoſtics leur paroît défavorable, ils renoncent

aussi-tôt à l'entreprise qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

Si l'on veut se former une idée complete des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulieres, qui quoiqu'universelles & caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Coutumes particulieres.

L'amour de la danse est une passion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur temps se consume dans un état de langueur & d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour

Amour de la danse.

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 262-353. Stadius, *ap. de Bry*, III, 120. Creuxii, *Hist. Canad.* 84. Techo, *Hist. of Parag. Churchill. coll.* VI, 37. De la Potherie, III, 6.

la danse; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux, la danse ne doit pas être appellée un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes les circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades Américaines, les Ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solemnelle, & présentent le calumet ou emblême de paix : les Sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment dont ils sont animés, & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaiser la colere de leurs Dieux, ou célébrer

---

(1) De la Potherie, *Hist.* II, 17. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 211, 297. Lahontan, I, 100-137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 298. Lafitau, I, 523.

leurs bienfaits ; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils, ou pleurent la mort d'un ami (1), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations, & appropriées aux sentiments divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé ; & s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvoit se transmettre à son malade (2).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelqu'action ; & quoique la musique qui en regle les mouvements soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne Américaine complete. Le départ

---

(1) Joutel, 343. Gomara, *Hist. gén.* c. 196.

(2) Denys, *Hist. Nat.* 189. Brikell. 372. De la Potherie, II, 36.

des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachements en embuscade, la maniere de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts, & de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs, & les tourments des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différents rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leur voix sont si bisarres & si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation, & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec

(1) De la Poterie, II, 116. Charlevoix; *Hist. de la Nouv. Fr.* III, 297. Lafitau, I, 523.

le caractere de la race entiere. Les chansons, les danses & les amusements des autres nations, emblêmes des sentiments qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle, que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la délicatesse des sentiments, & ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses & indécentes. Telle est la *Calenda* dont les naturels d'Afrique sont si passionnés (1): telles sont les danses des jeunes filles d'Asie qui semblent exciter tous les desirs de la volupté dans ceux qui en sont témoins. Mais chez les Américains, qui, par des causes qu'on a déja expliquées, sont plus froids & plus indifférents pour les femmes, les idées

(1) Adanson, *Voy. au Sénégal*, p. III. Labat, *Voy. IV*, 463. Sloane, *Nat. Hist. of Jamaïca*: *Introd. p.* 48. Fermin, *Descr. de Surinam*, I, 139.

d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertissements. Leurs chansons & leurs danses sont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus sérieuses & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles sont rarement communes aux deux sexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occasions il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractere des danses reste le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui exprime des idées de volupté,

---

(1) *Descrip. de la Nouv. Fr.* Osborne, *collect. II*, 883. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 84.

(2) Wafer's, *account of Isthm.* 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *Hist. de Parag. I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 8, *dec.* 4, *Lib. X*, *c.* 4.

Ils sont très-licencieux en plusieurs occasions, sur-tout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie*, *Hist. &c. t. II*, *p.* 42. *Charlevoix*, *Hist. de la Nouv. France*, *t. III*, *p.* 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

ou qui encourage la familiarité (1).

L'amour excessif du jeu, & particuliérement des jeux de hasard, qui semble être naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie réguliere, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui, dans la société civilisée, portent les hommes qui ont de la fortune & du loisir, à rechercher cet amusement, en font les délices des Sauvages. Les premiers sont dispensés du travail; ceux-ci n'en sentent pas la nécessité; & comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainsi les Américains qui, pour l'ordinaire, sont si indifférents, si flegmatiques, si taciturnes & si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatients, bruyants, & d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs armes; Amour du Jeu.

(1) Barrere, *Fr. équin. p.* 191.

& lorſque tout eſt perdu, on les voit ſouvent dans l'égarement du déſeſpoir où de l'eſpérance, riſquer d'un ſeul coup leur liberté perſonnelle, malgré leur paſſion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades, ces parties de jeu ſe renouvellent ſouvent, & deviennent l'amuſement le plus intéreſſant dans toutes les occaſions de fêtes publiques. La ſuperſtition, toujours prête à tourner à ſon profit les paſſions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt ſouvent à confirmer & à fortifier cette diſpoſition des Sauvages. Leurs magiciens ſont accoutumés à preſcrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiſer leurs divinités, ou de rendre la ſanté aux malades (2).

Goût des liqueurs fortes.

Des cauſes ſemblables à celles qui inſpirent aux Américains l'amour du jeu, les portent auſſi à l'ivrognerie. Il ſemble qu'un des premiers efforts

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 261-318. Lafitau, II, 338. Ribas, *Triumf.* 13, Brikell, 335.

(2) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 262.

de l'induſtrie humaine ait été de découvrir quelque boiſſon enivrante ; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque groſſiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réuſſi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus Américaines ont été aſſez malheureuſes pour faire cette découverte; celles même qui ſont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs, par la fermentation, une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitants des iſles, ceux de la Californie & du Nord de l'Amérique, employent pour cet objet la fumée du tabac qu'ils font paſſer avec un certain inſtrument dans les narines, & dont les vapeurs en montant au cerveau, y excitent tous les mouvements & les tranſports de l'ivreſſe (1). Dans preſque toutes les au-

---

(1) Oviedo, *Hiſt. ap. Ramus*, *III*, 113. Venegas, I, 68. *Naufrag. de Cabeca de Vaca*, *cap.* 26.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, employent, pour ce même effet, une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros collimaçons calcinés

tres parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine de manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela, ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence, qu'au-lieu de levure, ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût ; & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différents noms, & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occu-

---

au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violents quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla*, t. *I*, 286.

(1) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 111.

pations & d'amuſements divers tient l'eſprit dans une activité continuelle, le deſir des liqueurs fortes eſt modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue ſelon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organiſation ſenſible & délicate des habitants n'a pas beſoin du ſtimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la conſtitution des naturels, plus robuſte & plus peſante, en a beſoin pour être excitée & miſe en mouvement. Mais parmi les Sauvages, le deſir de tout ce qui a la faculté d'enivrer eſt le même dans toutes les poſitions du globe. Tous les habitants de l'Amérique, ſoit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, ſoit qu'un ſort plus dur les ait fait naître dans les climats plus rigoureux des deux extrêmités Nord & Sud de ce continent, paroiſſent être également dominés par cette paſſion (1).

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *Deſcr. del gran Chaco*, 56-10. Ribas, S. Ulloa, I, 249-337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *Miſſion. de las Chiquit.* 35. Barrere, *p.* 203. Blanco, *converſ. de piritu*, 31.

Cette reſſemblance de goût chez des peuples placés dans des ſituations ſi différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un beſoin phyſique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cauſe morale. Lorſque le Sauvage eſt engagé dans une expédition de guerre ou de chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations critiques, où toutes les facultés de ſa nature ſont obligées de s'exercer par les plus grands efforts ; mais à ces ſcenes intéreſſantes ſuccedent de longs intervalles de repos, pendant leſquels le guerrier ne voit rien d'aſſez important pour mériter ſon attention. Il languit dans ce temps d'indolence. L'attitude de ſon corps eſt un emblême de l'état de ſon ame : là, accroupi près du feu dans ſa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il conſume ſes journées dans un ſommeil preſque continuel, ou dans une inaction inſipide & ſtupide qui n'en eſt guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ſes eſprits, & l'animent encore plus fortement que la danſe

ou le jeu, il en eſt exceſſivement avide. Un Sauvage qui n'eſt pas en action, eſt un animal triſte & penſif; mais dès qu'il boit ou qu'il a ſeulement l'eſpérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaieté (1). Quelque ſoit l'occaſion ou le prétexte qui raſſemble les Américains, la ſéance ſe termine toujours par une débauche. Pluſieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voyent arriver l'époque avec des tranſports de joie. Comme ils ne ſont accoutumés à contraindre aucun de leurs ſentiments, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure ſouvent ſans interruption pendant pluſieurs jours; & quelque funeſtes que puiſſent être les ſuites de leurs excès, ils ne ceſſent de boiré que lorſqu'il ne reſte plus une ſeule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui ſont les plus diſtingués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur ſageſſe, n'ont pas plus d'em-

---

(1) Melendes, *Teſoros verdad. III*, 169.

pire ſur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irréſiſtible d'un plaiſir préſent les aveugle ſur les conſéquences ; & ces hommes qui, dans d'autres ſituations, ſemblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne ſont dans celle-ci que de vils eſclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfants en prévoyance auſſi bien qu'en raiſon (1). Lorſque leurs paſſions, qui ſont naturellement fortes, ſont encore excitées & enflammées par l'ivreſſe, ils ſe portent aux plus terribles excès, & la fête ſe termine rarement ſans des actes de violence, & même ſans du ſang répandu (2).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonſtance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines, il n'eſt pas permis aux femmes de prendre part à la fête (3). Leur oc-

---

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(2) *Lettr. édif. II*, 178. Torquemada, *Mon. Ind. I*, 335.

(3) Quoique cette obſervation ſoit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales,

cupation eſt de préparer la liqueur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris & de leurs parents lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes, & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les Sauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitants ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût, & s'y livrent avec auſſi peu de décence & de modération que les hommes (1).

---

il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'eſt pas moins exceſſive que celle des hommes. *Bancroft's*, *Nat. Hiſt. of Guiana*, *p.* 275.

(1) Hutchinſon, *Hiſt. of Maſſachuſet-Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

Usage de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux, ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossiere ne peut guérir, ses enfants ou ses parents lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent depuis la baye d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata; & quelqu'opposée qu'elle paroisse à ces sentiments de tendresse & d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui, en quelque cas, empêchent les Sauvages d'élever leurs enfants, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La

foibleſſe de ceux-ci auroit beſoin des mêmes ſecours que l'enfance. Les uns & les autres ſont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chaſſeurs, & de ſupporter les peines, ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages ſont ſi ſouvent expoſés par leur défaut de prévoyance & d'induſtrie. Incapables de ſubvenir aux beſoins, ou de ſecourir la foibleſſe des autres, ce ſurcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur ſeroit trop difficile de conſerver. Cela n'eſt point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, ſentant qu'il ne peut plus compter ſur le ſecours de ceux qui l'environnent, ſe place lui-même d'un air content dans ſon tombeau, & c'eſt des mains de ſes enfants ou de ſes plus proches parents qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miſeres de la vie (1).

(1) Caſſani, *Hiſt. de N. Reyno de grand. p.* 300. Piſo, *p.* 6. Ellis, *voy.* 161. Gumilla, 1, 333.

Idée générale de leur caractere.

IX. Après avoir considéré les peuples Sauvages d'Amérique dans ces différents points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs usages dans tant de situations diverses, il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans son état primitif, sortant pour ainsi dire des mains de la nature, est par-tout le même. Dans les premiers instants de l'enfance, soit parmi les Sauvages les plus bruts, soit dans la société la plus civilisée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque distinction ou quelque supériorité. Il paroît partout susceptible de la même perfectibilité, & les talents qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entiérement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état, & en reçoit ses lumieres & ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver, &

des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espece. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractere de l'homme dans les différents périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage, & que nous mesurions à cette regle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déja observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphere de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins : tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son attention, & n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage, il possede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une instruction méthodique; elles ne sont point

pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation ; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situations difficiles & périlleuses, dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé, & de son habilité à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talents des individus sont mis en activité, & perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déployent, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil de vieillards délibérant sur les intérêts d'une bourgade Américaine, & décidant de la guerre, a été comparé aux Sénats des républiques policées ; & les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre & de sagacité que ceux des

des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose, & pour en balancer les avantages probables avec les inconvénients qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens employent beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez ces nations grossieres, les talents politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Par-tout où l'idée de propriété particuliere n'est pas encore connue, & qu'il n'y a point de jurisdiction criminelle établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales sont implacables & les hostilités presque continuelles, il ne peut

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*; 269.

y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins, & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Partout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques, réglées par la considération de l'avenir. Le génie des Sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangements compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela

---

(1) On trouve de ces circonstances contradictoires & inexplicables dans les Auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son Ordre avec celui des Francifcains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer

donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause, que dans la froideur de leur caractere qui les rend très-lents à prendre une résolution (1). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une

---

leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentiments. Il ajoute cependant » qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire, d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de danger quand il a évité la premiere surprise; il doit s'attendre à être poursuivi, & à être brûlé s'il est pris. *Hist. de la Nouv. Fr. t. III*, *p.* 257. Des hommes capables de se porter à de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations; & au-lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III.* 271.

république fédérative dont on parlera en ſon lieu, nous ne découvrirons parmi les nations Sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui ſuppoſe un certain degré de prévoyance ou de ſupériorité d'eſprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus ſouvent dirigées par la férocité impétueuſe de leurs jeunes gens, que par l'expérience & la ſageſſe de leurs vieillards.

En même-temps que la conduite de l'homme dans l'état ſauvage eſt peu favorable aux progrès de l'eſprit, elle tend auſſi à quelques égards à reſſerrer le cœur, & à réprimer l'exercice de la ſenſibilité. Le ſentiment le plus fort qui ſoit dans l'ame d'un Sauvage, eſt celui de ſon indépendance. Il a ſacrifié une ſi petite portion de ſa liberté naturelle en devenant membre d'une ſociété, qu'il reſte preſque entiérement maître de de ſes actions (1). Il prend ſouvent ſes réſolutions ſeul, ſans conſulter perſonne, ſans conſidérer aucune re-

---

(1) Fernandez, *Miſſion de los Chiquit.* 33.

lation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches, il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance : ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guere des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carriere & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable ou désagréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelqu'avantage ou en recevoir du dommage. De-là ces caprices indomptables des Sauvages, cette impatience de toute espece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils ; enfin, cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux, l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état

de société plus avancé. Par ces deux sentiments, l'individu rapporte tout à lui-même; & uniquement occupé de satisfaire ses desirs, fait de ce seul objet la regle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples Sauvages. Leurs ames, peu susceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes (1). Leur union sociale est si incomplete, que chaque individu agit comme s'il avoit conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui; mais ce sentiment ne va pas plus loin, & n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne sent point de reconnoissance, & ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 309.

reçu (1). Parmi les perſonnes mêmes qui ſont le plus étroitement unies, il y a peu de correſpondance ni d'échange de ces ſervices qui fortifient l'attachement, attendriſſent le cœur, & adouciſſent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractere une réſerve ſombre qui les ſépare les uns des autres. Les plus proches parents craignent mutuellement de ſe faire quelque demande, de ſolliciter quelques ſervices (2), de crainte d'avoir l'air de vouloir impoſer aux autres une charge, ou gêner leur volonté.

---

(1) Oviedo, *Hiſt. Lib. XVI*, *c.* 2.

Tacite dit des Germains : » *Gaudent muneribus, ſed nec data imputant, nec acceptis obligantur* ". *De mor. Germ. c.* 21. Un Auteur qui s'eſt trouvé à portée d'obſerver le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoiſſance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainſi leur idée à ce ſujet. » Si vous m'avez donné ceci, diſent-ils, c'eſt que vous n'en aviez pas beſoin vous-même ; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être néceſſaire ". *Mém. ſur les Galibis. Hiſt. des plantes de la Guiane Françoiſe, par M. Aublet*, *t.* *II*, *p.* 110.

(2) De la Potherie, III, 28.

J'ai déja remarqué l'influence de cette dureté de caractere sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfants. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la foiblesse & les accidents attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui, sans s'embarrasser de sa guérison, fuyent dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés, ne leur procure que de foibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pi-

---

(1) *Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Christian I*, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *dec.* 4, *Lib. VIII*, *c.* 5, *dec.* 5, *Lib. IV*, *c.* 2. Falkener's, *Descript. of Patagonia*, 98.

tié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances (1). Leurs parents les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité, ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un Sauvage est si peu susceptible des sentiments qu'inspirent aux hommes ces attentions tendres qui adoucissent l'infortune, que, dans quelques Provinces de l'Amérique, les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des loix positives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfants, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caractere est encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arri-

(1) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(2) Garica, *origen*, 90. Herrera, *dec.* 4, *Lib.* *VIII*, *c.* 5.

(3) Cogulludo, *Hist. de Yucatan*, *pag.* 300.

vée des Européens, les naturels de l'Amérique ſeptentrionale avoient quelques chiens apprivoiſés qui les accompagnoient dans leurs chaſſes, & les ſervoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulieres à cette eſpece. Mais au-lieu de cet attachement que nos chaſſeurs ſentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaiſirs, le chaſſeur Américain recevoit avec dédain les ſervices de ſon chien, le nourriſſoit rarement, & ne le careſſoit jamais (1). En d'autres Provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'employent jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordon-

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. Fr. III*, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. Américan.* 312.

nés, nous retrouvons le même caractere, nous reconnoissons les opérations d'une ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire, & réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la sensibilité du cœur, je n'aurois pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractere des nations, comme celui des individus, ne se marquoit souvent plus clairement par des circonstances qui paroissent frivoles, que par celles qui sont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses & embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ses pensées parcourent un cercle fort étroit. De-là cette taciturnité si désagréable pour les hom-

mes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les levres (1). Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, & sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot (2). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes, ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer & converser entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentiments & leurs pensées, sont naturellement défiants, ne se livrent à personne, & employent une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs

(1) *Voy. de Bouguer*, 102.
(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 340.

desseins. Dans la société civilisée, les hommes, qui, par leur situation, n'ont que très-peu d'objets où leurs desirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages, dont les vues sont également bornées, & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préferent le stratagême à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des pieges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont

été généralement regardés comme formant le caractere distinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus grossieres de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans ; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve, & il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulevement sous la vice-Royauté du Marquis de Villa-Garcia ; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de temps ; personne n'avoit trahi son secret ; aucun regard indiscret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre soupçon sur le plan qui se tramoit (1). Cet esprit de dissi-

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

mulation & de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper, ils se déguisent avec tant d'artifice, qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins (1).

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie sauvage, il y a aussi des vertus qu'elle fait naître, & de bonnes qualités dont elle favorise l'exercice & le développement. Les liens de la société sont si peu gênants pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un Sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un supérieur, son ame, quoique bornée dans l'exercice de ses facultés, & égarée par l'erreur sur plusieurs points, acquiert par le sentiment de sa propre liberté une éléva-

---

(1) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

tion qui donne à l'homme en beaucoup d'occaſions une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquents dans les Etats civiliſés. Leurs haines, comme je l'ai déja obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe, ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes des nations ennemies dont ils ſont environnés. Accoutumés à des allarmes continuelles, ils ſe familiariſent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, réſultant naturellement de leur ſituation, & fortifiée par un exercice conſtant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas, chez des peuples bruts & peu nombreux, la même que dans les

Etats puiſſants & civiliſés. Le ſyſtême de guerre & les idées de valeur peuvent ſe former ſur différents principes ; mais l'homme ne ſe montre dans aucune ſituation plus ſupérieur au ſentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de ſociété le plus ſimple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui diſtingue les Sauvages, c'eſt leur attachement à la communauté dont ils ſont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonſtances qui rendent très-puiſſante l'influence de cette forme d'aſſociation, toute imparfaite qu'elle eſt. Les tribus Américaines ne ſont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour ſatisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne ſont ni nombreux ni compliqués. Ce ſont-là des objets que l'eſprit brut d'un Sauvage peut comprendre aiſément, & ſon cœur eſt capable de former des attachements ſi peu étendus. Il adhere avec chaleur à des meſures pu-

bliques, dictées par des passions semblables à celles qui reglent sa conduite. De-là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires. De-là cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; de-là ce zele pour l'honneur de leurs tribus; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, & à supporter sans la moindre plainte les tourments les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particuliérement à chaque état, des affections qu'il développe, & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à sa condition; & ses idées & ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente, remplissent & satisfont

ſon ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare, accoutumé à errer ſur de vaſtes plaines, & à ſubſiſter du produit de ſes troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions ſur la tête de ſon ennemi, en lui ſouhaitant d'être condamné à réſider conſtamment dans le même lieu, & à ſe nourrir de l'extrêmité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéreſſent, & ſatisfaits de leur ſort, ne peuvent comprendre ni l'intention, ni l'utilité des différentes commodités qui, dans les ſociétés policées, ſont devenues eſſentielles aux douceurs de la vie. Loin de ſe plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civiliſés, ils ſe regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voyent avec étonnement l'inégalité de rang & la ſubordination éta-

blie dans la vie policée, & considerent la sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins, & contents de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés, ou subvenir à des besoins futurs, & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées, ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle de *premiers des hommes* (2).

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 308. Lahontan, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

Le mot de *Caraïbe*, qui eſt le nom primitif des féroces habitants des Iſles du vent, ſignifie peuple guerrier (1). Les Cherakis, pleins du ſentiment de leur ſupériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & ſe donnent le nom de *peuple chéri* (2). Le même principe a formé les idées que les autres Américains ſe faiſoient des Européens ; car quoiqu'ils paruſſent d'abord fort étonnés des arts, & fort effrayés de la puiſſance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent enſuite que la maniere de vivre étoit ſi différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *ſans pere ni mere*. Ils ſuppoſerent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puiſqu'ils venoient envahir celui des autres (3), ou que ne trouvant pas de quoi ſubſiſter chez eux, ils étoient obligés d'errer ſur l'Océan, pour aller dépouiller ceux qui poſ-

(1) Rochefort, *Hiſt. des Antilles*, 455.
(2) Adair, *Hiſt. of Amer. Indians*, p. 32.
(3) Banzon, *Hiſt. novi orbis*, *Lib. III*, *c.* 21.

ſédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes ſi contents de leur état ſont bien loin d'être diſpoſés à quitter leurs habitudes, & à adopter celles de la vie civiliſée. Le paſſage eſt trop violent pour être franchi bruſquement. On a tenté de ſevrer pour ainſi dire un Sauvage de ſon genre de vie, & de le familiariſer avec les commodités & les agréments de la vie ſociale; on l'a mis à portée de jouir des plaiſirs & des diſtinctions qui ſont les principaux objets de nos deſirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir ſous la contrainte des loix & des formes, ſaiſir la premiere occaſion de s'en débarraſſer, & retourner avec tranſport dans la forêt ou le déſert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette eſquiſſe difficile du caractere & des mœurs des peuples groſſiers, diſperſés ſur le vaſte continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardieſſe du deſſein, ni pour l'éclat

(1) Charlevoix, *Hiſt. de la Nouv. F. III*, 322.

& la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon Ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitants d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce

principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les Provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitants. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état & son caractere. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible, qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérions l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propres à agir & à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible; c'est-là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est-là aussi qu'il possede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant, & une sensibilité d'ame qui donne

naissance

naissance à des passions non-seulement ardentes, mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embellissent & perfectionnent la vie (1).

Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages, & y produit de plus grands effets que dans les sociétés policées. Les talents des hommes civilisés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions & leur industrie, ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvénients de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation; semblable à

(1) Ferguson's, *essai on the Hist. of civil society*, *Part. III*, *c.* 1.

une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né, & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre les habitants des régions tempérées & ceux de la zone torride eſt très-remarquable. On peut en conſéquence les diviſer en deux grandes claſſes. L'une comprend tous les habitants de l'Amérique ſeptentrionale depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au golfe du Mexique, avec les habitants du Chily & quelques petites tribus placées à l'extrêmité du continent méridional. On rangera dans l'autre claſſe tous les habitants des iſles & ceux des différentes Provinces qui s'étendent depuis l'Iſthme de Darien juſques vers les limites méridionales du Bréſil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere claſſe, l'eſpece humaine ſe montre manifeſtement plus parfaite. Les naturels y ſont plus robuſtes, plus actifs, plus intelligents & plus courageux. Ils poſſedent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de

l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les Naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitants de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnnés depuis longtemps par trois Puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions, & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chily ait été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitants sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs, & ont su par une résistance vigoureuse, arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus foible, ont aussi moins de vigueur dans l'esprit; leur caractere est doux, mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de

l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complétement leur empire sur l'Amérique : les plus belles & les plus fertiles Provinces y sont soumises à leur joug; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déja en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que, placés dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitants des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractere des individus, ainsi que des nations, sont, comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales & politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui, pour le courage, la fierté

& l'amour de l'indépendance, n'étoient guere inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoiſſons trop peu l'hiſtoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonſtances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en eſt pas moins certain. Colomb fut informé à ſon premier voyage que pluſieurs des iſles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différents de leurs foibles & timides voiſins. Dans la ſeconde expédition au nouveau monde, il eut occaſion de vérifier la juſteſſe de cet avis, & fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont

---

(1) *Vie de Colomb*, c. 47-48.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres Hiſtoriens de ce temps n'ont pas parlé. Un canot Caraïbe où il y avoit quatre hommes, deux femmes & un enfant, ſe trouva un jour, ſans le ſavoir, au milieu de la flotte de Colomb, lorſqu'à ſon ſecond voyage il paſſoit entre leurs Iſles. Ils reſterent d'abord dans un étonnement ſtupide à la vue d'un pareil ſpectacle, & ne ſortirent preſque pas de la

conservé invariablement le même caractere dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (1); & même de notre temps, nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (2). Il s'est trouvé au Bré-

---

même place pendant plus d'une heure. Une barque Espagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux, & la flotte même les entoura peu-à-peu jusqu'à leur couper toute communication avec la côte. » Lorsqu'ils s'apperçurent, dit l'Historien, qu'il leur étoit impossible de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencerent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les assaillir. Ils blesserent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des boucliers & d'autres armes défensives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessoient de se défendre & de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. *Hist. de D. Fern. y D. Ysab. MS. c.* 119.

(1) Rochefort, *Hist. des Antilles*, 531.

(2) On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitants des plus

ſil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame &

---

grandes iſles. Il paroît clairement que les premiers ſont d'une race particuliere. Leur langue eſt totalement différente de celle de leurs voiſins, habitants des grandes iſles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres ſont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitants des iſles, ils ont pris poſſeſſion de leurs terres & de leurs femmes. *Rocheſort*, *pag.* 384, *Dutertre*, *p.* 360. C'eſt pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui ſignifie un homme venu d'au-delà de la mer. *Labat*, *Tom. VI*, *p.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une eſt particuliere aux hommes, & l'autre aux femmes. *Dutertre*, *pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes iſles; mais l'idiôme des femmes y reſſemble beaucoup. *Labat*, *pag.* 129; ce qui confirme encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes penſent qu'ils ſont une colonie de *Galibis*, nation puiſſante de la Guyane dans l'Amérique méridionale. *Dutertre*, *pag.* 361. *Rocheſort*, *pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le Nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale; que d'ailleurs leur langue a quelqu'analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il eſt à croire qu'ils deſcendent plutôt des premiers que des autres. *Labat*, *p.* 128, *&c.* *Herrera*, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 4. Dans leurs guerres, ils conſervent encore l'ancien

de bravoure à la guerre (1). Les habitants de l'Isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols, & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérants (2). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puissante & quelqu'étendue que puisse paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espece humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grande nombre d'exceptions.

---

usage de détruire tous les mâles, & de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 207.

(2) Herrera, *dec.* 1, *Lib. X*, *c.* 15, *dec.* 2, *passim.*

Fin du Tome second.


University of California, Los Angeles
L 006 062 113 3

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 001 237 018 5

